

# Aharon Appelfeld

## Les partisans



AHARON APPELFELD

# Les partisans

*traduit de l'hébreu  
par Valérie Zenatti*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Du même auteur

*Histoire d'une vie*

Prix Médicis étranger 2004

Éditions de l'Olivier, 2004

Points n° 1384

*L'Amour, soudain*

Éditions de l'Olivier, 2004

Points n° 1551

*Floraison sauvage*

Éditions de l'Olivier, 2005

*L'Héritage nu*

Éditions de l'Olivier, 2006

*Badenheim 1939*

Éditions de l'Olivier, 2007

*Tsili*

Points n° 1258

*Le Temps des prodiges*

Points n° 1259

*L'Immortel Bartfuss*

Points n° 1385

*Katerina*

Points, n° 1799

*La Chambre de Mariana*

Éditions de l'Olivier, 2008

Points n° 2258

*Et la fureur ne s'est pas encore tue*

Éditions de l'Olivier, 2009

Points n° 2511

*Le Garçon qui voulait dormir*

Éditions de l'Olivier, 2011

*Les Eaux tumultueuses*

Éditions de l'Olivier, 2013

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez Kinneret, Zmora-Bitan,  
Dvir-Publishing House Ltd. en 2012  
sous le titre : *Ad hod ha-Tsa'ar*.

ISBN 978-2-8236-0516-7

© Aharon Appelfeld, 2012.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2015.

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

# TABLE DES MATIÈRES

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53



Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Chapitre 65

Chapitre 66

Chapitre 67

Chapitre 68

Chapitre 69

Chapitre 70

Chapitre 71

Chapitre 72

Chapitre 73

Chapitre 74

Chapitre 75

Chapitre 76

Chapitre 77

Chapitre 78

Chapitre 79

Chapitre 80

Chapitre 81

Chapitre 82

Chapitre 83

Chapitre 84

Chapitre 85

Je m'appelle Edmund et j'ai dix-sept ans. Depuis le printemps, nous avançons sur ces collines nues pour la plupart, parfois faiblement boisées. Ce paysage désolé est notre plaie, mais nous avons appris à nous camoufler, ramper, exploiter la nature du terrain pour surprendre l'ennemi. Conscient d'affronter des êtres blessés et déterminés, ses soldats les plus aguerris sont envoyés pour nous combattre, en s'appuyant sur les paysans et les délateurs.

Nous tiendrons jusqu'au bout.

La lumière du jour nous est défavorable mais la nuit nous appartient, même si elle exige une prudence infinie. Le temps nous a enseigné à tirer avantage de l'obscurité. Rien ne vaut une embuscade un soir d'été : attentifs au moindre bruit, nous sommes prêts à bondir comme des panthères.

À la fin de l'été, notre commandant a décidé que nous allions quitter ces terres pour nous diriger vers le pays de l'eau, couvert de marécages et de lacs. Nous nous éloignerons des champs et des vergers qui pourvoient à nos besoins vitaux, mais le lieu présente de sérieux atouts : l'eau stagnante rebute les soldats qui hésitent à s'éloigner des postes de commandement pour s'y enfoncer.

Le jour, nous nous terrons, et la nuit, nous progressons. Lentement, mais de manière régulière, nous approchons notre but. Ces dernières nuits, on pouvait sentir la fraîcheur de l'eau toute proche, diffusant un sentiment de gaieté silencieuse. Mais il ne faut surtout pas s'endormir sur ses lauriers : l'ennemi est vif, il nous poursuit sans relâche, nous encercle, tente

d'obstruer le passage vers le pays de l'eau. Nous le contournons et lui tendons des pièges. Jusqu'à présent, nos opérations calculées avec précision n'ont entraîné qu'un petit nombre de blessés, mais qui sait comment se terminera cette lutte désespérante ?

Nous sommes arrivés début septembre sur la pente du lac Tanoura, entièrement cerclé de rochers. La veille, le commandant avait dépêché un peloton expérimenté pour construire des radeaux. Les hommes ont abattu des arbres et préparé les embarcations qui nous attendaient à notre arrivée.

Des combattants partirent sur le premier radeau examiner l'autre rive. Nous suivions leur progression, prêts à les couvrir et leur porter secours. L'expédition se passa sans heurt. Nous les vîmes ratisser le secteur, aux aguets. Deux heures plus tard, ils nous firent signe de les rejoindre. Les radeaux entreprirent des allers-retours, transportant les hommes et l'équipement qui n'est pas négligeable, tant s'en faut : marteaux, couteaux, haches, scies, ustensiles de cuisine et provisions. Tout a été enveloppé soigneusement pour le transport, sous l'œil de Hermann Cohen, dont je parlerai le moment venu.

À minuit passé, nous étions tous sur l'autre rive, découvrant un nouveau territoire couvert d'une végétation dense, exhalant de violents effluves d'humus.

Depuis que j'ai rejoint les combattants, je suis méconnaissable. Le commandant nous a promis qu'à force de ténacité lors des entraînements et de rigueur dans l'accomplissement des ordres, nous serons de vrais combattants à la fin de notre périple : des hommes qui ne se plaignent pas, serrent les dents et ne s'épargnent guère.

Il y a un an à peine, j'étais encore un adolescent de taille moyenne à lunettes, assis sur les bancs du lycée, excellant dans les études.

Depuis, j'ai été pris dans de nombreuses contradictions, que je ne souhaite pas évoquer pour l'heure. Je suppose que le jour venu les choses s'éclairciront, mais je peux dire ceci : mes parents ont souffert de la baisse de mes résultats.

Pendant des années, mon carnet était plein de notes brillantes, je faisais la fierté de mes parents, et soudain ma vie avait dévié de son cours et leur joie tranquille s'était transformée en sentiment honteux. Ils furent convoqués à de nombreuses reprises par le proviseur adjoint. Ne pouvant lui fournir aucune explication, ils restaient muets.

Les enseignants étaient aussi navrés que mes parents de cette baisse, en particulier les professeurs de mathématiques et de latin. « Que s'est-il passé ? demandait mon père, accablé par l'affront.

– Rien.

– Pourquoi n'étudies-tu pas comme avant ? Il a bien dû se passer quelque chose. »

La guerre était sur le point d'éclater. Dans les rues, les gens s'agitaient pour fuir le piège qui se refermait, seuls mes parents demeuraient plongés dans leur mélancolie. Mes résultats brutalement médiocres les préoccupaient plus que ce qui allait advenir. En ce temps-là, j'étais aveugle et impitoyable. J'avais l'impression qu'ils m'entravaient en restant immergés dans leur monde. Je ne parlais pas, ne me justifiais pas, versant bien malgré moi du sel sur leurs plaies.

À présent je suis ici et ils sont loin. Parfois, il me semble que tout ce qui s'est passé ces derniers mois n'est qu'un cauchemar destiné à être déchiffré. J'en sortirai certainement coupable, c'est pour cela que je m'efforce d'exécuter les ordres et d'être un combattant sans tache.

Les entraînements sont épuisants. Notre commandant impitoyable exige de nous un effort de plus en plus grand : toute faiblesse est proscrite. Les moins vigoureux sont affectés à la surveillance du campement, ils aident en cuisine, coupent du bois et préparent des ballots de branchages qui serviront de matelas.

Combattants. C'est ainsi que le commandant nous appelle. Nos entraînements comprennent de longues courses, des sauts d'obstacles, de l'escalade à la corde, le combat tactique en forêt et dans les marécages, le transport de matériel. Plus d'une fois je me suis effondré, et sans le soutien de mes camarades, je doute que j'aurais pu supporter toutes les exigences.

Je viens de contempler mon reflet dans l'eau et à ma grande surprise je ne me suis pas reconnu : le visage épaissi, hâlé, les épaules élargies. Avec mes mains calleuses et dans ce manteau grossier en peau de mouton, je ressemble plus à un paysan qu'à un lycéen. Mes jambes ont acquis une agilité nouvelle. Je peux tordre des plaques de tôle, briser des barres de fer, creuser une position de surveillance en quelques minutes. Mes parents seraient-ils capables de me reconnaître et, si oui, quelle serait leur réaction ? Au fond de moi, ces changements m'enchantent. Chaque entraînement réussi, chaque compliment, dilate ma poitrine et je suis sûr que sur le champ

de bataille, face à l'ennemi, j'agirai de manière à satisfaire mon commandant.

Le pays de l'eau. Est-ce le lieu de notre implantation ou le début d'un voyage ? Pour l'heure, nous fendons une végétation dense, générant bien plus d'obscurité que de lumière. Pour progresser, nous devons parfois arracher des arbres, et nous frayer un passage à la force du poignet. Je ne me plains pas, j'accepte les difficultés comme un devoir, et comme l'expiation des fautes commises. Les exercices et les longues embuscades ne m'affaiblissent pas. Je suppose que nous serons bientôt transformés en créatures de la forêt, enveloppés par les arbres et les buissons tel un manteau large et chaud.

Mais il ne sert à rien de se plonger dans des visions, mieux vaut nettoyer son arme, et réparer au mieux ce qu'il reste de nos chaussures. J'ai passé de la corde autour de leurs semelles déchirées, comme la plupart d'entre nous. Tout serait moins pénible sans les gelées nocturnes qui nous imposent le tourment d'une humidité tenace. Grâce à Dieu, les braises chuchotent tout de même, et parviennent à sécher quelque peu nos vêtements.

Le commandant pensait déplacer le campement la nuit de notre arrivée dans le pays de l'eau, mais vu la fatigue accumulée mieux valait reprendre des forces pour étudier le terrain avant de s'enfoncer plus avant.

Je dormis comme jamais depuis que j'avais quitté la maison, d'un sommeil doux, cotonneux, plein de visions claires. Pour la première fois je vis mes parents au bord du Pruth, dans leurs vêtements blancs d'été. Je voulais leur demander où ils étaient à présent mais la question resta bloquée dans ma bouche.

À notre réveil, du café et des tartines de confiture nous attendaient. Le café et le pain n'ont pas leur pareil pour dissiper les visions nocturnes, et ancrer dans la réalité. Le matin semble soudain frais et riche de promesses. On se sent prêt à marcher, porter un équipement lourd, surmonter les obstacles de la végétation et de l'eau. Les combattants, eux, ont besoin d'un supplément de ration avant de partir en mission, un petit verre de vodka. Il fut un temps où tout le monde en buvait, mais les réserves se sont amenuisées et nous la réservons pour eux exclusivement. Ce n'est pas un problème, personne ne se sent discriminé, nous sommes gardiens les uns des autres.

Le jour où le petit Milio a contracté le typhus, les combattants ont envahi la maison du pharmacien et pillé la totalité des médicaments en sa possession. Il habitait au centre du village et il y avait un risque que les



jeunes ripostent. Mais l'expédition n'a pas fait de blessés et, depuis, nous avons des médicaments et des bandages.

Notre commandant Kamil est un être à part qui mesure un mètre quatre-vingt-quinze. Prix d'excellence de l'académie d'architecture, on lui prédisait une brillante carrière, mais la guerre, ou peut-être autre chose, a fait de lui un commandant intrépide.

Autant le dire tout de suite : il est sujet à des sautes d'humeur. Parfois il se retire à l'intérieur de lui-même et laisse le commandement à son adjoint, Felix. On dit alors qu'il n'abandonne pas son poste mais s'isole pour s'éclaircir les idées. Notre lutte nous place chaque jour face à de nouveaux dangers. L'ennemi ne manque pas d'initiatives, il s'efforce de nous encercler et de nous prendre par surprise.

Kamil a quelque chose d'ascétique. Il se concentre sur la guerre tout en regardant au-delà de la ligne d'horizon. Il lui arrive de s'asseoir avec nous pour partager ses pensées : les questions spirituelles surpassent en importance les besoins quotidiens. Notre guerre ne prendra pas fin facilement, et c'est pour cela que parallèlement aux entraînements, qu'il faut poursuivre avec assiduité, nous devons prendre soin de notre esprit.

Son autorité ne s'est pas imposée en un jour. Il y eut une période où les doutes et les soupçons tendaient une ligne d'opposition entre lui et quelques-uns des meilleurs combattants. Ses détracteurs prétendaient que son caractère de moine pouvait nuire à ses décisions. Kamil leur prouva qu'il savait diriger ses troupes, mais aussi l'emporter lors de combats où nous étions une poignée face au nombre. Plus encore : il connaît le terrain mieux que quiconque et nous avons souvent échappé aux gendarmes grâce à sa parfaite maîtrise des lieux. Depuis l'adolescence, il aime marcher, faire de l'escalade et s'isoler pendant des heures dans la forêt. Sans le savoir, il s'est ainsi préparé à devenir commandant. Il est difficile de séparer en lui le chef qui entraîne ses soldats de l'homme d'esprit qui pèse chaque mot prononcé.

Nous avons mis du temps à l'apprécier à sa juste valeur, apprenant peu à peu à estimer les ressources cachées en lui. C'est un homme si secret. Lors d'un moment particulièrement sombre, il s'est écrié : « Bannissez la résignation ! Un peuple blessé ne peut s'offrir ce luxe. » Nous avons vu alors comment il était capable de remettre sur pied le campement vaincu, à la force du poignet.

Sa puissance et sa singularité se sont révélées à nous avant une expédition très hasardeuse. Debout face aux combattants, il lut un psaume en détachant chaque mot. Les lettres hébraïques ne lui étaient manifestement pas familières, mais il s'efforçait d'atteindre le sens profond des mots.

Personne ne s'attendait à ce que ce géant aux pieds plantés dans la terre du réel, sachant évaluer chaque obstacle ou analyser un incident, choisisse un chant antique pour accompagner ses hommes dans un rude combat. Kamil est ainsi : imprévisible.

Felix est différent par plusieurs aspects : trapu, marchant à pas comptés, terre à terre. Sa silhouette est si compacte qu'il semble parfois disparaître sous sa charge.

C'est un excellent combattant, bien qu'il n'ait jamais servi dans l'armée. Ingénieur de formation, il a construit des bâtiments à son image : petits et stables. Je l'ai entendu dire un jour qu'une maison sans jardin n'était pas une maison. Peu loquace, il faut d'énormes efforts pour lui extorquer un mot. Contrairement à Kamil, il émane de lui une grande sérénité. Il marche toujours en tête et nous le suivons avec confiance. Chaque fois que nous avons été surpris ou mis en difficulté, Felix s'est révélé un artiste du combat hors pair. Sa façon de se plaquer au sol quand nous sommes sous le feu ennemi et d'organiser le repli fait partie de ses talents extraordinaires. Le tout dans le calme, lèvres serrées, sans affolement ni réprimandes inutiles. Il est difficile à suivre, mais à partir du moment où l'on respecte ses instructions, on prend confiance en soi.

Il fut un temps où les divergences régnaient entre les deux commandants. Kamil essayait de transmettre à son adjoint quelques-unes de ses croyances, mais Felix ne supportait pas les sermons. Il reste discret sur ses opinions. Un jour cependant, il n'a pu s'empêcher de lancer : « Ne mélangeons pas les sujets spirituels et les actes. Une organisation de combat ne peut se permettre de théoriser sur les croyances et les convictions qu'il faut laisser de côté jusqu'à l'issue de la guerre. » Kamil, bien sûr, était opposé à cette vision. Felix démissionna et Kamil comprit que sans lui il ne pourrait poursuivre. Finalement ils trouvèrent un terrain d'entente en décidant que chacun était libre de ses opinions ou de sa foi.

Felix n'est pourtant pas un être insipide, même si ses convictions sont moins structurées que celles de Kamil. Il est sensible aux mots, à l'harmonie qui peut les lier et ses lèvres se crispent lorsqu'il entend un terme outrancier ou inapproprié. Il faut croire qu'il a puisé sa sensibilité dans la musique. Il joue du violoncelle depuis son plus jeune âge et nous l'entendons parfois fredonner une cantate de Bach. Quand il émerge de son mutisme pour exprimer un avis, on s'aperçoit qu'il est aussi précis que laconique. Aucun son, aucune image autour de lui ne lui échappe.

Mais je suis allé trop vite.

La première équipe échappée du ghetto s'est fixé pour mission de sauver le maximum de gens. À la première tentative, elle parvint à faire sortir cinq personnes. Elle trouva aussi un enfant de deux ans, seul, près des barbelés.

Kamil décréta que l'enfant serait la mascotte de la compagnie, et que grâce à lui nous accomplirions des prodiges. Le ghetto était sur le point d'être liquidé, et la bande menée par Kamil et Felix essayait de creuser un tunnel d'évacuation, mais pour leur plus grand malheur les soldats sur les miradors ne relâchaient pas leur surveillance et, la nuit, les projecteurs balayaient chaque mètre carré. Pourtant, Kamil et Felix réussirent à organiser l'évasion de quelques personnes qui étaient dans des brigades de travail, et d'autres qui étaient déjà sur le quai de la gare. Moi aussi, par chance ou par miracle, je les ai rencontrés.

Nous comptons à présent quarante-quatre âmes. C'est un combat pour la survie, mais toutes nos inquiétudes vont vers l'enfant. Après chaque entraînement ou mission nous nous mettons en cercle autour de lui, non pas comme s'il était un petit être dénué de parole, mais comme s'il était capable de bénir notre départ et notre retour. Son existence est un des miracles de cette époque. La plupart du temps il garde les yeux grands ouverts, ne pleure pas, ne réclame rien, mais dès qu'on le touche, ses épaules se crispent.

Au début nous l'appelions l'enfant, puis un combattant l'a appelé Milio. Je trouve que ce nom lui va bien. Milio ne pose pas de questions mais voici ce que ses yeux et sa bouche expriment : Je n'ai pas de mots pour vous raconter ce que j'entends, ce que je vois, ne me demandez rien. Les camarades n'obéissent pas à cette requête muette, bien qu'ils s'aperçoivent que leurs questions le font souffrir.

Un jour, un combattant s'est agenouillé pour lui demander innocemment : « Comment te sens-tu, Milio ? » Ses épaules se crispèrent aussitôt et il se cacha les yeux. Il semblait sur le point de pleurer. Nous nous trompions. Il se contenta de pousser un soupir.

Il lui arrive de sortir de la tente pour faire quelques pas. C'est étrange : ce jeune garçon muet et dénué d'expression déchiffrable nous réjouit par le moindre de ses gestes minuscules, même s'il ne fait pas grand-chose à part observer ce qui se passe.

Lorsque nous ne sommes pas en entraînement ou en embuscade, Danzig le porte contre sa poitrine, enveloppé dans un grand châle paysan. Danzig mesure deux mètres et a la carrure d'un géant. Parfois, il essaie de faire rire Milio, mais l'enfant est circonspect, il n'accorde pas si facilement sa confiance aux hommes.

Que lui est-il arrivé ? Comment a-t-il perdu ses parents et s'est-il retrouvé hors de l'enceinte du ghetto ? Difficile de savoir. Danzig pense qu'il faut s'armer de patience. Milio nous révélera un jour ses secrets.

Le soir, nous nous asseyons autour de lui. S'il pleurait ou se montrait insatisfait, son existence serait moins étonnante. Son mutisme est une énigme. Il y a quelque temps encore, nous espérions qu'il nous surprendrait un matin en prononçant un mot. Les jours ont passé, et la bouche de Milio est restée envahie par le silence.

Et puis il contracta le typhus et fut brûlant de fièvre. Pendant deux semaines, Danzig ne quitta pas la tente où Milio était alité ; nous nous rongions d'inquiétude.

Quand la fièvre le quitta, Milio ouvrit les yeux et nous regarda. Il était difficile de savoir s'il nous reconnaissait ou s'il cherchait ses parents. Danzig lui dit : « Grâce à Dieu, la fièvre a baissé, tu vas te sentir beaucoup mieux à présent. »

Son visage semblait s'ouvrir. Danzig en fut heureux comme un gosse et le nourrissait de bouillie à la cuiller. Il passait la majeure partie de la journée à dormir en chien de fusil. Apparemment, cela lui faisait du bien. Après deux semaines de somnolence, il se redressa pour poser son regard clair autour de lui. Nous sûmes que c'était un enfant contemplatif. Danzig, lui, a l'intuition que Milio possède une compréhension particulière du monde.

« D'où tiens-tu cela ? lui demanda un jour un combattant, pour le mettre dans l'embarras.

– C'est dur à expliquer. »

Parfois, Milio nous apparaît comme un être qui aurait survécu de manière miraculeuse. Un miracle si intense qu'il a effacé le peu de syllabes en sa possession.

Danzig suppose que Milio cache un secret.

Difficile de contredire un géant comme Danzig.

Nous aimons le sommeil de Milio, qui fait planer sur lui une buée fine, laiteuse, témoignant du lien qui le relie encore à sa mère.

À chaque réveil de Milio, Danzig clairotte qu'il a ouvert les yeux, comme si un prodige se renouvelait. Depuis que Danzig a adopté l'enfant, il a lui-même changé. L'étonnement perplexe du petit se reflète sur son visage, et fait de lui un homme irradiant une lumière intérieure.

Cela fait seulement quelques mois que nous sommes ensemble, mais on dirait parfois que nous errons à la surface de cette terre étrange depuis des années, et nul ne sait ce que l'avenir nous réserve. Kamil n'exprime pas d'espoir vain. Au contraire, il exige de plus en plus que l'on suive à la lettre

ses consignes, mais il est plus souple avec les faibles. Parfois, on pourrait croire que le but de nos vies est désormais de protéger les démunis.

Notre journée commence à six heures par une course et de la gymnastique. Nous prenons notre petit-déjeuner à sept heures. C'est Tsila qui prépare les repas, avec l'aide de ceux qui ne combattent pas. Le menu se compose de gruau, d'une tartine de confiture, et de café ou de thé. Un choix modeste mais rassasiant.

À huit heures nous partons pour l'entraînement. Kamil est pointilleux sur nos tenues et la propreté de nos armes. Nous avons eu du mal à nous procurer les premiers fusils. À présent nous en avons dix, ainsi que douze pistolets, et des grenades. Cet armement est insuffisant pour une confrontation directe avec les patrouilles ennemies. Nous leur tendons des embuscades et réussissons parfois à les surprendre. Récemment, nous avons tué ainsi deux soldats. Le reste de la patrouille laissa dans sa fuite six fusils et un grand nombre de cartouches. Notre arsenal avait augmenté d'un coup, et nous fêtâmes cette petite victoire dans la nuit.

Une à deux fois par semaine nous partons à l'assaut de chaumières, et c'est une mission fort désagréable. En été nous envahissions les champs et les vergers pour rapporter des fruits et des légumes au campement. Mais en cette saison, les champs sont nus et gris. Nous n'avons d'autre choix qu'attaquer des maisons pour piller de la nourriture et des vêtements, et nous attendons le jour où d'autres combattants nous auront rejoints pour attaquer des camps militaires.



La vie en commun, les entraînements et les attaques ont fait de nous un groupe uni. En nous empêchant de nous réfugier aveuglément dans l'action, Kamil nous évite la monotonie.

Kamil n'est pas religieux au sens commun du terme, mais tout son être exprime l'éblouissement. Ce peut être face à une plante, à un mot. Quand il lit un psaume, il nous donne des frissons. Ses ordres sont simples et clairs, mais il lui arrive de prononcer une phrase au rythme saccadé qui semble venir d'un autre que lui-même, mystérieusement transmise à travers les âges.

Il a pour projet d'organiser des soirées de réflexion, mais nous manquons de textes. Pendant des années, les livres étaient notre préoccupation principale et voici que nous avons été brutalement séparés d'eux. Comme il est étrange que nous nous soyons si vite habitués à vivre sans livres. Parfois, dans l'après-midi, j'ai la sensation d'un livre dans les mains, à l'heure où j'avais l'habitude de m'installer dans un fauteuil. J'avais dévoré *Crime et Châtiment* avant qu'on l'étudie en classe. Chaque phrase m'avait emporté avec la puissance d'un torrent. À présent, non seulement les livres ont disparu, mais les cahiers, stylos, crayons, comme si on nous avait ôté notre intériorité. Sans le petit Livre des Psaumes qu'un combattant a emporté, nous n'aurions plus aucun contact physique avec le monde dans lequel nous vivions hier encore.

Livres, livres, où êtes-vous ? Avez-vous seulement existé ? Ce n'est jamais une voix solitaire qui pose ces questions à mes oreilles, mais une rumeur collective qui s'élève du plus profond de nous-mêmes. L'absence des livres, voilà ce qui détermine la différence entre nos vies d'avant et celles d'aujourd'hui. Un combattant, jeune homme sensible à l'ironie dissimulée aux coins des lèvres, a formulé les choses ainsi : « Nous sommes retournés à la nature. Dans deux ou trois mois, nous ressemblerons à l'homme préhistorique, nous cesserons de parler pour miauler, rugir ou aboyer, et c'est peut-être mieux au fond. »

Kamil réagit aussitôt : « Ce n'est pas pour cela que nous sommes ici. Nous allons conserver un visage humain, et nous ne laisserons pas le Mal nous défigurer. Nous allons commencer nos soirées de réflexion, même si nous n'avons pas de textes, et je vous promets que nous en aurons bientôt. »

Kamil avait prophétisé sans le savoir. Au retour d'une rude expédition, nous aperçûmes une maison juive dévastée sur le bas-côté du chemin. Une surprise de taille nous y attendait. La maison avait été vidée de tous ses meubles et objets, mais de nombreux livres couvraient les étagères dans deux renforcements. Kamil ordonna à chacun de prendre au minimum dix livres, et c'est ainsi que nous eûmes soudain en notre possession la Bible en hébreu, en yiddish dans la traduction de Yehoyesh, en allemand dans celle de Luther, un recueil de prières enluminé, et nombre de livres d'une valeur inestimable, certes gorgés d'humidité, mais entiers.

À chaque opération nous découvrons des maisons juives abandonnées par leurs propriétaires. La plupart du temps elles sont occupées par des Ruthènes qui en modifient l'apparence, mais parfois la maison est là, inchangée. Les nouveaux habitants portent les vêtements de leurs prédécesseurs, ce qui peut leur donner une silhouette trompeuse, l'espace d'un instant.

Lors d'une opération, Salo a reconnu la maison spacieuse de son oncle Herzig, illuminée par de multiples lustres. La nuit était déjà bien avancée, nous étions de retour vers le campement. Bouleversé, Salo demanda à Felix la permission d'entrer pour voir ce qu'il y restait.

Il fut ordonné aux habitants hébétés de s'asseoir par terre. Felix leur expliqua que nous étions des partisans, et que nous leur demandions de participer à l'effort de guerre.

« Nous ne possédons rien, bredouilla le chef de famille.

– La maison est pleine de beaux meubles, de lustres de valeur, et tu dis que tu ne possèdes rien ?

– Prenez un meuble si vous voulez.

– Nous n'en avons pas besoin. Nous voulons de la nourriture, des vêtements chauds, des couvertures. Mais dis-nous, à qui appartient cette maison ?

– À moi.

– Tu en as hérité ?

– Exactement.

– Et si on te disait qu'il s'agit d'une maison juive dans laquelle tu t'es installé, que répondrais-tu ?

– Que c'est faux. »

Felix cessa de discuter et donna l'ordre de fouiller la maison.

Il y avait profusion de vêtements de ville, de couvertures, de coffrets, et la salle à manger était pleine d'ustensiles précieux : candélabres, boîtes à épices, boîtes à offrandes.

Cela faisait longtemps que nous n'avions vu de vêtements portés par des Juifs. Une odeur de naphthaline s'échappait encore des armoires.

Salo tremblait. Il venait ici aux vacances de Pâques pour se préparer aux examens du troisième trimestre et passer du temps avec ses cousins. C'étaient des jours pleins d'éclat, de discussions profondes, de promenades le long du fleuve et sur lesquels flottait un soupçon de judaïsme aussi, qui contient en lui du goût et des senteurs.

Nous remplîmes quatre sacs de vêtements, sans oublier les objets précieux. Le père s'affola :

« Pourquoi prenez-vous nos vêtements ?

– Ce ne sont pas tes vêtements.

– Bien sûr que si.

– Continue de mentir et tu seras châtié. N’oublie pas que nous sommes des partisans, nous combattons pour nos vies. Celui qui ose entraver notre chemin verra son sang retomber sur sa tête. Où sont les livres ? demanda Felix.

– Je n’en ai pas.

– Montre-nous immédiatement où tu les as jetés, ou nous mettrons le feu à la maison.

– Ayez pitié de moi et de mes enfants.

– Nous vous épargnerons si tu nous montres les livres. Il y en avait beaucoup ici.

– Je les ai brûlés.

– Pourquoi ?

– Je ne savais qu’en faire.

– Où les as-tu brûlés ?

– Derrière l’étable.

– Maudit sois-tu. Montre-nous l’endroit exact.

– Ne me tuez pas. J’ai cinq enfants. »

Deux combattants accompagnèrent Salo derrière l’étable où ils découvrirent, dans un monticule de cendres, quelques pages à moitié épargnées. Salo rapporta un fragment sur lequel les mots de la prière du matin surnageaient : *Face à toi je remercie, Dieu du vivant et de l’existant.*

Nous nous repliâmes en respectant les règles de prudence habituelles. Bien nous en prit. Nous avons parcouru à peine deux cents mètres que le paysan, ses fils aînés et quelques voisins commencèrent à tirer sur nous. Felix ordonna de poser le butin pour répondre aux armes par les armes. Le silence revenu, Felix ne se contenta pas de cette victoire et décida de mettre le feu à la maison.

Nous reprîmes la route, chargés de livres et de victuailles. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas touché un livre. La quête de nourriture nous avait éloignés de nous-mêmes. Parmi les livres trouvés il y avait *Crime et Châtiment*, qui me rappela que je n'avais pas passé les examens du baccalauréat. Il faudrait attendre la fin de la guerre pour cela. Étrangement, ce roman si réputé que j'avais dévoré ne m'émut pas. Le quotidien de notre unité, les entraînements et les opérations comblaient ma vie. Chaque nuit, je m'écroulais dans un sommeil sans rêves.

Kamil, lui, était très excité et répétait : « C'est un immense trésor qui est tombé entre nos mains. Tâchons d'être dignes de lui. Vivre privé de livres équivaut à une mutilation. Nous allons réparer cela. »

Cette nuit-là, nous bûmes le vin rapporté de notre expédition et chantâmes jusqu'à perdre notre souffle. Rien d'étonnant à ce que personne ne prît son tour de garde. Kamil en fut contrarié mais il ne se mit pas en colère.

La même semaine, quelques enseignements du maître du hassidisme, le Baal Shem Tov, nous furent révélés sous la plume de Martin Buber. Kamil nous confia que le Baal Shem Tov avait arpenté ces montagnes et s'y était isolé pour formuler ses pensées. C'était une grâce inouïe de marcher sur ses pas.

Un tel enthousiasme ne fut pas exempt de critiques dans nos rangs. Chaque mot prononcé par Kamil est scruté à la loupe. Pourquoi avoir

évoqué une « grâce », par exemple ?

Comme la plupart d'entre nous, Kamil n'est pas versé dans les sources juives, mais sa curiosité en la matière le rend prompt à l'étonnement. Un soir, un combattant qui avait perdu ses enfants prit la parole pour dire avec tristesse que le judaïsme était désormais inatteignable. C'était une culture ancienne, compliquée, dont les portes de fer se refermaient devant quiconque n'avait pas baigné dedans dès le plus jeune âge. On pouvait toujours lire un livre, puis un autre : on ne ferait que saisir combien il restait inaccessible.

Kamil rejette cette position. Il affirme que Martin Buber est le guide des égarés de notre génération. *Toi et moi* et *La Lumière cachée*, que nous avons rapportés de la fabuleuse maison, recèlent une lumière pour l'âme. Mais parmi nous, certains continuent de soutenir que Buber a embelli le judaïsme et maquillé son visage dans le seul but de plaire aux Juifs allemands.

Laissons cela de côté pour l'instant.

Une patrouille d'Ukrainiens collaborant avec l'ennemi nous a découverts et a ouvert le feu sur nous. Deux camarades ont été blessés. Heureusement, une de nos patrouilles rentrait au camp au même moment et a pu se joindre à nous pour contre-attaquer. Les Ukrainiens se sont repliés, laissant derrière eux un mort et un fusil automatique.

L'ennemi ne nous lâche pas. Le lendemain, une autre patrouille nous agressait. Nous étions préparés à l'assaut et répondîmes par un feu nourri. Les Allemands nous combattent sans relâche. Ce n'est pas sans raison que Kamil a décidé de quitter les collines pour s'enfoncer au pays de l'eau.

Tout a changé depuis que nous avons des livres. Hermann Cohen, l'intendant, un homme de taille moyenne au visage affable, supervise les prêts. Un examen rapide des ouvrages a permis de constater que presque tous ont trait au judaïsme. Le propriétaire de la bibliothèque était apparemment un homme large d'esprit qui choisissait ses livres avec soin. Était-il un juif pratiquant ? Difficile de juger. Je me le représente comme un

bel homme élané sortant le soir sur le pas de sa porte pour contempler les arbres se dressant vers le ciel. Les grandes feuilles jaunes et rouges refusent de se détacher des branches, et leurs nuances s'intensifient d'heure en heure. La chose ne le réjouit pourtant pas, puisqu'il décide d'entrer dans la maison pour allumer les candélabres.

Il est étrange de constater l'effet que peut produire une caisse de livres. Notre campement, dont le caractère provisoire est visible dans chaque bâche tendue, a changé d'aspect, comme si des scènes lointaines, tranquilles et tendres, étaient venues le peupler. Saisir un livre me ramène aussitôt à la maison, auprès de mes parents. Un lampadaire est allumé, le livre m'absorbe tout entier. Mon père, représentant entre autres de la célèbre marque Singer, vient de recevoir un nouveau catalogue qu'il feuillette avec attention. Ma mère prépare une douceur en vue du goûter. Le roman de Dostoïevski est si prenant que je ne l'entends pas qui m'appelle pour me régaler. Quand je parviens enfin à me détacher des visions fascinantes produites par le texte, je me retiens de lui reprocher d'avoir brisé la magie, pour ne pas la peiner.

Salo, notre infirmier dont les yeux ont vu ce qu'il était advenu de la demeure de son oncle, ne dit rien là-dessus, c'est tout son corps qui parle, en continuant de fonctionner. Il sait qu'il ne peut faire autrement. Il est interdit pour l'heure de sombrer dans la tristesse.

Un blessé dont Salo a changé les bandages dans la nuit l'a qualifié d'humaniste. Salo a aussitôt repoussé le terme : « Je fais ce que j'ai à faire. Un devoir ne peut être considéré comme un acte noble. » Je l'ai entendu également dire un jour : « Mon oncle Herzig était un homme chaleureux, comme son nom l'indique, et sa maison était non seulement couverte de lustres mais aussi de lumière intérieure. Maintenant il est enfermé dans un camp. Qui sait quand je le reverrai. »

Kamil a décidé d'instaurer des soirées de réflexion. « N'oublions pas que nous sommes sur les terres du Baal Shem Tov et de ses disciples. Ici il a



marché, s'est isolé, a imploré Dieu avant de transmettre son enseignement, et l'heure est idéale pour nous en approcher. Ainsi, une fois par semaine nous consacrerons un temps à l'étude de sa pensée. » Ce nouvel ordre ne plaît pas à tout le monde. Certains ont des réserves, ou s'y opposent ouvertement. « Si notre présence ici a un sens, a ajouté Kamil, c'est celui de nous découvrir, ainsi que nos parents, nos grands-parents et leurs croyances. Si seulement nous pouvions nous secouer et nous libérer de nos certitudes, de nos préjugés. Ouvrir les yeux et voir non seulement ce que nous sommes habitués à voir, mais aussi ce qui a été dérobé à notre regard. »

Les pluies cessèrent et il fut possible de lire un livre ou de rester simplement assis, à l'instar de Kamil qui tenait à son heure de silence chaque jour. Pour le silence, à vrai dire, il ne faut même pas « y tenir », les gens ici en ont soif. Après avoir lu un moment, Danzig se redressa sur ses avant-bras et lança : « Autrefois, j'aimais Stefan Zweig.

- Et maintenant ? demanda Hermann Cohen.
- Il me paraît candide.
- Serions-nous devenus plus intelligents ?
- En tout cas, nous avons changé.
- En quoi ?
- Je n'en ai pas la moindre idée. »

Hermann Cohen est un homme actif dont le pragmatisme se reflète dans chacun de ses pas, mais lui aussi parfois aime rester dans son coin pour lire.

Après avoir terminé ses études universitaires, Danzig n'avait pas cherché à embrasser une carrière académique mais était parti s'établir en province où il avait ouvert une librairie. Des Juifs et des non-Juifs venaient volontiers acheter un livre, poser une question, jeter un œil au journal ou acquérir une revue. Il avait transformé une pièce jouxtant le magasin en salle de lecture.

La librairie était exigüe et très chaleureuse. Des débats virulents y éclataient parfois, qui cessaient aussitôt qu'apparaissait Danzig, si affable et

prompt à calmer les esprits.

Danzig appréciait la province et les Juifs qui fréquentaient son magasin. Les anciens voyaient d'un mauvais œil la jeunesse y affluer. Ils craignaient que leurs enfants choisissent soudain une autre culture.

À présent, Danzig est comme nous tous, séparé des siens et vivant au jour le jour dans ces montagnes, en espérant que la guerre ne durera pas et que la vie reprendra son cours. Milio retrouvera ses parents, et lui, sa famille. Danzig est si occupé par l'éducation de l'enfant, les entraînements et les expéditions qu'il ne s'accorde pas la possibilité de se rapprocher de ce qui lui est cher. Je l'ai souvent entendu murmurer « et pourtant », comme une réponse à ceux qui laissent secrètement libre cours au désespoir.

En raison de sa carrure et de sa taille, Danzig est surnommé « la colonne vertébrale de la compagnie ». Il est capable de porter des poids énormes sans broncher et, lorsque nous déplaçons notre campement, c'est lui qui transporte la majeure partie du matériel. Les vieux aiment s'appuyer sur lui, mais la délicatesse de ses manières est frappante lorsqu'il prend Milio dans ses bras, le nourrit, et lui raconte une histoire.

Si notre combat a un sens et une justification, dit Kamil, c'est dans la protection des plus faibles que le destin a placés sur notre chemin.

Quand nous partons en mission, un détachement reste au campement pour les protéger. C'est ainsi que seul un peloton – deux dans les occasions exceptionnelles – part à l'assaut. Nous aurions besoin d'autres combattants, mais ils tardent à nous rejoindre.

« À nous de trouver les ruisseaux qui mènent aux sources que nous avons oubliées », nous rappelle parfois Kamil. Et cette injonction nous est plus difficile à accepter que ses ordres. Bien sûr, les paroles du Baal Shem Tov adaptées par Martin Buber font tressaillir nos cœurs, mais on ne peut s'y tromper : elles demeurent liées à la prière et à l'accomplissement des commandements.

« Ces textes incarnent une retraite vers des temps lointains et obscurs, proteste Karl, qui porte ce prénom en hommage à Karl Marx. Nous sommes sortis du ghetto non seulement pour sauver nos vies mais pour nous défaire définitivement d'un héritage irrationnel, et vivre en hommes libres.

– Devons-nous aussi nous défaire de nos parents et de nos grands-parents ? demande un autre combattant.

– De leurs croyances, oui. »

Karl est un excellent chef de peloton. Les hommes qui partent en expédition sous son commandement apprécient sa puissance et le suivent volontiers. Lorsqu'il évoque ses convictions, la motivation qui l'anime est

manifeste. C'est un vrai croyant communiste, de deuxième génération. Ce n'est pas innocemment que Kamil l'a choisi pour intégrer l'équipe dirigeante.

Kamil, pour sa part, possède une patience infinie. Il sait qu'une partie des combattants est communiste, une autre membre du Bund ou des Jeunesses sionistes. Le temps passé au ghetto et dans les forêts les a tous changés, mais leurs convictions sont restées les mêmes. Pour satisfaire les camarades qui ont des réserves sur Kamil, nous lisons des poèmes de Rilke ou de Heine, et des passages de *Crime et Châtiment*.

La pluie s'intensifia et, avec elle, l'humidité. Plusieurs sacs de farine moisirent. En son temps, Kamil avait projeté de donner l'assaut aux casernes disséminées au pied des montagnes pour libérer les milliers de prisonniers des camps de travail. Selon lui, cinq mille hommes de plus auraient changé la donne. Le pays de l'eau est un terrain de combat idéal pour les partisans capables d'ébranler l'assurance de toute une armée.

Mais pour l'heure, aucun de ces plans ne s'est réalisé et nous nous efforçons de survivre. Il faut chaque jour consolider les tentes, lutter contre la pluie et prendre garde aux patrouilles ennemies. Cependant, nos forces morales n'ont pas faibli, comme on eût pu le craindre. La compagnie se renforce, les plus forts sont dévoués aux plus faibles, les divergences n'ont pas été jusqu'à la rupture. De plus, la rigueur reste de mise dans l'organisation de nos journées. Tout le monde est d'accord sur un point : sans un travail sur soi, la section déprimerait profondément. La mélancolie est une ennemie des plus redoutables. Elle surgit lorsque l'un de nous revoit son père et sa mère, ses frères et ses sœurs raflés lors d'*Aktionen* subites. Et ce souvenir le foudroie. La douleur n'est pas immédiate, mais les scènes s'infiltrant dans son corps, et la mélancolie ne tarde pas à assombrir sa vision. Le combattant, qui à peine une heure auparavant était actif et volontaire, s'écroule comme si ses épaules portaient soudain un poids trop lourd.

Quand l'un de nous est submergé par la mélancolie, nous l'entourons avec délicatesse en essayant de parler à son cœur. Parfois un mot juste lui redonne vie, mais la plupart du temps les mots n'ont pas le pouvoir de l'arracher au piège dans lequel il est pris.

Un jour, un combattant tomba dans une mélancolie si profonde qu'elle l'engloutit presque, et les tentatives de réconfort n'y changèrent rien. D'heure en heure son visage virait au gris, il était sur le point de ne plus se relever. Finalement, un autre combattant s'adressa à lui d'une voix qui n'était pas la sienne pour dire : « Au nom de ton père et de ta mère, je te demande de sortir de l'obscurité dans laquelle tu t'es terré. Nous ne pouvons nous permettre de battre ainsi en retraite. Tes parents exigent de nous que nous nous occupions des veuves et des orphelins. La mélancolie est une invention du diable, elle nous détourne du chemin de la Vérité en cherchant à nous terrasser de l'intérieur. » Miraculeusement, ces mots sortis du fond de l'âme arrachèrent le combattant à ses tourments, et il se releva.

Mais la victoire n'est pas toujours au rendez-vous. Deux des nôtres souffrent d'une dépression permanente. Nous ne les quittons pas des yeux, et lorsque nous partons en expédition, nous ne les laissons jamais à la traîne.

Kamil, qui est lui-même sujet à des changements d'humeur, évoque parfois la déprime ou l'angoisse, qui paralysent tout acte audacieux. Il faut s'en dégager, leur déclarer la guerre et déjouer les complots du diable.

« Ces temps nous confient une grande mission : nous devons sauver le judaïsme des griffes de l'ennemi honni, et nous préserver du désespoir. Le monde est envahi par le mal, la cruauté et l'abandon, mais nous, grâce à Dieu, ne cédon pas à ce piège. Nous ferons tout ce que Dieu nous a demandé. Les dix commandements sont gravés dans les tables de notre cœur, et ce sont eux qui nous guident. »

C'est effrayant d'être au côté de Kamil lorsqu'il clame notre mission dans ce monde. Ses yeux lancent des éclairs, son corps se déploie, il

ressemble alors à un géant issu des générations qui nous ont précédés.

La pluie entrave nos mouvements, mais nous ne restons pas inactifs. Chaque nuit nous partons en patrouille et tendons des embuscades. La progression vers l'intérieur de la forêt est lente mais constante. Si nous passons l'hiver ici, comme cela se profile, il nous faudra construire des bunkers. La saison est impitoyable.

Pour l'instant nous continuons de manger à heures fixes matin, midi et soir. La nourriture est comptée mais bonne, et le soir nous chantons des chants populaires, des hymnes du Bund ou de mouvements de jeunesse.

Depuis que nous avons apporté les livres et les chandeliers, la boîte à épices et la boîte à offrandes, les soirs de shabbat en sont illuminés et nous évoquent nos maisons. Certes, chez la plupart d'entre nous, plus personne n'allumait les bougies du vendredi soir, mais lorsque nous allions chez nos grands-parents, nous étions témoins de leur lien avec le Dieu de leurs ancêtres.

Un combattant nous en a fait la remarque un jour : apparemment, il faut du temps pour distinguer ce que nous n'avions pas vu. Karl est tout prêt à reconnaître que le shabbat est une invention juive louable qui arrache l'homme à la servitude capitaliste, et cette définition lui suffit, tout ajout mystique altérerait cette idée suprême.

Le présent nous prouve que les débats qui enflammaient la rue juive il y a un an à peine étaient faussés. Nul ne pouvait imaginer ce qui se préparait



si près de nous. Chacun était si sûr de ses convictions. Et personne, à part quelques hommes pessimistes, ne voyait ce qui était visible.

Un camarade s'est un jour écrié : « Laissons les opinions anciennes. Ce territoire ne les supporte pas. Laissez-nous intégrer ce que nous voyons et entendons ici. »

Sans aucun doute, la musique nous est bénéfique. Contrairement à la parole, la musique puise des profondeurs une quintessence pure, elle n'affûte pas les oppositions mais les unit. Les chants populaires et les chansons des ouvriers se liguent pour semer en nous le sentiment que la vie n'est pas qu'une suite de hasards, d'incertitudes et d'impiété. La musique nous porte sur ses ailes pour nous ramener vers l'enfance et cette douceur vivifie les membres de nos corps, mais il ne faut pas s'y abandonner. L'ennemi, sournois et obstiné, est tapi non loin, attendant le bon moment pour attaquer, n'oubliant aucun de nous.

Dernièrement, nous avons vu une patrouille de gendarmes ukrainiens menée par un Allemand poursuivre un enfant juif. L'enfant était rapide, il arriva jusqu'à un champ de maïs où il put se cacher. L'Allemand ne voulut pas renoncer. Il fit venir d'autres gendarmes pour encercler le champ.

Finalement, ils attrapèrent l'enfant qu'ils traînèrent comme un gibier. Quand il est question de Juifs, même de vieux gendarmes se transforment en soldats.

Et nous assistions à cela, démunis, tremblants de fureur, trop peu nombreux pour venir en aide à l'enfant.

Parfois, après une nuit de chant, l'un de nous se réveille et se met à parler exactement comme ses parents. Avec les mêmes mots, les mêmes intonations. Comme s'il redevenait le fils qu'il était.

La musique entraîne vers ce qui nous est dissimulé mais, je le redis, on ne peut s'y abandonner. Mieux vaut couper du bois, renforcer les toiles des tentes, nettoyer nos armes. L'action est préférable à l'introspection. Après

une journée de travail physique, l'homme s'écroule sur sa paille et s'endort.

Autrefois mon sommeil était peuplé de rêves vivement colorés, mais maintenant je m'endors comme une souche, détaché de ce qui m'appartenait. On me réveille lorsque mon tour de patrouille ou de garde arrive.

Une lumière est toujours allumée dans la tente de Kamil. Il dort avec le peloton d'alerte. À vrai dire il ne dort presque pas, il sommeille une heure ou deux, et uniquement lorsque Felix est dans les parages.

Quand une nuit d'expédition se déroule sans blessés dans nos rangs, nous nous réjouissons, surtout Salo, car l'équipement médical est réduit. Nous faisons bouillir les bandages pour les réutiliser mais nous n'avons presque plus de teinture d'iode ni de désinfectant. À vingt kilomètres d'ici, dans un grand village, il y a une pharmacie qui appartenait jadis à des Juifs. Si elle existe toujours, nous y donnerons l'assaut, nous a prévenu Kamil. Une patrouille s'est déjà approchée de ce village sans pouvoir déterminer si la pharmacie était encore en activité.

En revanche l'épicerie et la charbonnerie sont toujours ouvertes, et le moulin fonctionne, sauf en cette saison. Tous appartenaient à des Juifs.

Kamil et Felix ont souvent évoqué le sort de ce village ensemble, mais les indices collectés sur le nombre d'hommes armés ne sont pas suffisants pour y mener une expédition. Kamil projette d'enlever un villageois pour le faire parler. Pour l'heure, nous ne sommes pas passés à l'action.

Nous possédons un vrai trésor en la personne de grand-mère Tsirel. À quatre-vingt-treize ans son corps ne pèse pas plus lourd que celui d'une fillette, mais sa mémoire est aussi grande que le nombre de ses années. Les combattants lui ont fabriqué une chaise à porteurs. Elle sait des choses que tout le monde ignore dans notre groupe : les règles du shabbat et des fêtes, les lois religieuses portant sur les relations entre l'homme et son prochain, l'homme et le Créateur. Et plus encore : elle se souvient de chacun de nos parents.

Elle ne se mêle pas de ce que nous faisons, mais lorsque quelqu'un vient lui poser une question, elle répond avec mesure. Elle a révélé à Kamil des choses qu'il ignorait : son grand-père ne respectait pas les commandements et n'allait pas à la synagogue, sa pharmacie restait ouverte durant le shabbat et les fêtes. Mais il était très scrupuleux sur l'aumône. Il donnait gratuitement des médicaments aux pauvres, et si l'un d'eux avait besoin de consulter un spécialiste, il l'emménait à Vienne ou à Prague. Il était à l'aise sans être particulièrement riche. Les pauvres, surtout ceux qui étaient malades, étaient bienvenus dans sa pharmacie et il les prenait personnellement en charge. À sa mort, il ne put y avoir d'enterrement, car il avait exprimé la volonté que son corps soit incinéré en dehors de la ville. Les pauvres et les malades se rendirent à cette terrible cérémonie et restèrent des heures à pleurer.

Kamil était stupéfait. Nul ne lui avait parlé de cette incinération. Tsirel, d'habitude avare en commentaires, le réconforta : « N'en sois pas effrayé, mon fils, ton grand-père désirait concentrer tous les commandements en un, et il s'y est dévoué de toute son âme. Il est interdit de juger durement les hommes. »

Kamil respecte grand-mère Tsirel et il aime s'asseoir près d'elle quand il est libéré de ses obligations. Nous sentons qu'elle est reliée à des mondes avec lesquels nous n'avons pas de contact.

« Mes fils et mes filles ont été rappelés près de leurs ancêtres et moi j'ai survécu. Tout s'est inversé : ils sont dans le monde de Vérité et moi je suis là », dit-elle en mentionnant cela comme un fait, sans se plaindre. Parfois elle se reproche de nous causer du tracass et de prendre sur la nourriture des plus jeunes. Le petit Michaël aime beaucoup rester près d'elle aussi. Elle lui raconte son enfance à la campagne, ses parents qui travaillaient la terre en prenant soin de prélever les dix pour cent à consacrer aux pauvres, selon la loi juive. Le carrosse de l'empereur François-Joseph traversait parfois le village, les Juifs et les non-Juifs se pressaient alors pour agiter la main dans sa direction.

Un jour, Michaël lui demanda si elle voyait ses parents.

« Pourquoi demandes-tu cela, mon chéri ?

– Parce qu'ils me manquent.

– Si tu te languis d'eux, c'est signe qu'ils pensent à toi, et qu'ils t'apparaîtront bientôt. »

La plupart des gens rêvent mais grand-mère Tsirel a des visions éveillée, qui ne sont pas toujours rayonnantes. Il y a quelques mois, elle a demandé à réveiller Kamil en pleine nuit. Elle avait vu s'approcher les « méchants » (c'est ainsi qu'elle nomme nos ennemis).

Kamil n'hésita pas une seconde. En quelques minutes, le campement se divisa en trois unités d'alerte. Moins d'une heure plus tard, la patrouille ennemie tombait dans une embuscade que nous lui avions tendue. Nous

fîmes deux morts et, surtout, nous pûmes nous emparer de leur matériel : deux fusils automatiques, des grenades et une profusion de balles.

Quand Kamil vint remercier Tsirel, elle lui répondit : « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, je ne suis rien. Je ne vois que ce que Dieu me montre. »

Tout le monde a de l'affection pour Tsirel, ce qui ne signifie pas que tout le monde croie en ses visions. Certains, pour ne pas accorder trop d'importance à ce qu'elle raconte, disent qu'elle est douée d'un sens télépathique, qu'il faut considérer avec précaution : étudier les données, les analyser, en tirer des conclusions. Faire confiance à la télépathie équivaut à élever l'aveugle au rang de guide.

Tsirel n'ignore rien de ce scepticisme et se lamente parfois : « Pourquoi Dieu me montre-t-il des choses que je n'arrive pas à transmettre correctement à mon prochain ? »

La plupart du temps, elle reste dans sa chaise à porteurs, regarde autour d'elle, somnole, ou s'extasie sur les merveilles qui l'entourent. Quand elle a des visions dont on peut retirer un espoir ou une bonne leçon, elle les partage avec nous. De ses cauchemars elle dit : « Ils ne signifient rien. »

Il suffit de la regarder pour retourner à la vie que nous avons laissée derrière nous. Moi, elle m'appelle « mon garçon ». Elle m'a raconté un jour que ma mère, dans sa jeunesse, était une très jolie jeune fille à laquelle tous les garçons faisaient la cour, mais elle avait choisi mon père pour sa sérénité et sa modestie. « Tu n'as pas à t'inquiéter, mon garçon, tes ancêtres te protègent. » Depuis qu'elle m'a dit cela, la nuit, je vois mon grand-père Joseph-Meïr.

Un jour, Michaël demanda à Tsirel si elle était fâchée contre nous.

« Pourquoi se fâcher ? La colère est un trait de caractère répréhensible. Nous avons reçu le commandement d'aimer, pas celui d'être en colère.

– Mais nous ne prononçons ni bénédictions ni prières.

– Les chemins de la Torah empruntent la douceur. Celui qui prend soin des veuves, des enfants et des vieillards, applique tous les commandements

de la Torah. »

Tsirel est agréable avec les adultes et bienveillante à l'égard des enfants, mais très exigeante envers elle-même. Elle jeûne deux fois par semaine, tous les lundis et jeudis, ce qui mettait Salo hors de lui au début. Une femme de son âge, dans des conditions si insupportables, est obligée de manger au risque de se mettre en danger.

La vieille Tsirel avait pris la main de Salo dans la sienne :

« Cela fait de nombreuses années que je jeûne, et il ne m'est rien arrivé. Le jeûne est semblable à la prière. »

L'infirmier avait été stupéfait par sa détermination et l'avait laissée tranquille.

Danzig, un autre jour, amena Milio près d'elle pour lui demander le sens de son mutisme. Tsirel l'observa avant de dire : « Ses yeux témoignent qu'il perçoit des visions et des voix. On peut supposer qu'il préfère les garder en lui, ainsi que ses mots. À qui est cet enfant ?

– Nous l'avons trouvé.

– Tout comme Moïse a été trouvé un jour. »

Danzig s'inclina et son grand corps s'immobilisa.

« Prenez garde aux enfants mutiques. Un jour ils nous dévoileront une part des mystères du monde.

– Que faire ? demanda Danzig à voix basse.

– Lui lire à l'oreille un psaume chaque jour.

– Il ne comprend pas l'hébreu.

– La prière n'a pas besoin d'être comprise, mon ami. »

Et c'est ainsi que, jour après jour, Tsirel nous surprend avec ses phrases stupéfiantes, et que désormais Danzig murmure quotidiennement un psaume à Milio, et lui chante la chanson de l'agneau. Milio est attentif à l'expression du visage de Danzig et parfois un fin sourire se glisse entre ses lèvres. Il arrive que pour le réveiller, Danzig se mette à sautiller en battant

des mains et en chantonnant : « Milio est un grand garçon, bientôt il parlera et chantera, et tout le monde dira, regardez, Milio parle et chante. »

Pour l'heure, les pluies d'automne nous tourmentent. Les bâches laissent filtrer l'humidité, mais quelqu'un veille sur nous. Une de nos patrouilles a découvert à deux kilomètres de notre campement une ruine au toit intact. Après un examen attentif, Kamil et Felix ont décidé qu'il fallait simplement renforcer le toit avec des poutres, et nous pourrions y trouver un abri.

Il s'agit manifestement d'une résidence d'été abandonnée. Sur les murs il y avait encore des tableaux aux couleurs passées, et dans un coin, un poêle. Après une journée à nettoyer les lieux, nous pûmes nous rassembler le soir près du poêle qui diffusait une douce chaleur.

Ce changement nous revigora. Les enfants et les combattants chantèrent de toute leur âme et, bien que la maison fût délabrée, elle nous fit chaud au cœur, nous rappelant la ville et les maisons que nous avions laissées derrière nous.

La plupart du temps, nous fredonnons dans un murmure prudent. Cette fois, les voix étaient plus assurées dans un chant teinté de nostalgie. La vieille Tsirel nous raconta son enfance à la campagne, quand la Terre et le Ciel se rejoignaient, que Dieu était présent dans chaque buisson, chaque arbre, et que les Juifs priaient face à lui au milieu des champs, tels des fils devant leur père.

« Quand les fils se sont-ils éloignés de leur père dans les cieux ? demanda un combattant à Tsirel.



– Ils ne se sont pas éloignés, mon ami, ils lui vouent un culte d’une autre manière, car il en existe de différents. Chaque génération possède le sien. Il faut prier pour que Dieu nous insuffle des pensées qui vivifient le cœur et nous rapprochent des hommes. »

Cette nuit-là, Kamil fut pris d’un élan de sincérité, et il parla ainsi :

« Les soldats et les gendarmes ne montrent pas de signes de fatigue, on peut supposer qu’ils vont chercher à nous surprendre sans relâche, mais nous allons penser chacun de nos mouvements. Nous avons conquis le pays de l’eau dont nous connaissons à présent les moindres recoins. S’ils osent approcher, nous les battons à plate couture. »

Il y a dans la voix de Kamil une conscience tranquille, qui nous transmet une certitude : le combattant pour la veuve et l’orphelin est en tout point supérieur à ceux qui cherchent à nous exterminer. Nous sommes certes moins nombreux, mais prêts à nous engager au péril de nos existences. La vie nous est précieuse et nous devons la protéger, mais pas à n’importe quel prix. Nous sommes prêts à mourir pour venger l’humiliation des femmes, la cruauté envers les vieillards, l’assassinat des enfants. Le monde est plongé dans une profonde obscurité, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour l’atténuer.

Cette approche ne fait pas l’unanimité. Les plus désespérés parmi nous ne distinguent aucune issue. « Ils ne renonceront pas à notre mort. La mort des Juifs, c’est leur obsession, ils ne seront pas tranquilles tant que le dernier Juif n’aura pas disparu. »

Kamil, malgré sa nature réservée, malgré sa capacité à dompter les pensées noires, ne nous dissimule pas que l’ennemi est à la fois déterminé et monstrueux, mais nos chances de survivre sont réelles, à condition que nous parvenions à maîtriser nos pensées les plus sombres. Nous avons été témoins de la révélation du Mal, et Dieu nous a choisis pour prendre la tête du combat contre lui.

Kamil a plusieurs visages. Lorsqu'il évoque le Mal et la guerre que nous lui avons déclarée, il ressemble à un homme qui s'est tu pendant de longues années avant que sa conscience se révèle, et qu'il comprenne sa mission. Dernièrement, nous l'avons entendu dire à une patrouille qui s'apprêtait à sillonner les environs : « Sachez que vous êtes les messagers de la grande foi juive, qui a de tous temps respecté le Bien et méprisé le Mal. Le Mal est l'ennemi de l'Humanité, et vous partez cette nuit le frapper. »

Kamil n'établit pas de hiérarchie entre une action importante et une action secondaire car elles possèdent toutes les deux une signification secrète. Rien d'étonnant à ce que de nombreux camarades se demandent où nous mène cet homme mystérieux.

Après la mort de notre camarade Kouba, nous étions submergés de tristesse et de désespoir. Un jeune combattant s'effondra et se cogna la tête contre un arbre. Kamil s'approcha de lui en murmurant : « Souviens-toi bien de cela : la mort n'est pas une fin. »

Chaque fois qu'un combattant périt, nos vies se recroquevillent. Il y en a eu quatre jusqu'à présent. Nous les avons enterrés non loin d'ici, et nous sommes les seuls à connaître le lieu de leur sépulture, qui est noté sur la carte de Kamil. Chaque fois que nous nous en approchons, nous y déposons des fleurs sauvages, et leurs visages surgissent dans le recueillement.

Parmi les nombreux dangers du pays de l'eau, il y a l'oubli. Pour le surmonter, nous rappelons chaque vendredi soir le souvenir d'un combattant mort, ou de ses parents, ses grands-parents. Au début nous rappelions le souvenir des foules entières déportées du ghetto pour aller creuser leur propre tombe. Un camarade a argué que le souvenir ne pouvait être celui d'un si grand nombre, en masse indistincte, mieux valait évoquer un combattant, parler de ce qu'il avait fait de son vivant, ou plutôt de ce qu'il avait eu le temps de faire, nous pourrions communier avec lui, et avec ses parents.

Et c'est ainsi que depuis, chaque shabbat, nous sommes proches d'un des nôtres qui est tombé, des siens, et de notre ville. Et si nous oublions un détail, la vieille Tsirel est là pour nous le rappeler car sa mémoire est infailible.

Mais le reste du temps, et parfois même lorsque le shabbat prend fin, nous sommes tenus à l'ordre du jour : patrouilles, embuscades, expéditions. Chaque expédition qui se déroule sans faire de victimes parmi nous est une victoire, et la nuit se transforme en fête.

La plupart du temps, nous attaquons une maison en lisière d'un village. Et c'est souvent là que trouvent refuge des voleurs expérimentés ou des gendarmes qui nous guettent. C'est pourquoi nous passons de longues heures en observation pour récolter des informations sans lesquelles désormais nous ne donnons même pas l'assaut à un hangar.

Je ne veux pas qu'on se méprenne : notre vie tient à un fil, mais nous ne sommes pas malheureux. La moindre victoire nous réjouit. Oui, il y a des jours de tempête, de détresse et de désespoir aveuglant que nous payons au prix fort, pourtant nous ne perdons pas la volonté de vaincre l'ennemi, c'est notre but suprême. Pour cela, nous sommes prêts à serrer les dents, endiguer notre douleur, et donner toute notre âme.

Et il y a parfois des miracles. Tandis que nous nous dirigeons vers une ferme, nous aperçûmes un bâtiment à environ deux kilomètres. Nous y pénétrâmes et découvrîmes des sacs pleins de pommes de terre, des choux, des choux-fleurs, des oignons, et des sacs de pommes, de poires, de pruneaux et de graines de tournesol.

Nous ne savions par quoi commencer et comment transporter ce lourd ravitaillement à notre campement. Fort heureusement, Felix, au caractère si tranquille et mesuré, était à notre tête. Il composa deux groupes qui transporteraient les sacs vers la base et garderaient le hangar en alternance.

Chaque retour au campement est une fête, un moment de soulagement et de grande affection. Mais cette fois Kamil nous serra un à un contre lui.

Pour la première fois, nous pûmes complètement remplir la réserve de Hermann Cohen de produits frais. Il y eut bien sûr quelques râleurs pour dire que nous étions plus occupés à commettre des vols qu'à combattre ceux qui nous martyrisaient. Bien sûr, nous avions besoin de nous nourrir, mais il ne fallait pas que ce besoin prenne le dessus sur le but ultime. Chaque jour sans combat est une défaite et pire encore : nous permettons ainsi la poursuite du massacre. Kamil ne repousse pas ces arguments, mais il pense que nous devons nous armer de patience, accumuler les armes et les munitions, rester retranchés ici et faire venir d'autres hommes. Nous devons nous préparer à la guerre, pas au suicide.

Nous sommes au cœur du pays de l'eau et au milieu de l'automne. Le ciel est sombre, même en plein jour. À chaque pas nous tombons sur un ruisseau, un marécage et, un peu plus loin, un lac. La ruine s'est avérée dangereuse, nous sommes retournés vivre sous nos tentes.

Il est étrange de constater ce que l'eau et les odeurs de la forêt peuvent provoquer. Au début on ne sent rien, ce n'est qu'après quelques semaines qu'une lourdeur s'empare du corps, que l'on ressent le besoin de s'étendre sur un matelas de branchages, puis le vertige vient, suscité ni par la faim ni par la faiblesse, mais par le mirage du pays de l'eau.

Il y a quelques jours, un combattant est allé voir Salo pour lui dire : « Il faut que je rentre à la maison.

– Pourquoi ?

– J'ai eu la vision de mon père, il est très malade.

– Nous n'avons plus d'autre maison qu'ici, mon ami.

– Tu te trompes. J'ai vu mon père avec une grande clarté, il était au plus mal. Je sais faire la différence entre l'imagination et la réalité. »

À ces mots, Salo baissa la tête et lui lança un bref regard : « Mon ami, je ne vais pas te cacher que tu es victime du mirage du pays de l'eau, comme nous tous. Tu dois te dire que le campement est ta maison et les camarades ta famille. Nous combattons ensemble pour notre existence et pour éradiquer le Mal.

– Alors je ne pourrai pas rentrer à la maison ?

- Après la guerre, nous rentrerons tous ensemble.
- Et que va-t-il arriver à mon père ?
- Les gens qui sont près de lui l'aideront. Nous sommes tenus de nous porter secours, ici et là-bas. »

Le combattant eut un petit sourire, comme s'il venait soudain de comprendre quelque chose. Et c'était un sourire nouveau, différent, celui d'un homme pris dans le mirage du pays de l'eau. Puis il s'endormit sous le regard bienveillant de Salo qui murmura : « Le mirage du pays de l'eau l'a frappé brutalement, mais je suppose que le sommeil va l'apaiser. »

L'eau et l'humidité agissent sur nous avec toute leur puissance, sans nul doute. Elles commencent par attaquer le corps, puis s'infiltrent dans l'âme, et nous montrent des situations sur lesquelles nous n'avons pas prise. Kamil nous met en garde contre ces visions, aussi dangereuses que l'ébriété. Pour les contrer, il faut raffermir le cœur avec des choses simples.

Autrefois, il disait que nous devions éradiquer la peur inutile. Il avait déjà une voix aux accents mystérieux mais, depuis, ses yeux se sont enfoncés dans les orbites, il a maigri, son visage s'est émacié et il ne dort presque plus. C'est un miracle qu'il tienne le coup. Un autre se serait effondré, ou aurait terrifié ses subalternes.

Mais Kamil n'est pas un homme comme les autres. Son apparence peut être trompeuse. Il semble distrait, plongé dans ses pensées, et ceux qui le connaissent savent qu'il est étonnamment pragmatique. Même si son rapport au monde est nimbé de mystère, son sens pratique a la force d'un roc. Il prépare notre guerre dans les moindres détails.

Il ne nous cache pas que la route sera semée d'embûches, mais si nous parvenons à vaincre le désespoir, à ne pas lâcher notre but et à comprendre qu'être juif n'est pas dénué de sens, alors nous pourrions être témoins de la défaite de l'ennemi.

D'où tient-il cette certitude ? se demandent les camarades. Un jour, dans un moment d'exaltation, il s'est écrié : « Nous ne combattons pas

uniquement pour survivre ! Si nous ne sortons pas de ces forêts en étant totalement juifs, cela signifiera que nous n'avons rien appris. »

Comme je l'ai dit, il est difficile de sonder ses pensées, et parfois il peut nous sembler qu'il est lui aussi victime du mirage du pays de l'eau, mais ses paroles résonnent comme celles d'un homme dont l'expérience aurait rendu les propos limpides. La distinction entre le corps et l'âme n'existe pas pour lui.

Tandis que Kamil s'exalte, plonge en lui pour chercher ce qui nous élèvera, Felix se recroqueville sur un matelas de branchages. Sa journée est très organisée : une fois qu'il a terminé toutes ses tâches, il s'endort. Kamil va parfois le contempler comme s'il s'agissait d'un prodige.

Un vrai combattant doit dormir. Le sommeil nettoie les déchets accumulés dans le corps. Ce n'est qu'après ce repos que les jambes redeviennent fiables et les pensées concentrées. C'est la théorie de Felix, qui l'applique à la lettre. Il nous transmet ainsi un peu de sérénité. À côté de lui, nous avons l'air effrayés. À son réveil, il se dirige vers la cuisine, se sert un thé et s'assied. Parfois il allume une cigarette, mais contrairement à beaucoup d'entre nous il n'est pas dépendant du tabac. Le sommeil réparateur se voit sur son visage.

Un peloton partit assaillir une ferme à huit kilomètres du pays de l'eau. C'était une opération difficile, mais il n'y eut pas de blessés. Nos hommes revinrent chargés d'un gros butin : des bouteilles de vodka, du pain de campagne, du sucre, du sel. Nous voulions nous réjouir et les remercier, mais ils s'effondrèrent d'épuisement dans leurs vêtements trempés.

Ce n'est que vers le soir qu'ils purent nous raconter qu'ils s'étaient trompés à l'aller et s'étaient enfoncés dans un marécage. Heureusement, une fois sortis de là, la ferme n'était plus très loin.

Ils avaient d'abord réveillé les fermiers et leur avaient demandé de donner ce qu'ils pouvaient. Les fermiers ouvrirent leurs armoires et leur garde-manger, manifestement disposés à coopérer, mais soudain l'un d'eux sortit un pistolet de son ceinturon et commença à tirer. Ils n'eurent pas d'autre choix que de l'éliminer.

Chaque expédition est une rencontre avec la mort et le miracle, certaines ont laissé en nous une empreinte sensible jusqu'à ce jour. Pour l'instant, j'ai participé à trois expéditions. Kamil pense que je suis trop jeune et que ma place est encore dans les patrouilles et les équipes d'embuscade. Il se trompe : mon corps s'est développé ces derniers mois, et j'ai refoulé les craintes qui me tourmentaient. Maintenant je suis entraîné, mes jambes sont légères et je peux agir avec la même efficacité que mes camarades.



J'ai l'intention de parler à Kamil un de ces jours prochains afin qu'il m'implique dans toutes les expéditions. Kamil a connu mon père et ma mère, il les évoque parfois. J'espère que ce lien ne l'empêchera pas de me confier des missions dangereuses. Sinon, je sortirai de cette guerre amputé mentalement, il doit le comprendre.

Soudain, un des assaillants – un grand garçon séduisant du nom de Sontag – commença à perdre la raison. Au premier regard, il avait l'air heureux du succès de l'opération. Il avait descendu deux verres et riait des fermiers qui avaient cru les duper. Jusque-là, rien que de très normal. Mais il se releva brusquement et proclama : « Le peuple d'Israël est bel et bien vivant, aucune force au monde ne le fera plier. Moïse et Aaron le guideront comme ils ont guidé les enfants d'Israël dans le désert. » À partir de là, il prononça des phrases où plusieurs langues se mélangeaient avec des vers de Heine et de Rilke, et accusa ses frères du ghetto de ne pas l'avoir écouté, et de ne pas l'avoir rejoint. Puis il apostropha Kamil : « Laisse-nous venger notre sang versé. » Il y avait une sorte de majesté dans cet appel, comme s'il s'était enfin dégagé de menottes qui l'entravaient.

Salo s'agenouilla pour lui parler doucement et, tout en lui donnant une cuiller d'un calmant, il lui promit que Kamil ferait tout pour nous mener à la victoire. Sontag ouvrait la bouche comme un enfant, avalant docilement la potion amère. Peu de temps après, il dormait.

En réalité, il n'y a pas d'expédition sans blessés, c'est pour cela que la joie n'est jamais entière. Tsila, notre cuisinière, se démène pour nous faire surmonter nos humeurs sombres. Elle travaille matin, midi et soir. Les marmites ne quittent pas le feu, et on peut toujours trouver auprès d'elle un alcool ou quelque chose à manger. C'est un cordon-bleu qui transforme un rien en plat goûteux. C'est ainsi que tout le monde l'aime et accepte ses demandes de bonne grâce. Elle sert plus copieusement les combattants et lorsqu'ils partent en mission elle leur prépare des sandwichs et remplit leurs gourdes d'eau sucrée. Elle élabore aussi des menus spéciaux pour les

enfants et les vieillards. Quand Danzig va la voir avec Milio, elle lui prépare une compote de pommes ou de poires.

Cela fait plusieurs mois que Milio est avec nous. Son visage s'est arrondi, son regard est vif, mais sa bouche reste muette. Danzig nous assure régulièrement qu'il l'a entendu prononcer un son, une syllabe, un mot. Beaucoup d'entre nous sont d'accord avec lui pour convenir que l'enfant possède des capteurs qui nous manquent. Il jongle avec une facilité déconcertante et joue aux osselets.

« Ça signifie quoi, “des capteurs” ? » a demandé un jour un combattant.

Danzig surmonta son trouble pour répondre :

« Observe ses yeux, et tu verras qu'il capte plus de choses que toi et moi.

– Soit », répondit l'autre, laconique.

Lorsque Danzig part en mission, il confie Milio à Tsila. Hermann Cohen lui a fabriqué un berceau protecteur posé entre deux arbres, et Tsila ne le quitte pas des yeux. Quand Danzig revient, elle l'accueille en disant : « Voilà, je te rends l'enfant laissé en consigne. »

Ainsi se déroule notre vie ici. Mais il y a aussi des moments de grande émotion. Hier, alors que j'étais éveillé, j'ai vu mon père tel que je ne l'avais pas vu depuis longtemps : assis à la table du balcon, le catalogue de la firme Singer posé devant lui. Il contemplait le jardin.

Notre jardin est petit mais plein de prodiges dont maman prend soin. Il accueille deux cerisiers, un pommier et un poirier. Les arbres déjà vieux fleurissent chaque année et donnent des fruits. Près d'eux se trouve le potager : concombres, petits pois, tomates, oignons. Chaque légume a droit à un traitement spécial de la part de ma mère.

Un jour, elle a posé devant nous un panier de cerises et claironné : « Je vous en prie, les enfants. Mangez. » J'étais étonné qu'elle nous appelle tous deux « les enfants ». Elle s'assit près de nous en disant d'une voix que je ne

lui connaissais pas : « N'est-ce pas que ces beaux fruits poussés dans notre jardin méritent une bénédiction ? »

Le jardin transforme maman en créature magique. Elle en absorbe le silence et l'émerveillement, et le soir, lorsqu'elle nous sert le dîner, son regard est empreint d'étonnement, comme si elle nous découvrait sous un jour nouveau.

Là, mon père était assis sur le balcon, seul, contemplant le jardin d'un regard intense, désireux de se relier aux gestes de ma mère. Et plus le temps passait, plus son regard était concentré.

Il se détourna soudain, regarda autour de lui comme s'il venait de comprendre que le monde de ma mère était indéchiffrable, et qu'il était vain de vouloir s'en approcher. Son visage se détendit doucement et un léger sourire apparut sur ses lèvres, tel un homme qui a essayé sans succès de pénétrer un monde différent du sien. Il resta assis un long moment près de la table. Le sourire s'amenuisait sans disparaître.

Le temps au pays de l'eau est un flux de ténèbres épaisses et humides dans lequel nous piétinons, à moitié aveugles, tenaillés par les interrogations : « Où sommes-nous ? Qu'avons-nous fait jusqu'à présent ? Qu'est-ce qui nous attend ? » Mon père et ma mère, qui m'étaient brusquement apparus, ne se montrent plus. Il me semble parfois que nos vies vont aller en s'obscurcissant. La pluie se transformera en trombes d'eau et les passages d'un point à l'autre seront plus pénibles. Tout cela renforce en moi le sentiment que nous marchons vers une défaite inéluctable.

L'armée gigantesque postée le long des routes et des fossés ne nous laissera pas de repos. Un jour, l'ordre de nous encercler sera donné et on nous écrasera. La fuite qui nous a menés là est une illusion, pour ne pas dire une tentative d'autopersuasion. L'empire qui décide d'exterminer un peuple l'exterminera. Il a tout son temps. Il nous laissera piétiner dans la boue encore un mois, peut-être deux. L'humidité et le froid vont nous dévorer, sans parler des maladies, et lorsque les Allemands arriveront ils ne trouveront pas en nous des hommes mais des ombres. Nous n'aurions pas dû nous laisser séduire par l'imaginaire de Kamil. Mieux aurait valu aller avec les nôtres, et ne pas atermoyer. Nos patrouilles et nos embuscades sont des jeux d'enfants. Quand l'armée décidera de nous éliminer, nous n'aurons aucun abri.

On peut supposer que ces pensées glaçantes assaillent d'autres que moi, mais nul ne les exprime. Kamil ne laisse pas le moindre tourment pénétrer

son âme. Ce serait un luxe, assure-t-il. Notre guerre doit être déterminée et dénuée de toute faiblesse. Pourtant, ces considérations doivent parfois le traverser et je le soupçonne de rester plus qu'il ne serait nécessaire plongé dans ses cartes afin d'organiser notre progression. Il lutte pour repousser la tempête intérieure, et tordre le cou à la mélancolie. Dans ces moments-là, assis à l'écart sous une tente, il est relié à ses douleurs cachées. On croirait parfois qu'il n'est pas seulement notre commandant, mais qu'il porte chacun d'entre nous. Je l'ai déjà entendu dire : « Nous sommes une seule et même âme, qu'il faut protéger. »

Tout géant qu'il est, il puise sa force dans la frêle Tsirel auprès de laquelle il se réfugie souvent, pour entendre de sa bouche les paroles sages de nos ancêtres dont elle est dépositaire.

Salo prétend que sa vie est un miracle, compte tenu du fait qu'elle ne s'alimente presque pas. Mais sa foi en ce monde et dans le monde à venir est puissante. Un matin clair, un coucher de soleil, la pluie qui se déverse soudain du ciel l'émerveillent d'une joie enfantine. Kamil dit qu'il faut aller la voir au moins une fois par jour. Elle est l'essence de notre tribu. Il nous arrive d'oublier qui nous sommes, ce que nos ancêtres nous ont transmis, ce que nous avons vécu ces dernières années. Ces bouleversements brouillent nos consciences et nous plongent dans une obscurité opaque. La vieille Tsirel, par sa simple existence, est un guide merveilleux. Elle a traversé des torrents de feu et son esprit est demeuré entier.

Je pense parfois que si j'avais progressé militairement, les pensées sombres ne m'assailliraient pas ainsi. Les actes de bravoure ne font pas que renforcer le désir de vivre, ils permettent à celui qui rentre à la base de sentir qu'il a accompli sa mission et vaincu ses craintes. En patrouille ou lors des embuscades, nous ressemblons à des lièvres cherchant un gîte pour y disparaître, mais lorsque nous partons à l'assaut, l'attitude même de notre corps qui grandit de seconde en seconde pour décupler ses forces affirme que la mort ne nous arrêtera pas.

Je me suis un peu confié à Salo. Il paraît plus âgé que ses trente-sept ans, peut-être à cause de son épaule droite affaissée. On trouve auprès de lui une oreille attentive, un médicament ou un sirop pour atténuer les douleurs. Salo pense que, pour l'heure, l'essentiel est de tenir bon, et de bénir chaque jour qui passe sans blessés dans nos rangs.

Les caisses de médicaments rapportées par le groupe de Danzig ont élargi les interventions de Salo. Bien plus qu'un médecin ou un infirmier, il ressemble à un homme animé par l'abnégation. « Grâce à Dieu, nous n'avons pas perdu nos visages humains », répète-t-il. Et un jour, il m'a dit : « Dommage que nous ne sachions pas bénir ce qui est. Nous avons glissé entre les griffes des oiseaux de proie et nous devons aider les plus faibles. Pourquoi ne savons-nous pas accueillir avec joie ce qui est ? »

À ces mots, j'eus honte de mes pensées égoïstes et mesquines et je songai : si seulement Kamil pouvait m'intégrer aux groupes d'assaut, cela me permettrait d'être dévoué corps et âme, tel Salo.

« Tu sais, nous ne piétons pas, poursuivit Salo. Au contraire, nous progressons. Il faut comparer notre situation à celle qui était la nôtre au ghetto, où nous étions à la merci des soldats et des gendarmes. Chaque semaine, des enfants et des vieux étaient raflés pour être envoyés Dieu sait où. Ici, une petite partie de notre destin est entre nos mains. »

Salo aussi est relié à chacun de nous, en particulier les vieux et les enfants. Sa femme et ses deux filles ont été raflées dans le ghetto. Depuis, il consacre sa vie au bien collectif. Lorsqu'il évoque nos vies, et ceux qui ont été éloignés de nous, c'est son dévouement total qui s'exprime. Il a arraché de son vocabulaire le pronom « je » pour n'utiliser que la deuxième personne, et lorsqu'il me parle, je sens qu'il est entièrement tourné vers moi. Salo a soigné et sauvé la vie de plusieurs d'entre nous. Il refuse d'accepter le titre de *Mehayé métim*, « résurrecteur », répétant fermement que ses connaissances en médecine sont minces. Malgré ses quatre années

d'études, des pans entiers de la médecine lui sont inconnus. Il agit par instinct et improvise.

Mais les gens ne pensent pas ainsi et lui accordent leur pleine confiance. Lorsqu'un combattant guérit de ses blessures, nous organisons une fête pour lui et Salo – malgré les réticences de ce dernier – et nous disons que Salo accomplit sur terre la parole de Dieu.

Et le temps s'écoule ainsi. Kamil a décidé de mener les entraînements en terrain construit, car le jour n'est pas loin où nous devons attaquer les camps militaires éparpillés tout au long de la voie royale et jusqu'au pied des montagnes. Nous devons renforcer notre science du combat en vue de ce jour, lorsque d'autres combattants se joindront à nous.

J'ai enfin parlé à Kamil pour lui demander de m'associer aux grands assauts : « Je me sens prêt et fort. »

Il m'a longuement regardé :

« Laisse-moi y réfléchir.

– Les patrouilles et les embuscades me dépriment.

– Chasse ce sentiment. Patrouiller, c'est aussi donner son âme. Tout ce que nous faisons sur cette terre est un don de soi. Le jour venu, nous saurons le mesurer. »

Je ne savais que dire. Je murmurai : « Pardon.

– Tu n'as rien fait de mal, mon ami, tu n'as pas à demander pardon. Je vais réfléchir à ta requête. »

L'obscurité automnale s'intensifie de jour en jour et menace de nous engloutir, mais Kamil pense que ce temps sinistre joue en notre faveur. L'armée ne va pas se risquer à nous attaquer. Cependant, par prudence, nous ne restons jamais longtemps au même endroit. Malgré la boue qui alourdit les déplacements, nous conservons l'agilité acquise dans les entraînements.

Nous avons pour but la cime d'une montagne aux flancs rocheux. Par temps clair, la cime ressemble à un large cône dont les parois seraient recouvertes d'une végétation épaisse. C'est là que nous allons établir notre base et creuser des bunkers. Un groupe est déjà monté au sommet pour l'examiner, il est revenu en confirmant que l'accès était difficile, mais que la vue y était totale et le paysage époustouflant.

Kamil connaît bien les lieux. Il y a passé du temps dans sa jeunesse avec quelques étudiants qui rêvaient de réparer le monde. Danzig devait participer à ce séjour de réflexion, mais curieusement il n'en fut pas.

Nous avons encore le temps avant de parvenir au sommet. La pluie, la boue et le froid nous épuisent. Mais dans les rares heures de clarté, nous sentons que nous accomplissons notre devoir, et même un peu plus que cela.

Michaël est venu s'asseoir près de moi. Je n'ai jamais discuté avec lui depuis que nous sommes ensemble. Il présente tous les traits d'un garçon qui a grandi dans une famille cultivée, et porte avec élégance ses guenilles. Son précepteur, Maxi, ne cesse de louer sa vivacité d'esprit : à coup sûr, il



deviendra un grand mathématicien ou un physicien renommé. J'aime m'attarder sur son regard paisible qui sait capter les détails et se nourrir de chaque nuance d'un paysage.

Comprend-il la situation dans laquelle nous sommes ? « Sans aucun doute », répond Maxi, mais lorsque ses parents sont évoqués, Michaël ajoute aussitôt : « Quand la guerre sera terminée, ils viendront tout de suite me chercher », et cette phrase, qu'il répète si souvent, nous brise le cœur et nous coupe le souffle.

Me parlant pour la première fois, il m'étonna :

« Que comptes-tu étudier à l'université ?

– Je n'ai pas encore décidé, lui dis-je, omettant d'ajouter qu'à cause de la guerre, je n'avais pas terminé le lycée. Et toi ? »

Son visage s'éclaira :

« Je voudrais être vétérinaire, comme papa.

– Vous avez des animaux à la maison ?

– Beaucoup, oui, se dépêcha-t-il de répondre. Papa les recueille dans la rue, les amène à la maison et chacun peut les adopter.

– Et toi, tu as un chien ?

– Oui. Un colley, il s'appelle Nico. Je pense que nos voisins s'en occupent. C'est un chien doux et intelligent que tout le monde aime.

– Il dort dans ta chambre ?

– Exactement. Et le matin, il me réveille. »

J'aime la façon d'être de Michaël. Lorsqu'il évoque son père, une lueur s'allume dans ses yeux. De sa mère, il parle d'une autre façon : « Maman me lit une histoire pour m'endormir. J'aime beaucoup l'écouter, elle y met tout son cœur. Papa sait parler des animaux, mais il ne fait pas l'effort de raconter une histoire quand la nuit tombe.

– Que fait ta maman ?

– Elle est institutrice, nous allons à l'école ensemble le matin. Elle n'enseigne pas dans ma classe mais je la vois pendant les récréations et

parfois je vais lui parler. »

Et tandis qu'il parle, toujours au présent, tel un enfant en colonie de vacances qui ne va pas tarder à retrouver ses parents, je sens qu'il est encore là-bas, près de son père et de sa mère, en train d'étudier ou de jouer avec ses animaux dans le jardin. Sa présence près de moi adoucit étonnamment mon cœur. J'ignore pourquoi je lui demande soudain :

« Tu t'ennuies avec nous ?

– Non. Maxi m'enseigne le calcul et la géométrie et bientôt nous commencerons le français. »

Je me souviens de moi à son âge, allant au marché aux fleurs avec ma mère ou dans une boutique pour acheter des vêtements d'été. On pouvait déjà se baigner dans le Pruth, et ce souvenir m'arracha un instant à notre routine pour m'emporter vers ma maison et les rues qui l'entourent.

Il est clair pour moi que ce que j'ai fait endurer à mes parents l'an dernier ne me sera jamais pardonné. Pourrai-je réparer un jour ce que j'ai tant ébranlé ?

Hier, Kamil, m'a intégré à un groupe susceptible de lancer prochainement un assaut. Il a dû remarquer que je me suis développé physiquement, je suis plus vif que mes camarades et je peux participer à des missions dangereuses. Mon heure est arrivée.

Je suis allé voir Tsirel, qui a bien connu mes parents, mes grands-parents, et même mes arrière-grands-parents. Elle appelle ma mère « ma petite Bounia ». Née alors que ses parents avaient déjà un âge avancé, elle était aimée de tous. Ses sœurs étaient toutes jolies et cultivées mais, de l'avis de Tsirel, ma mère l'était plus encore. Elle avait achevé ses études secondaires avec un prix d'excellence.

Auprès de Tsirel, on revient tout naturellement à la maison, vers une vie qui n'est pas faite de débris et d'insignifiance. Et même la boue profonde sous nos pas reflète soudain autre chose qu'une voie sans espoir.

« Que fais-tu, mon enfant ? me demanda-t-elle.

– La même chose que tout le monde. »

Elle me dévisagea avant de dire :

« Tu raconteras un jour aux prochaines générations ce que nous ont fait ces sous-hommes. Ne sois pas prisonnier des détails, dévoile-les. Les détails, par nature, troublent et dissimulent. Il n'y a que l'essentiel qui reste là, debout et vivant. »

Je fus effrayé :

« Je ne comprends pas ce que tu dis, grand-mère Tsirel.

– Aurais-je donc prononcé des paroles incompréhensibles ?

– Moi, en tout cas, je ne les saisis pas.

– Je vais t’éclairer : ton grand-père, que la paix soit sur lui, était un copiste de livres pieux, comme son père. Je me souviens de lui, enveloppé dans son talith, penché sur un parchemin en y mettant toute son âme. Je le regardais par la fenêtre et c’est ainsi que j’ai compris la signification de *distinguer entre le profane et le sacré*. Pendant qu’il copiait, il était tout entier plongé dans la sainteté. Ton père, comme la plupart des gens de sa génération, n’a pas suivi le chemin de son père, mais le Prince de la poésie a veillé sur lui et il a écrit des poèmes empreints d’un élan nostalgique. Tout le monde était étonné par cet avocat reconnu, représentant des compagnies célèbres, qui écrivait des poèmes. Moi, mon chéri, je ne l’étais pas. L’âme de son saint père, ton grand-père, jouait en lui comme un instrument. Celui qui l’observait attentivement pouvait voir que, même lorsqu’il était occupé par des affaires courantes, son regard flottait dans des mondes supérieurs. Mon chéri, quatre générations t’ont précédé dans l’écriture mais toi, dans ta courte vie, tu as vu beaucoup de choses et tu dois les raconter aux générations à venir pour qu’elles comprennent la signification des mots “d’où ?” et “vers où ?”. Et la réponse à la première question contient la réponse à la seconde.

– Grand-mère Tsirel, j’ai beaucoup de mal à écrire ne serait-ce qu’une simple lettre.

– Nul ne sait ce qui est caché en lui tant qu’il n’agit pas.

– Je veux être un combattant, pas un écrivain.

– Mon enfant, un homme n’a pas toujours son destin entre ses mains. Pardonne-moi de te raconter le passé et de deviner l’avenir. Crois-moi, si l’on ne m’avait pas montré ce que je vois, j’aurais tourné la langue sept fois dans ma bouche avant de parler. »

Je me levai.

« Je vois que tu t’es lassé de mes paroles. »

Je voulais lui dire non, mais aucun mot ne sortit de ma bouche.

Cette nuit-là, un combattant lut quelques versets du Livre des Nombres. Nous parlâmes de la purification nécessaire avant d'entrer en Terre promise. Cette idée trouva écho chez plusieurs d'entre nous, peut-être à cause de Kamil, qui évoquait souvent la grande purification nécessaire pour nous préparer à la vie après la guerre. Selon lui, nous verrons de nos yeux la victoire sur l'ennemi. La question est de savoir si nous en serons dignes. Il est interdit de laisser le doute et le désespoir distiller leur poison. De grands devoirs pèsent sur nos épaules, nous ne combattons pas que pour notre survie physique.

« Nous sommes qui nous sommes, lança alors un combattant.

– Nous devons être plus que cela, nous avons vu la révélation du Mal. Mettre cela en sourdine signifierait rester sur le bas-côté de la route. Nous sommes venus ici combattre le Mal de tous les maux et nous ne lâcherons pas », répéta Kamil, plus déterminé que jamais.

Un combattant revint sur la question qui taraudait plusieurs d'entre nous : qu'avons-nous donc à voir avec ces jours anciens ? La purification ne fait pas partie des préoccupations de l'homme moderne. Si quelqu'un croit en Dieu, pourquoi pas, mais pas nous, en qui la foi ne réside pas.

Kamil écoutait attentivement. La voix du combattant était claire, trahissant sans le vouloir une interrogation collective. Il nous sembla un instant que Kamil allait bondir, enfilier les mots les uns aux autres comme il sait si bien le faire pour les ordonner en plaidoyer, mais cette fois il resta assis, tête baissée, tel un homme qui aurait perdu le langage.

Tout à coup, un combattant qui n'avait jamais pris la parole publiquement éclata en sanglots violents. « Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il donc ? » lui demandèrent les camarades en se pressant vers lui. Mais l'homme ne réagit pas, il pleurait de tout son être, et même Salo, qui trouve toujours une parole apaisante, demeura muet près de lui. Les sanglots de l'homme

s'intensifièrent encore, comme s'il venait seulement de comprendre ce qu'il avait perdu.

C'est ainsi que cela se passe parfois. Les pleurs, qui sont le plus souvent contenus, déferlent soudain en vagues puissantes. Un jour, Tsila, la femme qui nous nourrit avec tant d'ingéniosité et sourit à tous en guise de réconfort, se mit à pleurer et trembler de tout son corps. Pourtant, aucun événement particulier ne s'était produit. Danzig était entré dans la cuisine, Milio dans ses bras, pour demander un peu de soupe. Tsila avait contemplé Milio, disant qu'il était adorable et bien éveillé et qu'il ne fallait pas s'inquiéter, il parlerait bientôt, non seulement par syllabes mais avec des phrases complètes. Chaque enfant se développe à son rythme.

Elle fut secouée de sanglots secs qui nous ébranlèrent tous. Salo et Maxi accoururent pour la serrer dans leurs bras puis l'asseoir sur une caisse. Elle trembla un long moment avant d'ouvrir les yeux et de demander : « Que m'est-il arrivé ? »

Un autre jour, au retour d'une expédition, un combattant se mit à pleurer silencieusement. Seul Felix, qui a l'oreille fine, s'en aperçut. Il ordonna aussitôt de poser à terre nos sacs à dos et nos paquets avant de s'agenouiller devant le combattant pour lui demander ce qui se passait. Ce dernier était incapable de répondre. Heureusement, Salo était avec nous. Il sortit une pompe à oxygène pour ranimer le combattant qui reprit des couleurs au bout de quelques minutes.

Que ferions-nous sans Salo ? Sa tente est ouverte jour et nuit, et lorsqu'une opération semble particulièrement dangereuse, il est rattaché au peloton qui va combattre. Dommage que nous n'ayons pas un autre infirmier qui lui ressemble. La vieille Tsirel dit qu'il faut se méfier des médecins mais pas de Salo, car l'archange Raphaël réside en lui.

Nous avançons vers un lieu élevé, suspendu, nous marchons vers la cime et notre lent parcours est semé d'embûches. Ce n'est pas pour rien que l'on dit que le pays de l'eau dévore ses habitants.

Hier, j'ai participé à l'assaut donné à une patrouille qui nous poursuivait, non loin du campement. Le peloton qui nous couvrait réussit à toucher nos ennemis mais le succès fut mince. Les soldats se retirèrent avec leurs blessés en laissant derrière eux un fusil et des cartouches. Un de nos hommes fut légèrement blessé au bras.

Il est clair qu'ils ne nous lâchent pas. Ils ne renonceront pas facilement à une poignée de Juifs. La météo et les marécages ne les empêchent pas de nous suivre. Nous devons oublier nos projets d'expéditions loin du campement pour nous concentrer sur la protection de celui-ci. Kamil nous répète que la guerre atteint son paroxysme, et qu'il faut intensifier notre effort.

Nous avons pu mettre la main sur l'adjoint du chef de gare et Felix l'a interrogé sur le déploiement de l'armée dans la région, le trafic ferroviaire, les collabos et les Juifs encore présents dans la région.

Il était effrayé. Felix le rassura en lui disant qu'aucun mal ne lui serait fait s'il parlait. Et ainsi répondit-il aux questions : l'armée n'était plus aussi vive que les troupes qui l'avaient précédée ; l'officier chargé de la population civile se désintéressait de l'organisation locale ; il y a un mois encore, on cherchait des Juifs cachés parmi les habitants de la région mais

plus maintenant. Quant aux trains, la circulation civile avait été réduite, la plupart des trains étaient chargés de soldats, d'armes et de munitions. Il restait quelques Juifs dans les camps de travail. Les faibles et les malades étaient exécutés. Dans les villages, il n'y avait plus de Juifs. Les familles qui les cachaient n'étaient plus disposées à le faire et les dénonçaient. Un père de famille qui avait dissimulé deux Juifs avait été exécuté en place publique.

Là s'acheva la partie « officielle » de l'interrogatoire. L'adjoint du chef de gare était à présent détendu et fit une réponse longue et sinieuse à la question de Felix : qui habitait désormais dans les maisons juives ? « Concernant l'occupation des maisons abandonnées, tout ne s'est pas passé non plus comme il faut. Ceux qui étaient les mieux placés, à savoir ceux qui hébergent des officiers, leur organisent des fêtes et des orgies, ont eu droit aux maisons les plus somptueuses. Les larbins se sont approprié les appartements ou les maisons simples, et les gens honnêtes et droits n'ont rien reçu. Ainsi va le monde, depuis toujours. »

Il parlait avec une décontraction agaçante, comme s'il oubliait que des gens avaient été cruellement exécutés, et que le partage du butin constituait le prolongement de cette tuerie.

« Alors, toutes les maisons sont de nouveau habitées ? demanda Felix sans élever la voix.

– Oui.

– Et que se passera-t-il si les Juifs reviennent ? demanda Felix d'une voix différente.

– Ils ne reviendront pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils ont été assassinés, et enterrés dans la forêt, répondit l'homme sans ciller.

– Maudits soient ces assassins, ne put se retenir Felix.



– C’est la volonté de Dieu, que faire ? » répondit l’adjoint du chef de gare d’un ton compassionnel.

Avec son passé de militant communiste ayant arpenté les villages pour y répandre la propagande du Parti, Felix parle ruthène couramment. Ça ne fait que quelques années qu’il s’est dégagé de la fascination communiste. Depuis, il est devenu un autre homme, d’après ceux qui le connaissent de longue date. L’adjoint du chef de gare, en tout cas, ne pouvait se douter qu’il avait affaire à un Juif.

« Que penses-tu de l’assassinat des Juifs ? demanda Felix d’une voix glaciale.

– Que peut-on dire ? C’est la volonté de Dieu. »

Felix fut sur le point de laisser échapper une injure, mais en bon commandant, il se refréna.

Après quelques négociations, ils se mirent d’accord pour que l’homme revienne deux semaines plus tard dans cette clairière. Felix lui expliqua que l’armée russe approchait, et que mieux valait aider les combattants de la liberté. Il le mit aussi en garde : les partisans sont généreux et ne font aucun mal aux honnêtes gens, mais les traîtres, les délateurs et les collabos doivent savoir à quoi s’en tenir.

L’adjoint du chef de gare tendit la main et dit :

« Je viendrai dans deux semaines. Je vous en donne ma parole. »

Kamil et Felix nous préparent à un séjour long et dur, qui nous transformera. Je ne relâche pas mes efforts lors des entraînements pour devenir un jour commandant de peloton. Mais parfois je me sens seul, oublié, perdu dans l'obscurité qui nous entoure comme une froide carapace. Je sens alors intimement que notre évolution se résume à l'oubli de ce que nous fûmes, et que bientôt je n'aurai plus le souvenir de ce qui m'a appartenu.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons guère de temps pour penser. Hier nous avons mené une opération délicate à quelques kilomètres de notre base. Nous avons d'abord contourné un marécage dangereux, puis nous nous sommes trouvés pris au piège d'une végétation dense qui se refermait sur nous de toutes parts. Danzig, qui commandait le peloton, est un excellent éclaireur. Il ne perdit pas son sang-froid et repéra un ruban de terre qui menait vers la montagne. Il y avait là deux maisons, sur lesquelles nos patrouilles avaient récolté beaucoup de renseignements.

À savoir : dans la plus grande des maisons habitaient les parents et leur jeune fils. Dans la maison mitoyenne vivaient le fils aîné, sa femme et leurs deux petits enfants.

L'opération, rapide, les prit par surprise. Nous entreprîmes de fouiller la maison pour y prendre ce dont nous avons besoin. La mère perdit connaissance. L'un de nous lui parla doucement et lui promit que, le jour de

la victoire, elle aurait droit à une considération particulière pour avoir aidé les combattants de la liberté.

La femme reprit ses esprits et dit : « Soyez bénis, soyez bénis mes frères, et que Dieu vous protège dans tout ce que vous entreprendrez. » Le fils aîné commença par refuser de collaborer mais nous montra finalement l'ouverture de la réserve.

Et voici ce que nous primes : du sucre, du sel, des fruits secs, des produits laitiers, de la farine de blé et de maïs. Le retour à la base s'accomplit selon toutes les règles d'une retraite. Ceux qui portaient le butin allaient devant, couverts par les autres. Il nous est arrivé plus d'une fois de nous faire attaquer à ce moment-là. Depuis, nous sommes devenus prudents.

Nous sommes rentrés au matin, épuisés et sales, mais j'étais fier de moi, et je souffris de ne pouvoir partager cette fierté avec mes parents absents. Kamil passa de combattant en combattant pour nous serrer dans ses bras en remerciement de ce précieux butin.

Ensuite, un soleil bienveillant nous réchauffa et sécha un peu mes vêtements. Je dormis jusque tard dans l'après-midi. Dans mon sommeil j'étais chez moi, prenant appui sur le poêle en faïence bleu. À travers un brouillard j'entendais mon père demander ce qui s'était passé pendant tous ces jours où il ne m'avait pas vu, mais ma mère lui interdisait de me réveiller. Quand j'ouvris les yeux, le jour rougeoyait déjà et il faisait froid, mais la chaleur du poêle en faïence était encore diffuse en moi et je fus heureux de savoir que mes parents, la maison et le poêle existaient toujours.

Kamil fut soudain prit d'exaltation et se mit à parler de nos ancêtres, de leur Dieu, et de la nécessité que nous avions de nous relier à eux. Le déni avait dévoré en nous les parcelles de bonne terre, nous menant au bord du gouffre. Nous n'en croyions pas nos oreilles. Il ne ressemblait plus à un commandant nous guidant à travers des forêts hostiles et marécageuses, mais à un penseur illuminé par sa foi.

Il n'y a pas de consensus entre Kamil et les plus anciens combattants qui abhorrent ses paroles énigmatiques. Mais certains considèrent son exaltation comme les ailes qui portent ses actes courageux. À présent, il parle de plus en plus souvent du déni, de l'éloignement, de l'abandon des puits de vie, de mouvements internationaux qui nous dévorent intérieurement. Sans nos pères et le Dieu de nos pères, nos vies ne tiendraient qu'à un fil.

Cet homme imposant qui prend la tête de ses soldats lors d'assauts périlleux, et connaît la carte de la région comme la paume de sa main, se transforme à la tombée de la nuit en un être tendu vers des mots et des termes qui nous terrifient.

Il nous a parlé hier de la grande littérature russe : Gogol, Dostoïevski, Tolstoï, dont la pensée avait précédé l'époque. Ils avaient compris qu'il n'y a pas d'existence sans foi. Leur littérature est l'icône de l'âme slave. Nous seuls avons abandonné nos croyances pour nous fondre dans des croyances étrangères en oubliant qui nous étions et quelle est notre place en ce monde. Il faut lire Dostoïevski paragraphe par paragraphe, ligne par ligne, comme on lit un texte sacré.

Ce soir-là, certains combattants perdirent patience et l'un d'eux s'écria d'une voix rauque : « Tu demandes l'impossible. Le lien avec le Dieu des pères a été rompu une bonne fois pour toutes et on ne peut relier les contraires. Nous sommes venus dans ces montagnes non pour recevoir de nouvelles Tables de la Loi mais pour préserver nos vies. C'est la préservation de la vie qui a de la valeur, et puis la vengeance. Vouloir nous ramener aux vieilles croyances qui nous ont conduits aux ghettos et aux camps est un crime qui ne sera pas pardonné. Ce n'est plus le temps des visions mystiques. Oui, nous avons été grièvement blessés et la douleur est immense, mais nous n'allons pas traiter nos blessures avec de vains bandages. Il nous faut de la teinture d'iode pour nettoyer nos plaies, pas des murmures. »

Kamil ne réagit pas. Il restait assis, appuyé sur ses mains, écoutant ce qui était dit, comme courbant le dos pour se faire battre. Il n'y eut pas homme plus seul que lui cette nuit-là. Il semblait sur le point de se briser, de poser son arme à terre et de dire, je vois que mes croyances ne vous plaisent guère, je n'ai pas l'intention d'argumenter, la foi n'est pas un sujet dont on peut débattre. Si vous n'avez pas confiance en moi, mieux vaut que je parte, j'irai sur mon chemin, vers mon destin, et vous ferez ce que votre cœur vous intime de faire.

Mais Kamil ne prononça pas un mot.

Hermann Cohen dissipa un peu le malaise. Bien que plus tout jeune, il reste alerte. Il rappela aux détracteurs de Kamil que sans l'intuition de ce dernier, qui nous avait guidés pas à pas, de colline en colline, en contournant les pièges, nous ne serions pas là. « Laissez Kamil finir le travail jusqu'à la victoire. »

Étrangement, alors que Hermann Cohen avait parlé doucement, ses paroles firent leur effet. J'ai appris que ce ne sont pas toujours des mots virulents qui conquièrent les cœurs. Parfois, au contraire, ce sont des mots concrets, ordonnés et neutres qui les pénètrent.

Il convient à ce stade de parler d'un homme qui se trouve avec nous, même si on ne le voit et ne l'entend jamais : il s'appelle Reb Hanokh.

Aveugle de naissance, Reb Hanokh gagnait sa vie en tricotant. Il s'était marié tout jeune à une aveugle de son âge et ils eurent trois enfants voyants. Lors d'une des dernières *Aktionen*, les aveugles avaient été raflés et conduits sur des charrettes à la gare. Reb Hanokh tomba d'une charrette et resta caché dans un fossé jusqu'à la nuit, où il se redressa pour chercher son chemin et fut aperçu puis recueilli par Kamil, parti en quête de rescapés.

Reb Hanokh est l'un des fondateurs de la base. Il tricote des bonnets, des écharpes, des gants et des chaussettes. Les combattants l'apprécient et louent son travail. Lorsque le froid est mordant, rien de tel qu'un bonnet

pour s'en prémunir. Reb Hanokh connaît nos nombreux besoins et travaille jour et nuit.

De temps en temps, il demande si nous avons des nouvelles de chez nous.

« Il faut espérer que tout va bien, lui répond-on.

– Est-ce que tout le monde a déjà été envoyé dans les camps ?

– Apparemment, oui.

– A-t-on reçu des lettres de là-bas ?

– Pas pour l'instant. »

Tout le monde le respecte et nul ne lui cache la vérité.

À intervalles réguliers il cesse de travailler et se lève pour prier. Son chant est très particulier.

Kamil entre parfois sous sa tente pour lui dire que ses chaussettes et ses bonnets sauvent des gens chaque jour. À ces mots, Reb Hanokh sourit de tout son visage et dit : « Que la grâce nous soit donnée à tous d'accomplir de bonnes actions. »

La nuit où Kamil a parlé de notre peuple en tant que tribu et de son Dieu est restée inoubliable et ses paroles résonnent encore. Il est difficile de se libérer de l'idée que cet homme qui nous conduit dans des zones dangereuses est animé par des pensées qui nous heurtent, et nous effraient même.

Les gens se souviennent qu'au début de notre périple il était comme tout le monde, sans saute d'humeur, mais il faut croire qu'il a changé intérieurement, à l'instar de son visage qui s'est métamorphosé, le faisant de plus en plus ressembler à un prêtre catholique.

Si nous avions des doutes, les choses sont claires à présent : il essaie de nous inculquer qu'il est impossible de combattre un ennemi si déterminé sans l'amour de notre tribu, de son Dieu et de ses croyances. Ces trois termes, ensemble et séparément, font sortir les gens de leurs gonds. « Mon commandant ! cria ce soir-là un combattant audacieux. Épargne-toi et épargne-nous. Sors-toi ces visions de la tête ! »

Kamil se retira sous sa tente, laissant le commandement à son adjoint. Ce retrait de sa part nous fut pénible. J'ai parfois le sentiment que notre opposition l'épuise et qu'il préfère ne plus voir personne.

Après quelques jours à l'écart, il revint vers les enfants, les plus âgés, et la vieille Tsirel.

Danzig lui confia que les progrès de Milio ces dernières semaines étaient étonnants. « Il me dévisage, le regard vif, et demande par la force de

ses yeux que je lui chante la chanson de l'agneau. » Milio n'avait plus peur lorsqu'un combattant le prenait dans ses bras, et c'est ce que fit Kamil, éveillant un sourire sur le visage du petit.

« Que fait-il encore ? s'intéressa Kamil.

– Il contemple. Il peut rester assis des heures et contempler. »

Ce soir-là, Kamil prit la tête d'une patrouille pour aller au lac pêcher notre dîner. Son air déterminé lui était revenu. Il vérifia les armes de chaque combattant puis ordonna à deux d'entre eux d'enfiler des manteaux plus légers. Chaque expédition avec lui prend des allures de combat décisif, mais elle est accompagnée aussi de l'assurance qu'il est en son pouvoir de terrifier l'ennemi.

Ils revinrent dans la nuit avec une quantité considérable de poissons que Tsila et Myriam s'empressèrent de préparer, tandis que Hermann Cohen allumait deux feux pour les griller. Nous chantâmes jusqu'à une heure avancée. Être ensemble nous donnait chaud au cœur, nous avions le sentiment qu'il fallait ne plus se disputer et respecter un commandant de l'envergure de Kamil, même si nous n'étions pas d'accord avec sa façon de penser.

Le samedi soir, à la sortie du shabbat, il n'y eut pas d'expédition. Nous nous assîmes autour du feu. Sontag était particulièrement gai et il nous parla des siens, des champs qui s'étendaient jusqu'à l'horizon, de ses grands-parents qui s'asseyaient le soir sous la véranda pour contempler les lueurs changeantes dans le ciel. Ils restaient silencieux, et concentrés, comme si chaque soir était différent du précédent et que rien de tel n'avait jamais eu lieu. Ils aimaient cette parcelle de terre au pied des montagnes, qui se révélait sous un jour nouveau à chaque saison.

« J'y allais deux fois par an, à la Pâque, pendant les vacances d'été, et parfois aussi en hiver, à Hanoukka. Passer de la ville à la campagne, du tumulte au silence, d'une langue bavarde à une langue retenue, tout cela me stupéfiait. Durant mes premières années de lycée, l'endroit me semblait



reculé et primitif, c'est d'ailleurs un mot que nous avons beaucoup utilisé, à tort et à raison. Je ne comprenais pas leur manière de vivre. J'avais l'impression qu'ils n'avaient pas conscience de leur vie. La conscience, voilà un autre mot que nous utilisions souvent alors.

« Ce n'est que pendant mes dernières années de lycée que j'ai découvert l'organisation de leur vie, intime et sociale, leur union avec les saisons, leur capacité à s'étonner et, plus encore, à dire des bénédictions. Chaque parole était chuchotée, prononcée les yeux baissés. Et soudain, mes résultats et ceux de mes camarades me parurent ridicules. Nous étions entièrement tournés vers l'intellect, dénués de simplicité et de véritable animalité.

« Un jour, ma grand-mère me demanda si je priais.

« Je ne pus lui mentir et lui répondis non.

« Elle n'eut aucune réaction et ne posa pas d'autre question. Je ne savais que dire et me sentis si stupide que j'ajoutai : “On ne prie pas en ville.”

« À cela non plus elle ne réagit pas.

« Ce fut ma dernière conversation avec elle. Qui sait où ils se trouvent tous les deux à présent ? La nuit dernière j'ai rêvé que je leur demandais pardon. Ils étaient étonnés et grand-père disait : “Mais de quoi parles-tu ? Tu nous as toujours apporté de la joie. Nous t'attendions avec tant d'impatience. Nous te regardions en nous demandant à qui tu ressemblais et nous avons décidé ensemble que c'était à l'oncle Ephraïm, tu as ses traits et ses expressions.”

« Je voulais lui dire : “Grand-père, je suis un citadin, et toute l'agitation de la ville est présente en moi”, mais il n'y prêtait guère attention et répétait : “Tu ressembles à l'oncle Ephraïm.”

« L'oncle Ephraïm vivait dans un *shtetl* où il tenait un petit bazar. Juifs et non-Juifs venaient le voir de toute la région car il était connu pour avoir de grandes connaissances en médecine naturelle. Tous avaient confiance en ses potions et ses médicaments. Les paysannes le payaient en produits de la

ferme, mais la plupart de ceux qui venaient prendre conseil ou remède ne payaient rien.

« L'oncle Ephraïm ne se plaignait pas. Chaque fois qu'on lui disait qu'un conseil ou un remède avait agi, ses yeux se remplissaient de reconnaissance. Au *shtetl*, on disait d'un homme bon qu'il avait une âme pareille à celle d'Ephraïm.

« Je ne sais pas comment mes grands-parents m'ont trouvé une ressemblance avec lui », conclut Sontag en baissant la tête, sur le point de pleurer.

Le lendemain nous quittâmes la plaine boueuse pour gravir la montagne, dans une marche lente et sinueuse. Chaque jour nous progressons de cinq cents mètres, parfois moins. Selon nos plans, il nous faudra quinze jours pour parvenir au sommet, à moins qu'une tempête ne nous retarde.

Si au début de notre périple nous ne savions pas où Kamil nous conduisait, nous sentons à présent que nous nous battons non seulement pour nos vies, mais pour ceux qui viendront nous rejoindre. Et ce sentiment que nous a inculqué Kamil instille l'espoir que nous serons témoins de l'effondrement du royaume du Mal.

Depuis que nous sommes sortis des marécages, les paroles de la vieille Tsirel sont enveloppées d'une nouvelle membrane. Il y a quelques jours, elle a dit à un combattant qui se plaignait de ses cauchemars : « Tu mérites un sommeil réparateur. Je suppose que tes saints ancêtres veilleront sur toi, et sur lui. »

Chacune de ses phrases contient des mots qui n'appartiennent qu'à elle. Ses ancêtres sont retranchés dans son corps frêle et parlent par sa bouche. Plus d'une fois je l'ai entendue dire : « Eh bien, qu'ils parlent, ils le diront mieux que moi. » Et lorsque cela se produit, son visage s'illumine, un doux sourire flotte sur ses lèvres.

Une fois, elle nous a surpris en nous confiant : « Je ne sais que vous dire. Je vais poser la question aux ancêtres. »

La plupart du temps elle est retirée en elle-même et donne l'impression de somnoler. Mais ce ne sont que des apparences bien sûr : elle reste sur ses gardes et se réveille chaque fois qu'elle sent un danger ou que quelqu'un du monde de Vérité souhaite lui parler.

Vers le soir, nous arrivâmes sur un petit plateau – une étape sur le chemin de la cime. Nous nous débarrassâmes de notre chargement et aussitôt un paysage exaltant se dévoila à nous : des forêts à perte de vue, traversées par des cours d'eau argentés. Et nous eûmes enfin le sentiment que nous nous étions détachés de la boue collante et des regards inquisiteurs de nos ennemis. Dorénavant, nous régnerions sur de vastes étendues et ceux qui oseraient s'approcher recevraient le feu de nos armes pour réponse.

Kamil nous répète qu'ici aussi il va nous falloir vivre aux aguets. L'ennemi n'abandonne pas la partie, tous les signes montrent qu'il élabore des plans machiavéliques et prend en compte chacun de nos mouvements. Nos ennemis ne ressemblent pas aux autres ennemis. Dans leur grande guerre, ils n'oublient aucun d'entre nous. Voyez quels efforts ils déploient pour nous piéger. Combien nous sommes importants pour eux.

Certains combattants aiment Kamil tel qu'il est à la lumière du jour, celui qui mène les entraînements, parle avec fièvre de ce qui est à venir, lorsque d'autres hommes en fuite se joindront à nous, quand la douleur commune se transformera en force d'assaut extraordinaire. D'autres aiment le Kamil de la nuit : penché sur un texte, parlant de nuances, cherchant la musique, analysant une phrase ou un mot. Il semble dès lors que nous n'avons pas en face de nous un chef de guerre mais un homme chez qui les mots et leur sonorité sont inscrits dans l'âme. La nuit, même lorsque nous sommes épuisés, Kamil réussit à éveiller en nous l'antique désir des textes. Il partage alors des merveilles qu'il n'évoquerait jamais à la lumière du jour.

Il semble parfois qu'il se nourrit aux sources juives de Martin Buber et Franz Rosenzweig. D'autres fois, c'est à la littérature russe, Dostoïevski étant son guide spirituel.

Un combattant lui dit :

« Je suis désolé de ce qui s'est passé.

– De quoi parles-tu ?

– Du débat que nous avons eu.

– Tant que je commanderai, la parole de l'âme sera libre. »

Cette expression nous étonna, mais personne ne demanda ce qu'elle signifiait.

C'est alors que Reb Hanokh m'offrit un bonnet. Il posa les paumes de ses mains sur ma tête pour me bénir. La puissance de sa bénédiction m'accompagna après la sortie de sa tente, tandis que j'enfilais le bonnet chaud.

Le petit Michaël n'oubliera jamais la gare éclairée par des dizaines de projecteurs, les gens arrachés aux maisons, amassés en foule sur une esplanade, au milieu desquels se tenaient son père et sa mère, perdus. Les soldats donnaient de la matraque et tiraient. Des cris de douleur et le son des os brisés s'élevaient des tas humains, faisant vaciller et chuter ceux qui étaient encore debout.

Ses parents le suppliaient de s'enfuir pour aller chez Diana, leur domestique. Ils lui apparaissaient soudain comme des étrangers. Il laissa échapper : « J'ai peur.

– S'il te plaît, va chez Diana », insista son père, comme s'il ne prenait pas en compte ce qu'il venait de dire.

Finalement il s'enfuit en suivant les rails qui s'enfonçaient dans l'obscurité. Il connaissait le chemin de chez Diana mais la peur et les ténèbres lui rendaient le paysage méconnaissable. Il eut l'impression qu'il hallucinait, et que bientôt les soldats l'arrêteraient pour le battre à mort.

Quand il arriva dans les champs, la nuit était d'un noir d'encre. Il s'assit en espérant qu'un vent violent se mettrait à souffler pour le ramener vers ses parents.

Il se ressaisit, et se remit en marche. C'était une terre sauvage et couverte de ronces. Les lumières qui clignotaient au loin l'aveuglaient. Il était affligé que ses parents tant aimés l'aient chassé avec colère et il lui semblait que Diana ne l'accueillerait pas chaleureusement non plus.

Tandis qu'il se demandait où aller, un homme s'approcha de lui. Il crut sa dernière heure arrivée et tomba à genoux.

À sa grande surprise, l'homme s'agenouilla aussi pour lui demander son nom. Michaël ne répondit pas.

« Je m'appelle Maxi, dit l'homme. N'aie pas peur, viens avec moi. »

Ils marchèrent une heure, peut-être deux.

La base était petite alors et ressemblait à un campement scout. Quelques tentes, une marmite suspendue au-dessus d'un feu. Michaël ne se souvient pas en détail de ces premiers jours. Il se souvient en revanche de la tranche de pain huilée que lui tendit Tsila. Il ne pensait plus à ses parents. Leur supplique, « Va chez Diana », et leur colère quand ils virent qu'il n'obéissait pas les avaient détachés de lui.

Depuis cette nuit-là, il ne quitte plus Maxi, et lorsque ce dernier part pour une opération, il a du mal à s'endormir et le guette jusqu'au petit matin.

Hermann Cohen a transformé deux caisses en table et en chaise où Michaël prend place pour recopier des versets de la Bible et des passages du livre de Buber, *La Lumière cachée*. Le soir, il distribue les feuilles à ceux qui sont intéressés. Maxi lui enseigne le calcul et la géométrie. Michaël excelle dans les études, il commencera bientôt la géographie et le français. Maxi lui a promis que, lorsqu'il retournera à l'école, il sautera au moins une classe.

« Quand la guerre finira-t-elle ? demande parfois Michaël.

– Bientôt, je suppose, répond Maxi posément. Tu te languis de la maison ?

– Oui.

– Comme nous tous. Mais pour ça, il faut accomplir notre devoir.

– Quel est notre devoir ?

– Étudier. »

Michaël se sent bien ici, il est l'enfant de tous. Quand un combattant arrive à mettre la main sur une tablette de chocolat ou de halva, il la partage aussitôt entre Michaël et Milio. Leur joie fait la nôtre.

S'il n'y avait la nuit, et les cauchemars trop précis qui la peuplent, les jours de Michaël seraient tranquilles. Dans ses cauchemars il voit son père et sa mère à la gare qui s'effondrent chaque fois que les soldats font siffler leurs matraques sur eux. Durant les premiers mois, il distinguait leurs visages, à présent il ne voit plus que leurs silhouettes s'affaïsser.

Un jour, il demanda à Maxi si les rêves étaient vrais.

« Tu rêves beaucoup ? demanda Maxi pour gagner du temps.

– Oui. »

Maxi essaie toujours de se mettre à la portée de Michaël et ne veut pas évoquer les horreurs. Cette fois il osa lui demander :

« De quoi rêves-tu ?

– De la gare.

– Ça fait peur ?

– Énormément. Est-ce que mes parents sont encore là-bas ?

– Non, ils sont partis depuis longtemps.

– Et où sont-ils à présent ?

– Difficile de le savoir. Avec tous les autres probablement.

– Ils travaillent ?

– Je suppose. »

Maxi a du mal avec ces questions mais Michaël ne renonce pas. Il veut savoir quel type de travail ils font et quand ils seront libérés.

Mais il ne pose pas ces questions tous les jours, la plupart du temps il est plongé dans le calcul, la géométrie et la copie de textes. Maxi le regarde en se disant que ce n'est qu'au prix d'un tel effort que l'on peut arriver à quelque chose.

Que doit-on révéler à Michaël, que doit-on lui dissimuler ? Là-dessus aussi nous avons de grands débats. Un combattant affirme qu'il ne faut pas

cacher à Michaël que les gens ont été envoyés dans des camps de la mort.

« Il faudrait donc lui dire toute la vérité ? s’effraie Maxi.

– Oui, seulement la vérité.

– Mais il n’a que huit ans et demi !

– Il est suffisamment intelligent pour comprendre ce qui se passe autour de lui. »

Maxi a une opinion différente. Il pense que la vérité nue ne servira à rien. De toute façon, le jour viendra où il comprendra de lui-même, pourquoi lui ôter ne serait-ce qu’un jour d’enfance ? Il faut bénir chaque jour qu’un enfant passe dans son monde.

« C’est une erreur.

– Je ne crois pas. »

Maxi est un combattant agile mais ses manières sont lentes, il redoute l’agitation. Lorsque Michaël lui pose une question, il n’ajoute jamais « Vraiment, c’est la vérité », comme tant d’autres combattants, et Michaël a appris à ne pas insister. Chacun est occupé par le travail dans la réserve ou les entraînements avec son peloton. Kamil est attentif à ce que les entraînements et les opérations soient pour nous une nécessité vitale.

Un combattant répéta un jour : « Nous étions un groupe entraîné à combattre un ennemi armé, maintenant nous ne sommes plus qu’une bande de pillards. » Les plans de Kamil, qui consistent à attaquer le jour venu les camps militaires disséminés autour du pays de l’eau, sont pour l’heure des chimères. Nous sommes trop peu nombreux et nous ne pouvons laisser les faibles sans protection. Si d’autres combattants nous rejoignent, nous pourrions envisager un combat frontal.

Nous continuons d’envahir des maisons et des petites fermes. La plupart du temps, cela se passe ainsi : nous pénétrons dans les lieux la nuit, réveillons la famille et lui demandons à manger, ainsi que des vêtements. Les paysans comprennent en général que mieux vaut ne pas discuter avec



un groupe armé mais parfois l'un d'eux sort un pistolet et nous sommes obligés d'accomplir la sentence talmudique : *Tue celui qui vient te tuer.*

Ces missions, il faut le reconnaître, ne nous enthousiasment pas et ce n'est pas par hasard si les combattants rentrent alors à la base épuisés et maussades. Kamil essaie de les encourager : « L'opération a réussi, au-delà de nos espérances. Les provisions que vous avez rapportées vont nourrir la base pendant une semaine. Nous ne menons pas une guerre pour piller, mais pour sauver des hommes et en finir avec le monstre. Nous préparons un grand siège. C'est de là que partiront des combattants pour écraser l'ennemi. »

« D'où viendront ces combattants ? demanda une voix sceptique.

– De là d'où nous venons. »

Il est difficile de contrer les croyances très ancrées de Kamil. Nous avons parfois le sentiment que ses phases d'exaltation trouvent leur source dans les moments où il sombre, et sur lesquels nous savons peu de chose. Il lui arrive de transmettre le commandement à Felix et de se retirer sous sa tente d'où une voix s'élève parfois. Difficile de savoir de quoi il parle, ou à qui, et même Felix, qui entre parfois sous la tente, l'ignore.

Pour l'heure, nous avons des champignons en abondance et Tsila ne chôme pas un instant pour nous préparer des plats copieux. Il est extraordinaire de voir ce que cette femme élancée est capable d'accomplir. Les plats ressemblent à ceux que nous mangions à la maison mais avec quelque chose en plus, un goût qu'elle y ajoute. Même le gruau a une saveur nouvelle. Kamil a dit un jour qu'après la libération nous continuerions d'aller chez Tsila pour qu'elle nous régale. Qui aurait pu imaginer qu'ici précisément, loin de nos maisons et des restaurants, nous mangerions de tels mets ? Tsila n'en tire aucune vanité, elle dit simplement : « Apportez-moi des provisions et je les cuisinerai. »

Certains ici savent par quoi elle est passée, mais nul n'en parle. Tsila est tout entière plongée dans l'action, ses mains volent d'une marmite à l'autre

et un bref regard ne permet pas de s'apercevoir qu'elle a perdu ses enfants.

Le temps ne s'écoule pas tranquillement. Chaque jour a son lot de pannes, de déceptions, pour ne pas dire de catastrophes. Kamil se tient droit comme un rempart. L'ennemi est certes cruel et sans pitié, mais nous possédons des qualités qui lui font défaut. Quand un paysan refuse de nous donner ce dont nous avons besoin, nous ne le battons pas, nous nous servons simplement sans colère. Et nous avons toujours en tête un mot ou une expression prononcés par Kamil qui nous guident.

Depuis le début de notre fuite, un combattant, Pavel, demande qu'on se dirige vers le village de Holovka, où sa femme a trouvé refuge avec son amant ukrainien. Si elle était partie seule, il l'aurait probablement oubliée, mais elle a emmené leur fille bien-aimée, et depuis, la vie est vide de sens.

À plusieurs reprises il a discuté en tête à tête avec Kamil et ce dernier n'a pas écarté l'idée d'envoyer un peloton à Holovka pour sauver la petite. Il a même commencé à entraîner un groupe mais, d'après les informations recueillies, le village dispose d'un arsenal trop important. Même deux pelotons ne suffiraient pas face à une population aussi bien armée.

« Attendons un peu, les conditions vont changer, d'autres combattants vont peut-être nous rejoindre, je n'hésiterai pas à envoyer là-bas une section entière. Pavel, ta fille nous est chère, et si nous parvenons à la sauver, nous fêterons cette victoire. »

Les paroles claires de Kamil semblèrent aller droit au cœur de Pavel qui écarquilla ses grands yeux bleus et dit :

« Merci, mon commandant. J'attends avec impatience l'heure où nous nous mettrons en route. »

Il y avait une solennité dans sa voix, témoignant pudiquement de la détresse qu'il tentait d'étouffer, mais personne ne le remarqua.

Pavel continue de participer aux expéditions, recevant les compliments de son supérieur direct, et de Kamil aussi, mais entre les missions il reste plongé en lui-même, fumant cigarette sur cigarette. Lorsque Salo l'invite à boire un thé, Pavel reste silencieux.

Personne n'ignore ce qui pèse sur cet homme impressionnant, mais nul ne sait comment l'aider. Salo lui tend parfois une aspirine pour atténuer ses maux de tête. Kamil, qui perçoit sa détresse, cherche à le rassurer : « Je n'ai pas oublié ta requête. J'attends que d'autres hommes nous rejoignent. Notre première opération de conquête sera Holovka. Ne te tourmente pas, j'ai le sentiment que nous agirons bientôt. »

Mais Pavel se renferme. On croirait parfois qu'il prépare lui-même l'assaut, dans les moindres détails ; la plupart du temps cependant, il est occupé comme nous tous par les entraînements, les incursions dans les fermes et les travaux à la base. Lors d'une soirée de discussion, il parla avec beaucoup d'émotion du *je* qui refuse de se sacrifier au nom du collectif. « Le *je* est un grand obstacle. Il est prisonnier de considérations étrangères au groupe et de toutes sortes d'ambitions. » À l'évidence il était en colère contre lui-même, incapable de surmonter son égoïsme, en cette heure critique que nous vivions.

Et tandis que les tourments de Pavel palpaient comme une blessure ouverte, les pelotons partirent pour une série d'opérations. Le gel qui menaçait nous obligeait à nous munir de nourriture et de vêtements chauds. Qui savait ce que cet hiver nous infligerait ? Il fallait anticiper et prendre nos précautions. Pavel participa à toutes les expéditions. La dernière fut la plus réussie.

Tôt le matin, les combattants revinrent chargés d'une quantité considérable de provisions. Ils furent accueillis avec effusion, et Danzig nous raconta ce qui s'était passé en route.

Les combattants s'endormirent après un petit-déjeuner copieux préparé par Tsila. Pavel dormit très profondément. À son réveil, son visage froissé exprimait un mécontentement. Il s'assit, but un thé et alluma sa première cigarette. Tsila lui proposa un sandwich qu'il refusa d'un geste de la main droite.

Il demeura à l'écart, silencieux. On aurait pu le croire encore fatigué par l'opération. Il s'approcha soudain de Hermann Cohen pour lui demander si les fromages rapportés étaient restés entiers. Hermann confirma que les fromages étaient parfaitement emballés, ils étaient conservés dans des saladiers et chacun en aurait un morceau au dîner. Il ajouta : « Merci, Pavel.

– Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est un travail collectif.

– Je vais passer entre les rangs pour remercier chacun personnellement », dit Hermann d'une voix paternelle.

Dans l'après-midi, Salo s'enquit de ce qui n'allait pas et Pavel lui expliqua qu'il avait perdu sa montre pendant l'opération, et qu'il devrait désormais apprendre à vivre sans elle. Salo demanda des détails sur l'opération. Pavel les lui confia avant de dire : « Tout s'est parfaitement déroulé, je suis le seul à ne pas avoir été très bien dans cette affaire. » Et il eut un petit rire qui dévoila ses dents.

La nuit tomba, les marmites étaient déjà posées sur les bûches dans la cuisine de Tsila. Pavel se leva et se dirigea vers la forêt. On aurait cru qu'il allait simplement écouter les bruits de la nuit, comme il le faisait parfois, mais il s'enfonça entre les arbres et disparut de ma vue.

Je criai plusieurs fois son nom, il ne répondit pas.

Je courus vers Kamil pour lui raconter la scène. Il ordonna aussitôt aux deux groupes d'alerte de commencer une battue.

Nous restâmes éveillés toute la nuit. Tout le monde avait depuis longtemps fini sa soupe et épuisé sa ration de cigarettes. La disparition de Pavel nous avait foudroyés. Un mauvais pressentiment nous disait qu'il avait décidé de partir pour Holovka récupérer sa fille, mais nous espérions tous qu'un commandant parviendrait à le rattraper et à maîtriser sa douleur, pour lui éviter de se risquer dans une mission vouée à l'échec.

Une pluie drue se mit à tomber. Les combattants revinrent après minuit, trempés et bredouilles. Le mystère de sa disparition s'épaississait. Kamil était soucieux. Il avait manqué d'intuition. Pavel était un excellent commandant de peloton qui avait introduit un terme nouveau dans notre dictionnaire militaire : l'élégance. Chacun de ses gestes avait une majesté discrète, presque dissimulée.

Quand un combattant laissait échapper un mot grossier propre aux soldats, son visage se crispait, comme s'il était personnellement blessé. Lors des opérations dans les fermes, il veillait à ne prendre que les biens qui nous étaient nécessaires, jamais les effets personnels.

Un jour, il avait révélé à un paysan que nous étions un groupe de Juifs combattant pour la liberté. Le paysan avait été surpris :

- « Vous ne ressemblez pas à des Juifs.
- Pourtant c'est ce que nous sommes.
- Mais les Juifs font du commerce, ils ne combattent pas.
- Détrompez-vous. Ils peuvent être de courageux combattants, mais ils ne s'en prennent pas à la population civile.
- Pourtant vous m'avez tout pris, avait répondu le paysan, ironique.
- Pas tout, monsieur. Si vous vérifiez, vous verrez que nous avons pris des provisions, que nous essaierons de vous rendre le jour venu. Ce n'est pas du pillage pour le plaisir. Nous sommes obligés de subvenir à nos besoins, pour combattre un ennemi cruel. »

Mais le paysan refusait ces excuses.

« Je n'ai rien à vous dire.

- Je vous promets que les Juifs ne vous feront aucun mal.
- Vous avez déjà tout volé.
- Reconnaissez que nous l'avons fait en vous ménageant. »

Nous reprîmes nos recherches à l'aube. C'était une battue étrange, comme si Pavel faisait tout pour nous tromper et se cachait en un lieu où nous ne pourrions le trouver. La pluie avait cessé, la vue était limpide. Nous distinguions parfaitement les talus jusqu'à la plaine, mais Pavel restait invisible. Kamil, en tête des troupes, était tendu comme un arc.

Au bout de deux heures nous fîmes une halte. Kamil semblait sur le point de dire quelque chose mais nous nous étions trompés encore. Il s'assit aussi, cherchant la clé du mystère.

Finalement, il étala sa carte pour pointer le village de Holovka, à une vingtaine de kilomètres, au milieu de champs cultivés.

« Pavel est un combattant aguerri, il ne courra pas le danger de marcher à découvert, dit un combattant. Il doit avoir trouvé une cachette, il se terre quelque part. »

C'étaient des phrases aveugles qui tâtonnaient dans le brouillard et ne firent rien surgir d'autre que le visage de Pavel, un homme aux manières délicates, parlant peu et écoutant beaucoup, mais en dehors de ces apparences, nous ne savions pas grand-chose de lui. Qui étaient ses parents, ses grands-parents ? Qu'avait-il étudié ?

Il avait certainement fini le lycée, mais avait-il suivi des études universitaires ? Nous n'avions pas su le lui demander et lui, de son côté, ne s'était jamais confié.



Kamil lui avait promis à plusieurs reprises que, dès que nous serions plus nombreux, nous partirions pour Holovka. Pavel avait sans doute perçu la sincérité de ces phrases, mais il n'ignorait rien de notre situation, et il avait dû s'apercevoir que la mission était irréalisable.

Quelqu'un dit : « C'est sa noblesse intérieure qui l'oblige à agir ainsi. »

Nous poursuivîmes nos recherches jusqu'au soir et nous rentrâmes à la base, épuisés. Le peloton d'alerte nous accueillit en silence à l'entrée du camp.

Cette nuit-là, nous apprîmes que sa femme, une séductrice bien connue, égoïste aux mœurs légères, avait toujours eu une grande attirance pour les non-Juifs. Quelqu'un demanda :

« Comment ce garçon intelligent a-t-il pu se laisser prendre dans ses filets ? »

Et quelqu'un lui répondit :

« Il ne sert à rien de s'interroger sur l'envoûtement de l'amour. »

Tsila nous servit un dîner frugal, les mains tremblantes et les yeux mouillés de larmes. La soupe chaude et le pain frais adoucirent un peu notre peine.

Chacun restait dans son coin. Être ensemble nous pesait. Pavel était aimé de tous, il était impossible de ne pas s'attacher à ce jeune homme au corps fin et musclé, dont l'expression délicate m'évoquait des vers de Rilke. La douleur et l'humiliation avaient marqué son visage, sans rien altérer de sa distinction.

« Nous ne verrons plus oncle Pavel ? demanda Michaël.

– Si nous pensons à lui, nous le verrons, lui répondit Maxi.

– Où est-il à présent ?

– Difficile de le savoir. Pas très loin d'ici sans doute.

– Il est seul ?

– Il faut croire. Mais ne t'inquiète pas, Pavel est un combattant aguerri, il reviendra un jour vers nous. »

Un combattant qui écoutait la conversation lança : « On raconte encore des histoires à cet enfant.

– Non, je lui dis la vérité », répondit Maxi d’une voix volontairement très douce.

Et cet échange tendu qui avait claqué dans l’obscurité signa la fin de la journée.

Le sentiment de tous était qu’en disparaissant Pavel avait emporté la partie lumineuse qui nous unissait. Il serait difficile de recoller les morceaux.

Les patrouilles et les pelotons d’embuscade reprirent leur route. Kamil se sépara des combattants sans prononcer de mots spectaculaires. Il leur donna le mot de passe, *Tsedaka*. Kamil prit le temps d’expliquer que la racine *tsedek* signifiait à la fois la justice en droit et l’aumône, le don, la générosité.

Felix, qui était en tête des combattants, garda sa retenue, à son habitude, et n’ajouta pas un mot.

Le lendemain nous fîmes un gros effort pour hisser l'équipement vers la cime. Le chemin sur la montagne est dégagé, même par temps brumeux. Les oreilles captent tous les sons au-delà du bruissement de l'eau. Je dois reconnaître qu'être ici procure une sensation exaltante.

Tout le monde n'était pas d'accord pour effectuer cette montée. Notre départ était précipité, il aurait fallu attendre Pavel encore quelques jours et comprendre ce qui lui était arrivé. Il reviendrait peut-être sur ses pas, et penserait que nous l'avions abandonné.

« Pavel nous connaît très bien, il saura que ce n'est pas le cas », dit Hermann Cohen d'une voix paisible.

Quelqu'un répondit :

« On n'a pas le droit de laisser le moindre doute s'infiltrer dans l'âme d'un homme qui souffre. »

Kamil avait un autre argument : « Nous ne pouvons perdre de temps. L'automne s'achève, l'hiver arrive. Si nous ne commençons pas à construire nos bunkers maintenant, qui sait si nous le pourrons un jour. Pavel nous pardonnera. Ce n'est pas que pour nous que nous montons sur la cime. On peut supposer que la guerre sera longue, il faut préparer les lieux pour ceux qui nous rejoindront.

– Sur quoi se fonde cette certitude ? demanda une voix sceptique.

– Sur la volonté et la justice », répliqua Kamil.

Après avoir déposé le matériel et monté les tentes, nous préparâmes deux feux pour les marmites de soupe qui non seulement nous prémunissent contre le froid, mais aussi contre les pensées mélancoliques. Après une assiette de soupe, le corps est plein de vitalité. Kamil dit qu'une armée marche à son estomac, selon le mot bien connu de Napoléon, « mais Napoléon ne connaissait pas le goût de la soupe de Tsila. S'il l'avait goûtée, il aurait dit qu'elle est tel un feu dans les os ».

Nous continuons de passer le secteur au peigne fin, à la recherche de Pavel. Bientôt des patrouilles descendront vers les plantations en lisière de la forêt pour récolter des informations. Il faut s'armer de patience et lui permettre de revenir vers nous.

Notre alliance ne peut être brisée car nos liens sont faits de bienveillance charitable. Lorsque l'un de nous faiblit un instant, nous ne le jugeons pas, nous respectons cette faiblesse. L'essentiel du travail dans les semaines qui viennent consistera à grimper sur la cime pour construire nos bunkers, et les souterrains qui les relieront. Kamil inclut Hermann Cohen, le responsable de notre équipement autrefois propriétaire de menuiseries, dans ce grand projet. Il connaît les arbres, sait quel bois isole de l'eau, lequel y sera perméable, celui que l'on doit poser au sol et comment construire des parois solides. En tant que responsable de l'équipement il fait des merveilles, maintenant il va pouvoir exprimer le savoir accumulé pendant des années dans ses menuiseries.

Il est temps de raconter que Hermann Cohen a terminé le lycée avec un prix d'excellence et commencé des études supérieures. Il étudia le latin et le grec pendant deux ans, se préparant à une carrière universitaire, mais la mort subite de son père le contraignit à abandonner ses études pour reprendre l'affaire familiale. Il marche vaillamment sur les traces de son père. C'est un artiste de la conservation des produits. Il utilise des torchons, des cartons, des sacs et même des cordes. Il prend soin des faibles, des

malades, et bien sûr de la vieille Tsirel, leur distribuant des rations spéciales pour préserver leur santé.

Compte tenu de son âge, il fait partie des vieux, mais il refuse d'être dispensé de corvées. La nuit il se joint parfois aux patrouilles, il a même été blessé une fois. Il ne se mêle pas des discussions sur les croyances et les opinions. « Un homme qui a donné un acte de divorce à la foi de ses pères ne peut prendre parti dans une polémique. Quand j'étais jeune, nous ne pouvions rêver mieux que d'accéder au lycée et à l'université. Nous rassemblions toutes nos forces pour y parvenir. Nous considérions l'étude de la Torah et l'observance des commandements comme inutiles et vaines. Cet éloignement fit beaucoup souffrir nos parents et nos grands-parents mais nous n'avions pas pitié. C'était de la naïveté ou, si vous préférez, la méchanceté de la jeunesse. »

Il y a dans sa voix une douceur qui nous fait défaut. Un combattant lui demanda un jour s'il se comporterait autrement aujourd'hui. Il répondit : « Il est difficile de réparer ce que l'on a abîmé. Si mes ancêtres étaient en vie, je leur demanderais pardon pour la douleur que je leur ai causée, mais je ne peux emprunter le même chemin qu'eux. Je me souviens des prières mais je ne peux les prononcer. Il faut croire que chacun abîme quelque chose dans sa vie, et moi un peu plus que les autres. »

Soudain, la vieille Tsirel surprit Michaël en lui demandant ce qu'il était en train d'étudier.

« Le calcul et la géométrie.

– Il est bon d'apprendre aussi la prière, mon poussin.

– Pourquoi ?

– Parce que la prière nous rapproche de Dieu.

– Comment ?

– Elle conduit notre voix vers lui.

– On peut voir Dieu parfois ?

– Pas maintenant, et pas de manière révélée.

– Comment sais-tu qu’il nous aime ?

– C’est le cœur qui le dit. »

Michaël n’est pas tranquille depuis la disparition de Pavel. Il a déjà demandé à Maxi comment faire pour qu’il revienne vers nous.

« Pensons à lui, il sentira peut-être la force de ce manque et voudra revenir.

– Nos pensées peuvent lui parvenir ?

– Je suppose.

– Qu’avons-nous fait de mal pour qu’il parte ?

– Nous l’aimions, mais nous ne pouvions pas l’aider. Il est allé chercher sa fille, qu’il avait perdue. »

Michaël tente de démêler cet écheveau mais à force de poser des questions il se heurte à une impasse. Maxi, constatant ce trouble, décide de ne pas brouiller ses pensées et de lui répondre à partir de maintenant : « Je ne sais pas. »

Maxi est un pharmacien d’une quarantaine d’années, mais il a le visage d’un jeune homme. Il s’abandonne à la contemplation et son regard exprime alors un étonnement continu. Il aime les animaux, qui le lui rendent bien. Les oiseaux se posent sur ses épaules et viennent picorer dans sa main. Un chien errant ne l’a pas lâché d’une semelle pendant plusieurs semaines avant de mourir subitement.

Certains camarades traitent Maxi de candide, mais il n’a pas l’air naïf lorsqu’il s’exprime. Salo vient parfois prendre conseil auprès de lui pour parler médicaments et maladies. Un jour, j’ai entendu Hermann Cohen dire : « Il faut être attentif aux pauvres car c’est par eux que la Torah s’exprimera. »

Hermann Cohen connaît bien la famille de Maxi, dont le père travaillait dans l’une de ses menuiseries. C’était un homme pauvre, qui parvenait à peine à faire vivre les siens, mais il avait envoyé ses enfants dans les meilleurs lycées et tous avaient achevé leurs études universitaires.

C'est la nuit, nous avons terminé notre tour de garde. Les patrouilles et les équipes d'embuscade qui nous ont relayés sont déjà parties et Karl, qui s'endort d'habitude aussitôt, a pris deux tasses de thé cette fois avant de nous raconter quelques événements de sa vie. « Je suis plus habitué à l'automne et à l'hiver qu'aux saisons lumineuses. Chez nous, les communistes, l'action commençait avec l'automne. Au printemps et en été nous restions cachés dans des caves pour étudier la théorie politique et la propagande. Nous étions acquis au commissaire, et fabriquions des cartes ou des plans pour les actions à mener.

« Les théories sont respectables. Mais nous avions soif d'action, de contact avec la matière et avec un ennemi réel. En d'autres mots : de combat. Les jeunes gens de dix-sept ou dix-huit ans qui rejoignaient le parti étaient entraînés pour être violents et pleins de certitudes : défoncer des portails, des portes, arracher des barreaux. La violence non seulement développe la musculature mais accroît votre audace. Des gens jeunes, délicats, avec lesquels il était agréable de discuter se transformaient du jour au lendemain en une bande de voyous. Nous étions persuadés d'agir pour le bien commun. Le passé et le présent n'avaient guère d'importance, seul l'avenir comptait. Les rabbins et les commerçants étant les ennemis de l'homme, tous ceux qui les défiaient contribuaient à délivrer l'humanité.

« Nous pénétrions dans des institutions religieuses pour voler les caisses de dons, et mettions le feu aux livres sacrés. Nous haïssions les Juifs pieux :

leur façon de se tenir, de parler, leurs costumes. Nous étions impitoyables. Rien d'étonnant à ce que nous ayons brûlé des synagogues, des tribunaux rabbiniques, des bains rituels, mais plus que tout nous étions désireux d'interroger les rabbins, les juges et les enseignants.

« Nous entrions la nuit dans la maison d'un rabbin pour l'informer aussitôt que nous faisions partie de la section "Éducation et Culture" du Parti communiste, et que nous allions l'interroger sur la manière dont il s'y prenait pour répandre sa science de vaincu.

« Les questions étaient écrites dans un cahier. La première était : "Qu'enseignes-tu, et à qui ?"

« "J'enseigne ce que m'ont appris mes pères, je n'ajoute rien et ne retranche rien."

« La deuxième question était : "Sais-tu que ta théorie corrompt la jeunesse ?"

« "La Loi de Dieu est innocence", disait le rabbin, en s'accrochant à ce verset des Psaumes.

« "Tu ne sais donc pas que les temps ont changé ?"

« "Ah ? faisait le rabbin. En bien ?"

« "La science a évolué, la pensée s'est élargie, seul ton enseignement freine le progrès et cause préjudice aux hommes. Tu dois cesser immédiatement, ou notre section s'occupera de toi comme il se doit."

« Mais certains rabbins ne reculaient devant aucune menace. Ils restaient fermes, semant parfois le trouble chez les jeunes inquisiteurs. Il y avait bien sûr des rabbins faibles qui pliaient facilement. Ils étaient prêts à reconnaître leurs fautes, à signer des dépositions, l'essentiel était qu'on les laissât en paix. Nous les haïssions plus encore.

« Une nuit, nous attaquâmes un rabbin aveugle. Le commissaire politique lui demanda de ne plus enseigner aux jeunes. À ces mots, ses yeux commencèrent à rouler dans leurs orbites et un sourire d'une grande bonté



s'étendit sur ses lèvres. "Je dois mal entendre, il est impossible qu'un Juif exige de moi une chose pareille."

« "Je réitère la demande du Parti. Tu dois immédiatement cesser d'enseigner", confirma le jeune commissaire.

« "Grand Dieu, en quoi me suis-je abîmé pour entendre de telles inepties ! Mon fils, tu dois certainement vouloir le Bien, seules mes oreilles entendent la dureté de tes paroles."

« "Le Parti veille toujours au bien collectif."

« "Alors, grâce à Dieu, je ne me suis pas trompé."

« "Mais l'étude du Talmud est un crime contre les hommes."

« Le visage du vieil aveugle se figea à ces mots sans appel, mais il se reprit aussitôt. "Tu dois certainement parler par antiphrase."

« "Qu'entends-tu par là ?" demanda le jeune commissaire, sourcils froncés.

« "Tu dis sûrement une chose en exprimant son contraire."

« "Certainement pas. Je parle une langue simple et directe. Tu dois cesser l'enseignement sur-le-champ, sinon le Parti saura comment s'occuper de ton cas."

« "Grand Dieu", répéta le vieil homme en écartant les bras.

« "Laisse Dieu tranquille et fais ce que l'on te demande."

« "Quelles sont donc mes fautes, Maître du Ciel ?"

« "Tu les connais, il n'est pas besoin de revenir là-dessus."

« À ces mots, le vieil homme porta la main à son front. "Je te remercie d'être venu me mettre en garde. Tu dois être un messenger digne de confiance. À partir de maintenant j'exercerai un jeûne de la parole et un jeûne alimentaire. Espérons que Dieu portera à mes oreilles uniquement le Bien et ce qui est digne de lui."

« Le visage du jeune commissaire se crispa. "Tu n'es donc pas seulement aveugle."

« L'expression du rabbin changea. Un grand étonnement se peignit sur son visage. Le jeune commissaire continua de le brutaliser.

« “Cela fait des années que tu aveugles aussi les voyants. Cette faute ne te sera pas pardonnée.”

« Le visage du rabbin exprimait davantage encore l'étonnement.

« Finalement, le jeune commissaire laissa tomber et dans un mouvement plein de mépris sortit de la pièce, nous à sa suite.

« Moi-même, j'ai assisté à plusieurs interrogatoires et j'en ai mené aussi. D'où tirions-nous une telle arrogance, une telle insolence pour brutaliser de vieux rabbins en pleine nuit, je l'ignore. Il est vrai que les commissaires politiques nous conditionnaient à ces interrogatoires, en arguant qu'il ne fallait pas avoir pitié des obscurantistes, au risque de trahir l'âme du Parti. Il fallait libérer les âmes tendres prises en otages par ces gens. Nous trouvions un grand charme aux mots “otages” et “libérer”.

– Et vous n'aviez pas peur ? demanda un combattant.

– Non. Nous étions sûrs d'accomplir le Bien et la Justice.

– Qui étaient les commissaires ?

– Des étudiants juifs.

– Et les interrogateurs ?

– Des lycéens juifs. »

Le visage de Karl rougissait, implorant qu'on ne lui pose plus de questions gênantes, mais il y en eut quelques-unes encore.

« C'est ainsi », conclut-il à voix basse. Et il était difficile de savoir s'il parlait d'une faute difficile à racheter ou s'il reconnaissait chaque chef d'accusation qu'il avait lui-même formulé.

Presque chaque nuit, tout naturellement, des scènes et des événements enfouis surgissent. Et parfois il me semble que Kamil regrette ces confidences qui prennent le pas sur l'étude des textes.

Tandis que le froid et la pluie s'intensifiaient, ralentissant notre progression vers le sommet, une patrouille découvrit trois jeunes gens affamés, au comble du désespoir. Ils avaient réussi à s'échapper trois mois auparavant d'un des derniers convois de déportation. Depuis ils vivaient cachés dans la forêt, se nourrissant de baies, de champignons et d'œufs trouvés dans des nids. Par chance, l'un d'eux avait sur lui une boîte d'allumettes qui les avaient sauvés du froid.

Nous les entourâmes avec chaleur avant de les conduire à la base.

Depuis la disparition de Pavel, le camp était plongé dans une sourde mélancolie. Les entraînements et les soirées de réflexion se déroulaient comme d'habitude mais l'ambiance était morne. L'acte désespéré de Pavel avait entamé notre désir de vivre.

Les trois garçons, stupéfiés par notre campement, ne cessaient de murmurer : « C'est incroyable, c'est incroyable. » Tsila leur apporta une assiette de soupe. L'un d'eux nous confia : « Nous ne voulions pas laisser nos vieux parents à la gare mais ils nous ont suppliés de nous sauver. C'était difficile de les abandonner. Nous étions sûrs que notre sort ne serait pas différent du leur mais voyez ce miracle : nous avons survécu. »

Kamil lui demanda doucement :

« Quel est ton nom ? »

– Isidore. J'ai pour projet de m'inscrire à la faculté de sciences humaines, ajouta-t-il sans que quiconque lui pose de question à ce sujet.

– Nous sommes une unité combattante, petite mais bien formée si je puis me permettre, dit Kamil.

– Est-ce que nous pouvons nous joindre à vous ?

– Avec joie. »

Kamil leur parla des entraînements, des incursions dans les fermes et des embuscades nocturnes. « Il vous faudra dormir quelques jours avant de commencer les entraînements, conclut-il. Nous avons des fusils, des grenades et des mitraillettes. »

Ils se réveillèrent en pleine nuit et restèrent debout près de leur tente. Hermann Cohen les repéra et les mena à la cuisine de Tsila, qui leur servit une soupe de maïs et du fromage.

À la fin de leur repas ils donnèrent l'impression de vouloir prononcer une bénédiction. Mais nous nous trompions. Ils s'extasiaient encore. Finalement Isidore demanda :

« D'où tenez-vous toutes ces denrées ?

– Nous attaquons des fermes et des maisons pour notre survie, mais à vrai dire nous nous préparons au jour où nous pourrions attaquer des camps militaires », leur confia Hermann Cohen.

Isidore exprima une fois encore sa détresse :

« Nous n'avons cessé de nous demander si nous avons bien fait de laisser nos parents.

– Nous de même, se dépêcha de lui dire Hermann Cohen.

– Ne serons-nous pas accusés de cela un jour ?

– Par les tribunaux, non. Mais nous nous jugerons nous-mêmes », répondit Hermann Cohen d'une voix étrange.

Cette nuit-là, Kamil leur présenta Danzig et Milio, Maxi et Michaël.

« Quel âge a Milio ? demanda l'un d'eux.

– Deux ans, deux ans et demi peut-être.

– Il pleure la nuit ?

– Non. Soit il dort, soit il est éveillé, mais il ne pleure pas. C’est un enfant merveilleux », dit Danzig avec une fierté non dissimulée.

Kamil ne se mêlait pas à la conversation. Il demanda simplement à Danzig s’il pouvait prendre Milio dans ses bras.

« Et Michaël a huit ans et demi, dit Maxi. Il copie des passages de la Bible, étudie le calcul et la géométrie.

– Il copie la Bible ?

– La nuit, nous étudions entre autres des passages de la Bible », répondit Maxi, laconique.

La stupéfaction s’accrut chez le jeune homme, comme s’il s’était soudain trouvé dans un lieu plein de mystères.

On les emmena auprès de la vieille Tsirel, qui les contempla longuement, comme si elle cherchait en eux des traits familiers. Elle savait bien sûr beaucoup de choses sur leurs grands-parents. De l’un d’eux, Itcha Meïr, elle dit : « Il était très versé dans la Torah, les gens venaient souvent lui demander conseil.

– Je porte son nom, mais on m’appelle Isidore.

– Avec ta permission, je t’appellerai Itcha Meïr. Ton grand-père était un homme aux manières douces, il ne méprisait personne et s’adressait à chacun comme à son prochain. Ses qualités te protégeront, et nous aussi.

– Merci », répondit Isidore, mal à l’aise.

Dès le lendemain, ils demandèrent à s’entraîner mais Kamil pensait qu’ils devaient encore récupérer des forces.

La nuit, deux groupes partirent s’infiltrer dans des habitations au pied de la montagne. Avant leur départ, Kamil parla des trois jeunes gens qui nous avaient rejoints. Le plan susceptible de changer la donne dont il nous rebattait les oreilles depuis des semaines commençait à se réaliser.

À l'arrivée des trois garçons, notre vie changea imperceptiblement. Leurs visages à la fois singuliers et familiers apportaient des bribes de vie que nous avions laissées derrière nous, une inquiétude nouvelle, et des questions que nous avions cessé de poser.

Ils s'étonnaient encore de ce que nous avions accompli, de notre organisation et de la stature de Kamil, qui leur apparaissait comme un guide spirituel. Salo, qui les avait attentivement examinés, demanda à Tsila de leur donner des rations supplémentaires. Pendant qu'ils dévoraient leur repas, il leur parla de Kamil comme d'un commandant exceptionnel, avec qui chaque mission devenait une expérience inoubliable.

« Il ressemble plutôt à un penseur, s'entêta un garçon.

– C'est un homme de livres, sans aucun doute, mais il est avant tout un commandant. Il pense que nous devons renforcer notre âme juive, sans quoi nous ne pourrions vaincre l'ennemi.

– Il est croyant ? demanda Isidore.

– Probablement, mais pas dans le sens le plus admis du terme. »

En fournissant ces explications, Salo changea de visage, comme s'il n'était plus notre infirmier à moitié médecin, mais le fidèle disciple de Kamil.

« Vous avez entendu parler de Martin Buber ? poursuivit Salo d'un ton que je ne lui connaissais pas.

– Non.

– Martin Buber a compilé l’enseignement du Baal Shem Tov, dont c’est d’ailleurs la terre ici. C’est là qu’il s’est isolé, c’est là qu’il s’est rapproché de Dieu. »

La nuit, Werner nous apporta les versets suivants pour étude : *Vous observerez donc mes commandements et vous les pratiquerez, je suis l’Éternel. Vous ne profanerez pas mon nom de sainteté et je serai déclaré saint au milieu des fils d’Israël, moi, Dieu qui vous sanctifie.* Werner, l’un de nos lecteurs les plus fins, attira l’attention sur les termes « je serai déclaré saint ». Dieu n’est pas à l’écart des hommes, ni éloigné d’eux, il demande au contraire leur proximité et sa sanctification par eux. Les hommes ne sont pas seulement les exécuteurs de sa parole, mais ses partenaires dans la conduite du monde.

Werner est un homme calme et un combattant dévoué. Lorsqu’il part en mission, il est plus chargé que les autres car il est également secouriste de peloton. Il ignorait dans quel champ de mines il avait mis les pieds. Les versets suscitèrent une grande fureur. Karl, qui avait déjà confessé ses actes déplorables, s’écria : « Tu distords les Écrits ! Tu fais de Dieu un humaniste ! Dieu, si seulement il existe, est un tyran depuis toujours. Et même dans ces versets le mot *je* revient un nombre considérable de fois. Ce n’est pas la proximité avec l’homme qu’il demande, mais sa soumission. »

Werner fut sidéré par l’emportement de Karl. Il avait pensé naïvement nous faire part d’une nouvelle exégèse, en espérant que nous allions nous y intéresser, mais il n’avait pas prévu un tel flot de colère.

Les trois garçons étaient également stupéfaits. La soirée de réflexion qui avait commencé par un rassemblement autour du feu et un chant doux avait volé en éclats. Quelques combattants demandèrent que l’on donne la parole à Werner, mais le tumulte l’en empêchait. D’ailleurs, lui-même demeurait silencieux, comme s’il venait de comprendre que ses propos avaient blessé ceux qui considéraient toute pensée religieuse comme leur ennemie. Le

différend se transforma en un magma de mots et les esprits ne se calmèrent que sous la tente de Tsila, autour des grandes casseroles de thé.

Ainsi se déroule notre vie ici. Pendant les accalmies, nous oublions parfois que nous sommes cernés. L'ennemi cruel nous observe de loin, avide de nous massacrer. Ses patrouilles se renseignent sur nous, et lorsque seront découverts nos plans, elles se jetteront sur nous sans pitié.

Pour l'heure, dans l'espace étroit entre ce qui fut et ce qui sera, nous vivons, heureux grâce aux visions que nous offre la forêt, à Milio, Michaël, aux plats de Tsila, aux paroles de la vieille Tsirel, qui ne cesse de répéter : « Aimez, et enseignez l'amour. Dans ce monde éphémère, nous ne possédons rien d'autre que l'amour, qui est un don. Et ce don, au lieu de nous vider, élargit notre âme. Nous sommes restés peu nombreux, et sans beaucoup d'amour nous rétrécirions le monde de Dieu. »

Parfois la vieille Tsirel ressemble à une prêtresse dont la tribu serait perdue, et qui tente de transmettre à ceux qui restent, aux rares brandons, des croyances inaccessibles.



Lors de la dernière incursion à laquelle j'ai participé, nous sommes tombés sur un poste de radio et des piles neuves. Le propriétaire de la maison nous supplia à genoux de lui laisser l'appareil. « Prenez ce que vous voulez, prenez une vache, mais laissez-moi la radio. Je n'ai personne en ce monde, la radio est pour moi une mère et une sœur, je mourrai de solitude si vous me l'enlevez. »

Felix lui parla amicalement, usant de mots chaleureux pour lui expliquer que les partisans défendant la patrie avaient besoin de cet appareil comme d'oxygène. La guerre allait bientôt se terminer, et il le lui rendrait en lui témoignant son respect et sa considération. Pour le remercier, il ôta sa montre de son poignet : « Prends ce cadeau offert de bon cœur. » Mais le vieil homme ne se calma pas, et se cramponna en pleurant à la radio.

« S'il y a de bonnes nouvelles, nous viendrons vous les annoncer, ajouta Felix, pour le réconforter.

– Que valent les nouvelles sans l'appareil ? » dit l'homme en éclatant en sanglots.

Le retour à la base fut difficile : nous nous heurtâmes à une patrouille ennemie. Nous donnâmes l'assaut, galvanisés par le trésor que nous rapportions. Les autres détalèrent comme des lapins.

Cela fait des mois que nous sommes retirés dans ces montagnes. À chaque incursion nous demandons aux paysans quelles sont les nouvelles

du front, mais les renseignements sont rares et les pages des journaux que nous avons pu trouver ne nous ont pas rassurés.

À notre retour, le campement était encore plongé dans l'obscurité. Les gardes accueillirent notre arrivée avec des cris de joie, qui réveillèrent les autres.

Un thé brûlant et des sandwiches nous attendaient à la cuisine. Tout le monde se pressait dans la tente, avide de savoir comment nous avons obtenu cet objet si précieux.

À l'aube, une voix russe s'éleva de la radio pour annoncer des percées sur le front de Stalingrad. L'armée allemande reculait en débandade, réclamant des renforts. La guerre atteignait son paroxysme, il fallait enrôler toutes les forces pour vaincre l'ennemi.

Nous dansâmes autour du poste qui diffusait des marches russes. Les plus allègres étaient les communistes et ceux qui s'étaient moqués d'eux étaient stupéfiés par la puissance de leurs convictions.

Kamil était plus mesuré : « Nous devons apprendre l'abnégation et la fidélité de l'Armée rouge, mais nous devons principalement rester fidèles à nous-mêmes. » Les communistes repoussèrent bien sûr cet argument : « Être un homme est plus important qu'être juif. »

Tsila concocta un festin en l'honneur de la radio. Elle continue d'accomplir des miracles et prépare des repas d'un rien, avec l'aide de son amie Myriam, qui le reste du temps s'occupe de la lessive et de reprendre les vêtements déchirés. Quand le soir approche, elle va aider Tsila à préparer notre repas.

Myriam ne parle pas. Si Tsila ne nous avait pas dit que toute sa famille a été déportée dans les camps, nous ne saurions rien d'elle. Elle travaille du matin jusque tard le soir. Elle a rapiécé le pantalon que j'avais sur moi en arrivant et que je porte à la base. Lorsque nous partons en expédition, j'enfile l'un des uniformes de gendarme tombés entre nos mains. Le tissu est rêche, il gêne la marche, mais son épaisseur protège du froid. En

revanche, il absorbe la pluie et nous rentrons alors à la base plus lourds que notre butin.

Maxi s'adressa soudain à moi : « Edmund, qu'écris-tu dans ton cahier ? »

Je fus surpris car je n'avais pas imaginé que les autres me voyaient écrire en cachette.

« J'écris les événements de ma journée pour les raconter à mes parents quand je rentrerai à la maison.

– C'est une bonne idée. Moi, je n'arrive pas à penser au futur. Tu as toujours associé tes parents à tes pensées ?

– Et mon amie aussi, ne pus-je lui dissimuler.

– Que s'est-il passé avec ton amie ? On vous a séparés ?

– Non. »

Maxi comprit que l'affaire était douloureuse et compliquée. Il se leva, inclina la tête et s'en alla. Le souvenir lourd resté comprimé en moi remonta à la surface, comme si les murs qui me protégeaient s'étaient lézardés.

J'allai à la cuisine demander un verre d'eau à Tsila, qui me servit généreusement. Je bus d'une traite. Le liquide me glaça le gosier et je vis ce que je n'avais pas vu depuis longtemps : la silhouette entière d'Anastasia.

Tout le temps de ma fuite, elle avait quitté mes pensées pour une zone inconnue. Même si, parfois, une facette de son visage passait devant moi, ou un geste, ou bien encore une phrase qu'elle prononçait souvent : « Tu es un peu différent, mais très sympathique. »

Je tentais ma chance : « Tu m'aimes ?

– Comment peut-on ne pas t'aimer ? »

J'étais sensible à ses paroles, mais pas assez aux réserves dissimulées entre les mots. Elle me semblait parfaite alors, et on ne remet pas en cause la perfection.

Soudain, elle avait montré son vrai visage : c'était la fin juin, les vacances d'été. Le soir déployait ses nuances rougeoyantes et nous nous promenions près du fleuve. Le désir de l'étreindre était si fort que mes mains ne m'obéissaient plus et tremblaient.

Anastasia est une créature de la nature, au contact de laquelle tout son être se dévoile. Sa façon si aérienne de marcher, de bouger la tête, de laisser échapper des mots qui ne forment pas des phrases, de tirer sur son tricot en faisant ressortir ses seins fermes. Elle demanda tout de go : « Pourquoi les Juifs ne font-ils pas de sport ? » et cette petite pique ne manquait pas de charme puisqu'elle savait que j'étais parmi les meilleurs en course d'endurance et en saut en hauteur. D'autres amis juifs avaient le même niveau que moi, mais les préjugés ont la vie dure.

Le soir venu, cependant, enlacés sous un saule, nous nous embrassions jusqu'à plus soif et les mots perdaient tout leur sens. Nos deux corps s'unirent pour ne faire qu'un, et quand l'obscurité fut suffisante, nous ôtâmes nos vêtements pour plonger, nager sous l'eau, remonter à la surface, pousser des cris de goélands. L'eau odorante ne faisait que décupler le désir. Ainsi pendant des heures, jusque tard dans la nuit.

« Anastasia ? l'appelai-je, d'une voix inhabituelle.

– Oui ? »

Il faut croire que je voulais lui demander quelque chose qui m'avait échappé.

Anastasia semblait on ne peut plus sereine, elle s'abandonnait tout entière au plaisir, se laissant porter par l'eau, plongeant encore. Chez moi, les plaisirs étaient plus mesurés, tourmentés par la culpabilité. Ce n'était pas sans raison qu'Anastasia me répétait : « Les Juifs sont toujours aux prises avec leurs pensées.

– L'homme n'est pas une pierre, ni une plante, même les animaux ont apparemment quelque chose comme des pensées », lui répondais-je pour la contredire un peu.

Elle partait alors d'un rire sauvage qui annulait totalement mes paroles.

Anastasia, ma déesse de l'eau, m'a captivé. Et tout ce qu'il y avait entre mes parents et moi, le charme de nos conversations murmurées, notre complicité délicate s'est effondré. J'ai aussi perdu la ferveur qui me poussait vers l'excellence dans les études.

Le lycée avait été pour moi une course infinie parsemée d'échelles : je grimpais et voulais grimper plus haut encore. Mes parents s'étonnaient de cet engouement, fiers quoique parfois inquiets, mais cette passion s'était soudain éteinte et, fasciné, je suivais Anastasia partout où elle voulait aller : sous les arbres touffus, dans les eaux noires de la nuit, dans les cafés populaires où de jeunes ouvriers, après une journée de labeur, déversaient tout ce qu'ils avaient accumulé en eux, ou simplement dans les ruelles pour rire et fumer en crânant, s'enivrer et cracher. Un soir, Anastasia dit d'une voix forcée : « Je déteste notre professeur de mathématiques, son nez recourbé, ses petites mains qui courent sur le tableau, c'est le diable incarné. Toi aussi tu le détestes ?

– Oui, répondis-je malgré moi.

– Très bien, alors nous allons le vaincre, nous allons le chasser de ce monde. Un monde sans formules mathématiques sera plus beau. Pourquoi tous les professeurs de mathématiques sont-ils juifs ?

– Pas tous, corrigeai-je.

– Si, pourtant. »

Ainsi nuit après nuit. Et lorsque je rentrais chez moi après minuit, mes parents m'attendaient au salon.

« Pourquoi m'attendez-vous ? demandais-je avec une colère contenue.

– Il est très tard, disait mon père d'une voix basse.

– Ce n'est pas la peine de guetter mon retour, je suis grand, disais-je en sentant que je les blessais.

– Où étais-tu si tard ? demandait mon père.

– Quelle importance ? » rétorquais-je.

Et ma voix avait les mêmes accents que celles des jeunes ouvriers au café.

Puis j'allais dans ma chambre, me déshabillais, et plongeais dans un sommeil profond.

La pluie a cessé et une odeur de neige flotte dans l'air. L'ascension vers le sommet est lente. Nous progressons de deux ou trois cents mètres chaque jour. Les dernières étapes seront les plus difficiles, nous devons utiliser des échelles et des cordes mais il ne faut pas s'inquiéter, Kamil et Felix ont une formation d'ingénieur et nous parviendrons à hisser tout le monde au sommet.

Pour l'heure, la radio diffuse de bonnes nouvelles : la percée sur le front de Stalingrad est confirmée, les blessés affluent en train à l'arrière. Le journaliste russe encourage la population à se joindre aux partisans et promet que la victoire est proche.

Raison supplémentaire de nous réjouir, nous avons découvert récemment une extraordinaire réserve de pommes de terre et nous en rapportons chaque nuit des sacs pleins au prix de gros efforts, mais chaque sac est accueilli là-haut par des cris de joie et de gratitude. Les mains de Hermann Cohen ne chôment pas, il prend soin de disposer les pommes de terre sur des planches en bois pour les préserver de l'humidité.

La radio marche la nuit, parfois le matin, quand nous rentrons de nos opérations. C'est notre oracle, pour le présent et le futur. Nous restons collés à elle pour absorber les voix qui s'en échappent.

Kamil dit qu'il ne faut pas se bercer d'espoirs qui nous viennent de loin, mais se préparer aux épreuves qui nous attendent. Si l'Armée rouge nous libère, nous la remercierons et l'acclamerons, mais en attendant il faut

poursuivre, enchaîner les entraînements et la lecture des textes, car ils suscitent une force intérieure unique.

Les soirées d'étude ont cessé. La fatigue et l'humidité nous épuisent. Pourtant Kamil ne renonce pas. Avant le dîner, il lit quelques versets de la péricope de la semaine, ou un psaume. Avant une opération, il nous lit le psaume commençant par *Dieu est mon berger*.

« Quel intérêt de lire des versets que nous ne comprenons pas ? demandent ses détracteurs.

– Ces versets donnaient de la force à nos ancêtres, matin et soir.

– Il n'y a aucune logique là-dedans, c'est de la superstition », dit quelqu'un.

La moindre parole de Kamil concernant la foi de la tribu continue d'agiter les esprits. Kamil semble parfois impuissant. L'opposition forte qui se lève contre lui ne lui permet pas d'exprimer ses pensées comme il le voudrait. Les mots restent bloqués dans sa bouche et une fois, en tentant de surmonter cet obstacle, il s'est mis à bégayer. Cependant, lorsqu'il sort pour une expédition ses ordres sont toujours fermes, il marche comme un jeune homme et si l'un d'entre nous s'essouffle, il le soutient jusqu'à ce qu'il retrouve sa respiration.

Mais c'est Isidore, l'un des trois jeunes qui nous ont rejoints, qui répand un souffle nouveau sur notre base. Il possède une voix captivante et connaît bien les prières. Quand il était enfant, son grand-père l'emmenait à la synagogue hassidique où il entendait des chants du quotidien, des prières de shabbat et de fêtes.

Ses parents étaient contrariés de le savoir à la synagogue, mais Isidore aimait son grand-père et la liturgie. Le vieil homme l'enveloppait dans son châle en lui indiquant les mots dans son livre et, par la suite, Isidore put se tenir à son côté pour prier.

Comme je l'ai dit, nous sommes épuisés le soir venu, mais la voix limpide d'Isidore nous fascine et nous nous laissons porter par elle, comme



par une flûte enchantée.

« Tu respectes les commandements ? lui demanda Danzig.

– Non, mais lorsque je prie, j’ai des visions claires, et mon cœur s’emplit de nostalgie pour mes parents et mes grands-parents.

– Tu pries tous les jours ?

– Non.

– Ton père priait ?

– Non. »

Tous étaient étonnés par ces questions directes, qui obligeaient Isidore à se dévoiler. Étonnés d’autant plus que ce soit Danzig qui pose les questions, lui qui ménage d’habitude ceux qu’on lui confie, sans parler de Milio sur lequel il veille comme père et mère réunis. Mais il faut croire que sa curiosité avait pris le pas sur la raison.

Un soir, Isidore nous annonça qu’il ne chanterait pas. Tout le monde en fut surpris.

« Pourquoi ?

– Les musiques m’ont quitté.

– Elles vont certainement revenir.

– J’espère. »

Le visage d’Isidore exprimait la perplexité, comme s’il parlait d’un autre que lui-même, blessé ou pris dans des tourments.

J’ai compris quelque chose : ici, chacun est porteur d’un secret, ou d’une déception dont il peine à parler. Rien d’étonnant à ce que la parole soit souvent entravée. Et même Isidore, qui semblait prier avec facilité, n’est pas totalement libre.

Cet empêchement étrange nous plongea dans l’intranquillité. Kamil aussi sentait que cette panne avait une signification. Les quelques nuits durant lesquelles il avait prié nous avaient remplis d’un intense désir de nous rapprocher de nos parents, nos grands-parents, et soudain ce chant s’était tu.

Isidore ne trouve pas de repos depuis qu'il a cessé de prier. Il accomplit tous les travaux possibles dans la base et ne cesse de demander : « Quand partons-nous en opération ? »

La vieille Tsirel lui a dit : « Itcha Meïr, tu n'as pas à t'inquiéter : la prière te reviendra. Ton grand-père, qui réside en toi, ouvrira ta bouche.

– Et que dois-je faire d'ici là ? demanda Isidore.

– Rien. Elle viendra vers toi d'elle-même, sans que tu y prêtes attention. »

Il y avait dans la voix de la vieille Tsirel une douceur qui apaisa aussitôt Isidore.

« Vous avez bien connu mon grand-père ? demanda-t-il.

– Très bien ! Nous étions voisins. Et de toi aussi je me souviens, mon poussin. Tu allais avec lui à la synagogue pour le shabbat et les fêtes, toujours bien habillé.

– Pourquoi cela contrariait-il mes parents ?

– Chaque génération possède son mode de vie, et les intentions sont toujours bonnes. Tes parents ont acheté un gramophone, ils aimaient écouter de la musique classique durant des heures sous la véranda ombragée. Pendant ce temps, tu étais avec ton grand-père à la synagogue des hassidim de Viznitz. Leurs chants étaient très doux. Tu t'en es imprégné, et désormais ils résident en toi. »

La nuit, Reb Hanokh donna des paires de gants à plusieurs combattants. Il nous revêtit de bonnets, gants et gilets, et même si nous ne parlons pas beaucoup de lui, sa présence est sensible et bien visible. Pas un jour ne s'écoule sans ses cadeaux. Il tricote jour et nuit, chaque vêtement créé par lui est confortable et chaud. Dommage que nous ne sachions le remercier comme il se doit.

Et c'est ainsi que Kamil exprima une idée qui le travaillait depuis longtemps : nous devons étudier l'hébreu. « Nous apprendrons un mot par jour, et nous nous en servirons comme mot de passe. » Pour mettre ce projet à exécution, nous possédions fort heureusement un dictionnaire allemand-hébreu trouvé dans la maison abandonnée.

« On ne peut pas être juif sans posséder la première langue juive, dans laquelle tous les trésors spirituels antiques sont nichés. Chaque mot que nous apprendrons nous vivifiera. »

Les communistes et les bundistes y étaient fermement opposés. S'il fallait cultiver une langue, c'était le yiddish, langue maternelle, langue des foules déportées dans les camps, et non l'hébreu, langue des objets sacrés qui ont rendu aveugles des populations, langue appartenant à la préhistoire, pas à l'histoire, et qui ne ferait que nous conduire vers l'obscurantisme.

Les arguments fusaient, nombreux et tranchants. Kamil conclut : « Que celui qui souhaite étudier l'hébreu l'apprenne et que celui qui préfère le yiddish soit béni. Toutes deux sont des langues sacrées. Le premier mot que nous étudierons est *avoda*, qui signifie à la fois le travail et le culte saint, ce qui convient à notre situation ici. Répétons : *avoda*. »

Mais même cet esprit conciliant se heurta à des protestations. Heureusement, la compote de fruits secs préparée par Tsila adoucit les esprits et améliora l'ambiance.

Ce faisant, Isidore et ses deux camarades avaient terminé avec succès leur entraînement personnel. D'ici deux jours, ils pourraient se joindre aux entraînements de groupe. Pour leur première mission, Kamil les intégra à l'équipe de Felix qui partait pêcher au lac, non loin de la base.

Les trois garçons ont pris des forces depuis leur arrivée, ils n'ont plus l'allure de jeunes recrues. Ils ont intégré toutes les règles et se réjouissent de leur première mission.

Nous étendîmes notre filet et attendîmes environ une heure. En le remontant, nous eûmes la surprise d'y trouver cinq gros poissons et une vingtaine de petits. Nous aurions volontiers recommencé mais une pluie drue nous trempa. Nous enveloppâmes les poissons pour rentrer à la base.

À la vue des poissons, Kamil s'écria : « C'est magnifique ! Tsila va nous faire un merveilleux repas. » Kamil sait parfaitement s'extasier d'un rien, et son enthousiasme lui rend son visage de jeune homme. Les combattants se précipitèrent pour aider Tsila et Myriam à préparer les poissons avant de les poser sur les braises.

Ce fut un repas de roi. Nous chantâmes des marches russes jusque tard dans la nuit.

Kamil avait bu quelques verres. Il s'écria bientôt : « Aujourd'hui, nous avons fait surgir de l'oubli le mot hébreu *avoda* qui possède une dimension sacrée, contrairement à son acolyte *labeur*. Le contraire du culte saint, c'est l'idolâtrie. Il existe également un *travail* intérieur qui est la prière. Chaque mot hébreu que nous acquérons est un cadeau car il contient une partie de notre trésor spirituel. N'oublions pas que nous en sommes les derniers gardiens. »

Kamil n'était pas ivre mais de bonne humeur, s'approchant de mondes qui nous demeuraient lointains. Il eut soudain les larmes aux yeux. Il tenta de se contenir mais, n'y parvenant pas, il se réfugia à l'écart, dans l'obscurité.

Notre vie a beaucoup changé depuis que nous possédons la radio. Nous l'écoutons uniquement le soir afin d'économiser les piles. Vers dix-neuf heures, s'il n'y a pas d'alerte, nous nous réunissons pour écouter les bulletins d'informations, ce qui fait dire à Kamil que nous sommes trop dépendants des nouvelles extérieures. L'entraînement et l'étude devraient rester prioritaires.

Lorsqu'il parle, Kamil donne l'impression de ne pas s'adresser seulement à nous mais aussi aux foules qui sont en route pour nous rejoindre.

Pour l'heure nous avons recruté trois combattants et organisé une fête pour la fin de leur entraînement. Tsila et Myriam ont préparé des biscuits fourrés à la confiture de prunes, grâce au four que Hermann Cohen et deux camarades ont fabriqué il y a quelques jours.

Nous respectons tous Kamil, mais il est difficile d'accepter sa litanie : notre retraite dans les montagnes est un voyage vers nous et vers le Dieu de nos ancêtres. Il y a dans cet homme secret une lumière qui nous attire et nous repousse en même temps.

Son adjoint Felix nous est plus proche sur tous les plans, malgré son caractère taciturne ; sa présence généreuse et stable nous procure une grande sérénité. Tout son être semble dire : « Agis, ne perds pas de temps à commenter. Pour ceux qui veulent débattre, il y a les soirées au coin du feu. Trop de pensées nuisent à la concentration dont nous avons besoin pour nos

missions, qui restent essentielles. Et mieux vaut dormir ensuite que se perdre en disputes sans fin. Le sommeil nous prépare aux rudes combats. Il renouvelle nos forces en filtrant les détritiques qui s'accumulent au long de la journée. » Ainsi parle Felix, sans même qu'un seul son sorte de sa bouche.

Il me semble parfois qu'à travers tous nos débats, nous commettons une injustice envers Kamil, voire envers nous-mêmes, mais que faire ? Ils surgissent malgré nous.

En ce moment, Isidore nous raconte les derniers jours du ghetto. Ses mots sont choisis avec soin et font jaillir des images.

Ainsi, nous a-t-il révélé, avant le départ du dernier convoi, les mères se tenaient près des barbelés, leurs enfants dans les bras, suppliant les Ruthènes de l'autre côté de prendre au moins un enfant : « Nous vous paierons pour chaque jour où il sera chez vous. » Les paysannes avaient refusé d'un geste de la main. Et leurs mimiques en direction du ciel étaient encore plus révoltantes, semblant dire : ça ne dépend pas de nous mais de Dieu.

Les deux camarades d'Isidore demeurent plongés dans la stupeur. Tous trois s'entraînent chaque jour, clouent des planches et aident en cuisine. Ils sont déjà partis pour de petites expéditions mais les deux ne parlent toujours pas. Ils nous ressemblent en tout point quand ils font des exercices ou des corvées, mais lorsqu'ils s'asseyent pour manger ou divaguer, la perplexité forme comme un halo autour de leur visage et leurs yeux disent : « Que nous est-il arrivé ? Comment sommes-nous parvenus jusqu'ici ? Tout cela n'est-il qu'un hasard ? »

La perplexité ne les quitte pas même lorsque la conversation autour du feu devient tumultueuse, et parfois il me semble que c'est plutôt de l'effroi à l'idée de ce qui nous attend.

Depuis leur arrivée, le visage d'Anastasia m'apparaît de nouveau clairement. Quand la guerre a éclaté, j'étais persuadé qu'elle ne ferait que nous rapprocher encore.

Un jour, alors que nous étions de retour vers ma maison, frissonnants d'amour, Anastasia avait demandé : « Pourquoi les gens haïssent-ils les Juifs ?

– Oh, ce sont des préjugés. Les Juifs ne sont pas différents des autres.

– Je sais », avait-elle dit, avec un sourire attendrissant. Elle avait la beauté et le charme des filles grandies dans les faubourgs, au plein air, dans une maison entourée d'un vaste jardin, de pâturages et d'étables.

Entre les murs du lycée, ses gestes étaient plus mesurés et ses paroles plus rares. C'était une bonne élève qui n'excellait dans aucune matière. Elle faisait ses devoirs, écoutait en cours mais ne posait jamais de questions. Elle avait toujours un doute dans les yeux, comme quelqu'un qui ne se sent pas à sa place. Mais en dehors du lycée ses gestes redevenaient libres, elle était volubile et riait aux éclats dans le parc qui longeait le fleuve. Le jour où je lui avais annoncé mon intention de prendre des cours d'équitation, elle avait éclaté d'un rire un peu forcé. Quand je lui avais demandé ce que cela signifiait, elle avait répondu : « Moi, je savais déjà monter à l'âge de sept ans ! »

Dans cette période folle de ma vie, je ne m'intéressais pas au détail mais au tout, et le tout, c'était Anastasia. Elle était un miracle vivant qui ne cessait de m'émerveiller : un cou altier, des mouvements de tête aussi vifs que ceux d'un oiseau et un corps parfaitement sculpté. J'étais persuadé qu'elle resterait toujours avec moi et que nous serions éternellement jeunes.

Auprès d'elle, les paroles me semblaient superflues. Il était plus vital de s'étreindre, s'embrasser, rire. Et soudain écrire, faire ses devoirs, chercher à exceller, participer à des débats devenait dérisoire.

Rien d'étonnant à ce que mes résultats aient baissé. Mes camarades de classe m'enviaient. Je reçus même un coup de pied d'une brute qui me lança : « Toi, va voir les tiens et laisse nos filles tranquilles. » Je lui répondis au centuple. À vrai dire, je ne cherchais pas la bagarre, mon bonheur m'emplissait tout entier. Mais cet échec dans mes études tracassait

mes parents. Au début ils ne m'en firent pas remarque, se contentant de rester silencieux à table, mais quand ils furent convoqués au lycée leur détresse éclata : « Que t'arrive-t-il, Edmund ? »

Ils me regardaient comme si j'avais contracté une mystérieuse maladie.

« Rien, bientôt tout reprendra comme avant. »

Je savais pourtant que je leur cachais la vérité.

Les catastrophes s'enchaînaient. D'abord je fus exclu du lycée avec mes autres camarades juifs, puis la maladie de ma mère s'aggrava.

J'emmenais parfois Anastasia à la maison pour montrer sa beauté à mes parents. Ma mère ne disait rien. Mon père plaisantait avec elle. Il faut croire qu'il était également sensible à son physique.

Nous avions encore le droit de marcher dans certaines rues, mais les murs s'élevaient autour du quartier juif. L'argent commençait à manquer, la nourriture était rationnée. Les gens se postaient devant leur maison pour vendre meubles et vêtements. Mais je continuais d'ignorer les bouleversements autour de moi, et même la maladie de ma mère, qui me demandait parfois : « Que s'est-il passé ? » sans comprendre que j'étais pris dans un tourbillon.

Les rendez-vous avec Anastasia devenaient dangereux, elle me fit comprendre qu'il fallait les espacer. Je n'avais pas peur, j'étais fou d'elle et je lui répétais : « Nous serons toujours ensemble, le destin ne nous séparera jamais, il ne le pourra pas. » Elle répondait par un petit sourire que j'interprétais comme un assentiment. En ce temps-là, je ne voyais que ce que je voulais voir.

Et c'est ainsi qu'arriva le fameux mardi. Nous avions prévu de nous retrouver dans la ruelle des Lilas. J'attendis une heure. Anastasia ne vint pas.

Je voulus aller chez elle mais n'en fis rien. Son père, un homme au visage rustre, ne m'appréciait guère. Il m'avait lancé un jour : « Chez nous,



on ne s'attarde pas au bal. Un homme honnête se couche tôt. » J'avais compris l'avertissement et n'avais plus remis les pieds chez eux.

Cette semaine-là, on nous déporta dans le ghetto. J'étais sûr d'apercevoir Anastasia près de la clôture, le soir, et je partis la chercher parmi les paysannes venues vendre des légumes et du pain. Je donnai une petite lettre à l'une d'elles, qui avait autrefois travaillé chez nous, en la priant de la transmettre. J'avais écrit : « Je t'attendrai à cinq heures près de la clôture. Avec mon amour éternel, Edmund. »

Pendant tout ce temps, j'étais persuadé que son père l'avait enfermée à la maison et je l'imaginais derrière les barreaux de sa fenêtre, les yeux implorants.

Je fomentais de me glisser hors du ghetto pour aller la libérer. Mes tentatives pour me faufiler dans une brigade de travail faillirent me coûter très cher. Mais j'étais têtu. Je retournais chaque jour près de la clôture, scrutant les passants, cherchant sans relâche Anastasia.

Un jour, j'aperçus une jeune fille sortir de la ruelle des Lilas, portant des vêtements de sport, une raquette à la main. Anastasia se dirigeait vers le club de tennis. Mes yeux incrédules s'emplirent de larmes.

Ce n'est que le lendemain que je compris : rien n'avait changé dans l'emploi du temps d'Anastasia. Elle allait en effet tous les mardis jouer au tennis. Le lendemain matin je l'aperçus encore, en route vers le lycée avec son sac à dos, entourée par ses camarades de classe, bavardant au milieu de la bousculade. Je ne pouvais entendre sa voix d'aussi loin mais chacun de ses gestes disait : ce qui a été n'est plus. La vie continue, il faut s'en réjouir.

Nous sommes restés des mois enfermés dans le ghetto, voyant chaque jour le visage de la mort. Ici, un homme était abattu pour s'être approché de la clôture, là des gens étaient arrachés à leur maison pour être entassés dans des camions et envoyés vers une destination inconnue.

Un homme qui avait cherché à fuir avait été pendu au beau milieu de la place.

Nous étions cernés par le danger, la faim commençait à nous tarauder. Pourtant je restais persuadé que bientôt, très bientôt, Anastasia surgirait près de la clôture par laquelle je me faufilerais pour la rejoindre.

Lors d'une expédition, nous retournâmes dans la maison abandonnée où nous avions trouvé les livres. Nous avons déjà pris tout ce que nous pouvions, chaque livre ayant sa valeur. Nous vîmes de nouveau ces gens merveilleux qui avaient habité là, loin de toute habitation juive, au cœur d'un paysage immense et paisible. Chaque fois que nous venons ici nous les imaginons plus grands. Kamil les appelle des Juifs précieux car, sans le trésor qu'ils nous ont laissé, l'immensité verte aurait englouti nos âmes.

Je lis l'*Histoire des Juifs* du grand Heinrich Graetz. J'ai encore du mal à saisir l'ensemble de l'épopée, mais je suis avec attention la conquête de la terre par les tribus d'Israël, leur premier exil et leur retour extraordinaire, puis le deuxième exil, terrible, et leur éparpillement parmi les Nations.

Je lis, et quelque chose de l'émerveillement de Kamil m'accompagne.

Je me suis un peu imprégné de sa façon de parler. Je n'ai pas la prétention de lui ressembler ni de suivre son chemin, mais le tempo de sa voix s'est imperceptiblement glissé dans la mienne et résonne lorsque je parle ou songe. C'est ainsi depuis que je pars avec lui en expédition, et apparemment je ne suis pas le seul.

Manfred estime qu'il doit posséder un pouvoir hypnotique auquel il faut se soustraire. Il faut analyser chacune de ses phrases car il se trompe comme nous tous, il peut nous induire en erreur, ou nous entraîner vers ce qu'il croit juste. Il faut rester à distance des gens qui ont un pouvoir hypnotique.

J'ai raconté à Manfred ce que j'avais lu dans le livre de Graetz et mon enchantement quant à la survie des Juifs tout au long de l'Histoire malgré leur dispersion. Mes conversations antérieures avec Manfred auraient dû m'enseigner que le mot « enchantement » ne fait pas partie de son vocabulaire.

« Qu'y a-t-il d'enchanteur là-dedans ? Tout être cherche à vivre et à se multiplier, les amibes comme les humains. Il faut reconnaître que les Juifs ont fait preuve de talent et d'ingéniosité en la matière. Depuis le début de leur exil, ils n'ont eu aucune confrontation directe avec leur ennemi. Ils ont appris à se soustraire et à fuir, pas toujours de façon élégante, et ils y sont parvenus d'une certaine manière. Il n'y a là aucun miracle, juste de la biologie. En d'autres mots : l'instinct de vie. »

Il entama tant mon émerveillement qu'il me laissa démuni.

Manfred se plaît à citer Darwin. « Il faut lire et relire Darwin, et nul ne pourra ensuite tenir des propos optimistes sur l'homme », répète-t-il. Kamil reste réservé à son égard, il ne lui adresse pas la parole directement, prenant Felix comme intermédiaire.

Manfred n'a pas de véritable interlocuteur parmi nous. Les communistes lui prêtent une oreille, certes, mais il ne les aime pas. L'application qu'ils font de leur théorie est trop brutale, selon lui. Là où Darwin a ouvert la voie vers la compréhension de la Nature, les communistes ont érigé le combat comme mode de vie. Un prolétariat puissant, voilà le but ultime de leur quête.

Il faut rappeler que nous sommes à présent quarante-sept, possédant chacun son visage et sa part de destin. Et dire aussi la vérité : ce collectif est fort et soudé. Nous donnons tous une part de nous au groupe, dans chaque expédition, et recevons en retour quelque chose de cette essence collective singulière. Celui qui rentre le matin à la base n'est jamais tout à fait le même homme que celui qui en était parti dans la nuit.

En même temps, chacun porte le poids de sa vie et nous nous gardons de nous confier outre mesure. Je ne sais pas grand-chose des combattants avec lesquels je patrouille, Werner, Manfred, Karl, Danzig, sans parler de Pavel que nous avons perdu. Kamil et Felix sont tout autant mystérieux. Nous nous sommes enfuis du lieu où nous devions être, abandonnant les nôtres au lieu de les soutenir. Depuis, la culpabilité nous ronge.

Kamil dit que Dieu nous a rendu grâce en nous menant ici, en plaçant ces livres entre nos mains, et qu'il est dommage que nous n'ayons pas le temps de les étudier en profondeur. Sans eux, nous serions orphelins.

Chaque geste, chaque action de Kamil prend un sens nouveau. Je l'ai entendu plus d'une fois crier au milieu d'une action : « Nous ne sommes pas seuls, il existe quelque chose de plus haut que tout ce qui est haut ! » Lors d'une expédition, nous fûmes attaqués par des gendarmes collabos. Ils étaient plus nombreux que nous et nous fûmes obligés de nous replier sous un tir nourri. Kamil éleva soudain la voix : « N'ayez crainte. Le Dieu des armées est avec nous. »

Hier, j'ai été témoin d'une conversation entre Michaël et la vieille Tsirel.

« Comment peut-on savoir que Dieu existe ? » lui demanda-t-il.

Elle le contempla, les yeux grands ouverts :

« Chaque arbre, chaque animal et chaque être humain témoigne de l'existence d'un Créateur.

– Pourquoi je ne le vois pas ?

– Il faut entraîner son regard pour distinguer les miracles accomplis par Dieu à chaque instant.

– Comment faire ?

– Il faut dire ce qui est écrit dans la prière : *Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob*. Et ajouter : *Montre-moi ton visage*.

– Combien de fois par jour faut-il dire cette prière ?

– Trois fois.

– Si Dieu est partout, il est également en moi ?  
– Bien sûr, mon poussin.  
– Pourquoi je ne le sens pas ?  
– Toi mon enfant, tu es sage et le jour venu Dieu tournera son visage vers toi.

– Merci, grand-mère Tsirel.  
– On ne remercie pas pour cela, mon chéri.  
– Encore une chose, grand-mère. Les exercices de géométrie sont aussi des prodiges de Dieu ?  
– Tout est prodige. Tout, même ce qui est le plus dissimulé à nos yeux.  
– À partir de maintenant, je vais entraîner mon regard.  
– Que Dieu te protège, et nous aussi. »

Nous avons tous une grande affection pour Michaël qui évoque en nous des images de nos familles et de nous-mêmes à son âge. Il est sérieux, précis, mais il aime aussi contempler autour de lui, jouer aux osselets et rire. « Il a une tête parfaite, dit Maxi. Il réussit facilement les exercices de calcul, mais qui sait quels talents cachés il a encore. Il me semble parfois qu'il est sensible à la langue. Il parle peu de sa famille mais toute sa manière d'être témoigne qu'il a été aimé par ses parents, ses oncles et ses grands-parents. J'ai l'impression que rien ne lui échappe. Un jour il m'a demandé si nous vivrions ensemble après la guerre, comme maintenant. Je lui ai répondu que chacun retournerait à sa famille. "Pourquoi ne pourrions-nous pas vivre en communauté comme ici ?" Je ne savais que dire. Je lui ai répondu : "On verra bien." »

Nous sommes pris dans la routine : embuscades, patrouilles, expéditions, courses. Le grand assaut dont Kamil ne cesse de parler se fait attendre mais nous guettons l'Armée rouge, en espérant qu'elle arrivera avant. Soudain, un chien de taille moyenne surgit ventre à terre, reniflant de tous côtés, et bondit sur Maxi, qui s'écria dans un mélange de stupéfaction et de joie : « Eduard ! Quelle surprise ! Comment m'as-tu trouvé ? »

C'était le premier signe, et le plus concret, en provenance de nos familles. Maxi avait recueilli Eduard alors qu'il n'était qu'un chiot, et avait passé toutes ses années d'université avec lui. Après son mariage, il avait partagé son affection pour le chien avec sa femme Magda. Ils n'eurent pas d'enfants mais cela n'entama pas leur amour. Ils s'occupaient de la maison et travaillaient ensemble à la pharmacie.

« Comment es-tu arrivé ici ? Comment m'as-tu trouvé ? » demanda Maxi en s'agenouillant. Toute la base était en émoi. Un chien qui parcourt plus de cent kilomètres pour retrouver son maître n'est pas n'importe qui.

Quand le calme revint, Eduard s'installa aux pieds de Maxi, regardant autour de lui comme pour dire : « J'ai réussi. Moi-même je ne peux pas le croire. J'ai erré, mais finalement je suis arrivé. »

Eduard n'est pas un chien de race au caractère capricieux, préoccupé uniquement par lui-même, réclamant gâterie sur gâterie. C'est un chien simple qui aime ses maîtres plus que lui-même, et c'est cette fidélité qui l'a mené jusqu'ici.

Comme nous tous, Maxi se confie peu. Seul Michaël savait qu'il avait un chien répondant au nom d'Eduard. Maxi n'idéalisait pas son chien : il disait simplement qu'il était droit et savait prendre des risques. Un jour, des voleurs s'étaient introduits dans la maison. Eduard les avait attaqués, avait été grièvement blessé en retour mais n'avait pas lâché les voleurs jusqu'à ce qu'ils prennent la fuite. Maxi l'avait soigné pendant de longues semaines, le chien avait surmonté cette épreuve et sa fidélité à ses maîtres en avait été décuplée.

Magda avait été raflée dans les premières *Aktionen*, et après sa disparition Maxi n'avait pas quitté Eduard, la vie sans sa femme n'avait pour lui plus de sens. Il ne cessait de gémir auprès de son chien, implorait de mourir, mais le destin en avait décidé autrement : Kamil était venu lui annoncer que Felix et lui avaient décidé de s'échapper le soir même au retour de leur brigade de travail, et de rejoindre la forêt. Maxi n'hésita pas : cela lui semblait la façon la plus juste de mettre fin à ses jours. Il était sur le point de confier Eduard à un voisin ukrainien mais se ravisa : ce dernier pouvait le dénoncer.

Maxi partit le matin avec sa brigade sans dire adieu à Eduard. Le plan de Kamil fonctionna. Le soir même, Kamil, Felix et Maxi se retrouvèrent dans un champ à l'air libre.

Il sembla un instant que Maxi allait raconter à Eduard ce qui s'était passé depuis ce matin où il avait quitté la maison sans lui dire au revoir, et lui demander pardon. Mais non, Maxi restait assis, plongé dans ses pensées, silencieux. La joie qui l'avait étreint s'était dissipée pour laisser la tristesse l'envelopper. Heureusement, son ami Salo s'approcha de lui : « Viens, on va présenter Eduard à grand-mère Tsirel. Elle va certainement s'intéresser à lui et dire quelque chose qu'il sera bon d'entendre. » Maxi baissa les yeux, prit Eduard dans ses bras et emboîta le pas à Salo.



Entretemps, la musique était revenue à Isidore qui avait repris ses prières la nuit. Sa voix est nette et d'une grande douceur. La plupart d'entre nous ne saisissent pas le sens des mots mais le chant emplit nos cœurs de tristesse et de nostalgie.

Il faut reconnaître que nos soirées d'étude sont souvent des moments d'affrontement. Les gens se disputent sur chaque mot, chaque verset. Les plus durs sont les communistes qui prétendent que notre intérêt pour la Bible et le hassidisme est un retour en arrière vers des temps obscurs, et ils n'acceptent pas non plus les prières d'Isidore. L'un d'eux est allé jusqu'à dire : « Si Isidore accepte d'enlever sa casquette pendant qu'il prie, nous saurons au moins qu'il ne compte pas nous droguer avec ses murmures. »

Beaucoup d'entre nous sentent qu'Isidore nous entraîne vers les mystères cachés en nous, certains éclatent en sanglots à la fin de la prière, ou prennent sa défense.

Hier, Myriam s'est évanouie à la fin de la prière, et Salo l'a aussitôt emmenée à l'infirmerie. Quand elle a repris connaissance, elle a prononcé une succession de mots hachés, avant de s'endormir profondément.

Elle s'est relevée après une journée passée à l'infirmerie, et s'est remise au travail. Salo voulait la garder en observation vingt-quatre heures mais elle refusa. Elle a toujours été très silencieuse, mais ce silence s'est comme intensifié et ceux qui lui apportent leurs vêtements à raccommoder n'osent pas prononcer un mot devant elle.

Seule Tsila, qui fait office pour tous de grande sœur, parle avec elle. Je l'ai entendue lui dire un jour : « Myriam, ma chérie, n'oublie pas que beaucoup de gens dépendent de nous, nous ne pouvons les décevoir. »

Myriam avait alors relevé la tête et l'avait regardée comme pour dire : « Est-ce que cela dépend vraiment de moi ? Je ne maîtrise ni mon corps ni mes pensées. »

Tsila connaît la douleur de Myriam. Ce n'est pas facile d'être une braise retirée du feu, de se consumer sans brûler.

La vie est plus simple pour nous autres combattants. Nous affrontons presque chaque nuit la guerre. Nous rentrons épuisés pour plonger dans un sommeil sans rêves, mais pendant ce temps Myriam fait la lessive et suspend les vêtements qui tous lui rappellent sa maison, ses parents, son mari et ses enfants.

Tsila, de son côté, reste ferme et ne craint pas Hermann Cohen quand il lui reproche de servir des tranches de pain trop épaisses aux combattants, ou des assiettes de soupe trop remplies. Elle dit que cela ne change rien pour le commun des mortels mais que les combattants en ont besoin, et elle chuchote à Myriam : « Ma chérie, n'aie pas peur de lui. Nous devons mettre toute notre âme dans le peu que nous pouvons faire de nos mains. Une soupe sans une honnête tranche de pain n'a pas de sens pour des combattants qui rentrent affamés et assoiffés. Avec tout le respect que je dois à Hermann Cohen, je ne me tairai pas s'il nous fait encore des réflexions. »

Myriam l'écoute sans rien dire.

Ainsi passent les journées ici, en nous broyant parfois.

Salo a remarqué que je demande de temps à autre un petit verre de vodka à Tsila. Il s'est inquiété de savoir si j'avais besoin d'aide et je lui ai répondu : « C'est une affaire très personnelle, que je suis sûr de surmonter bientôt. Merci pour ta sollicitude.

– C'était une simple question.

– Merci. »

Le soir, je m'assis par hasard près de Werner qui me confia que les jours passés au ghetto avaient été pour lui des jours étonnamment bénis. Il avait lu les classiques de la littérature française, l'un après l'autre, et amélioré sa connaissance de la langue étudiée consciencieusement au lycée.

« C'est étrange, j'étais retranché à l'intérieur de moi-même, hermétique à la souffrance autour de moi. Mes parents et mon frère luttèrent comme des désespérés pour obtenir une miche de pain et moi, envoûté par un diable, je ne lâchais pas mes livres.

« Lorsque j'ai été affecté à une brigade de travail, je cachais un livre dans ma poche pour le lire pendant les pauses. J'étais fasciné par Maupassant et Flaubert. Plus tard, quand j'ai eu entre les mains le premier volume d'*À la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, mon bonheur ne connut plus de limites.

« Mes parents ne me faisaient aucune remontrance sur cette frénésie et me regardaient parfois avec émerveillement. Mon frère, lui, me lança qu'il était interdit de se réfugier dans les livres en ce moment si tragique. Sa remarque ne m'empêcha pas de continuer d'acheter des livres aux gens sur le point d'être déportés vers les camps. À cause de cette accoutumance, je n'ai presque pas vu mes parents et mon frère durant les derniers jours au ghetto. Personne, il est vrai, ne savait que c'étaient les derniers jours. Au fond de moi, je gardais l'illusion que bientôt la cruauté des Allemands apparaîtrait à tous comme une erreur. Ils présenteraient leurs excuses et les Juifs seraient enrôlés pour soutenir l'effort de guerre.

« Et toi, comment as-tu vécu ce temps au ghetto ? me demanda soudain Werner.

– Moi aussi, j'étais dépendant de quelque chose », lui répondis-je sans donner de détails.

Depuis, nous discutons parfois ensemble.

Le lendemain matin débuta l'ascension finale vers la cime. Fort heureusement, la neige avait cessé et un soleil d'hiver prodiguait une lumière argentée. Tout le monde fut réquisitionné. On commença à monter l'équipement et les provisions, puis les enfants et les vieux. La sécurité n'était pas laissée de côté : un peloton resta en alerte pendant tout le temps de l'opération.

La cime consistait en un large plateau abritant deux forteresses en ruines, datant des Turcs.

L'opération avait été rigoureusement préparée. Les bâches des tentes furent dépliées, les armatures métalliques plantées dans la terre. Hermann Cohen installa ses planches pour y entreposer les aliments. Tsila fit à manger. Ce nouveau lieu me parut différent de toutes les haltes que nous avions faites jusqu'alors. Peut-être à cause du soleil si aveuglant.

Dans ce nouveau campement, nous avons la sensation que l'on ne pourra pas nous surprendre facilement. Kamil nous explique que les bunkers seront renforcés par de doubles cloisons en bois pour isoler de l'humidité et du froid. Nous avons des couvertures et une quantité non négligeable de peaux de mouton pour recouvrir les parois et le sol.

De là, toute la région s'étend à nos pieds : les routes, les chemins de fer, les habitations, les bases militaires. Kamil pointa du doigt le village de Holovka près du fleuve. Pavel est une blessure qui ne guérit pas. J'ai souvent entendu Kamil regretter : « Il ne fallait pas le laisser seul dans ce

combat. » Cela fait plus d'un mois qu'il est parti, c'est difficile de parler de lui. Je le vois comme s'il était devant moi.

Mais le temps presse. Nous commençons à creuser la terre pour poser les fondations des bunkers, qui seront reliés les uns aux autres par des boyaux. Hermann Cohen ne se contente pas de distribuer des conseils, il participe pleinement aux travaux, scie et rabote. Cette activité enthousiasmante me fait entrevoir une nouvelle vie, que je ne saurais dessiner précisément.

Il me semble que désormais le quotidien sera plus organisé : je pourrai jouer aux échecs et me préparer au baccalauréat. Il y a ici des gens cultivés, tout le monde à vrai dire. Je pourrai apprendre d'eux et passer mes examens à la fin de la guerre. J'ai demandé à Maxi s'il pouvait m'aider.

« Volontiers », répondit-il dans un sourire. Mais selon lui il n'y a pas à se presser, la guerre va durer encore longtemps. Autrefois nous avions une pensée empirique. Au ghetto, nous avons appris qu'il ne fallait pas faire de calculs, qui ne font que nous embrouiller. Chaque jour la réalité montre un autre visage.

La nuit, j'ai rêvé que nous jouions aux échecs, barricadés dans nos bunkers chauds et éclairés. Une rafale de vent arracha les toitures et un air glacé s'engouffra. Nous essayâmes de les remettre en place mais le vent était violent et têtu. Hermann Cohen tendit soudain le bras et remit les toitures en place avec l'aisance d'un magicien.

La construction des bunkers prend du temps, mais nous faisons les choses sérieusement tout en assurant les patrouilles et les embuscades. Rien d'étonnant à ce que les combattants s'écroulent de fatigue le soir.

L'ambiance a changé depuis que nous sommes arrivés sur la cime. Les gens se confient plus volontiers sur des sujets qu'ils n'osaient pas aborder jusque-là. C'est étrange de constater qu'au moment où le froid gagne, l'homme cherche refuge en son âme.

Je vis de nouveau mon père et ma mère à la gare. Ma mère était très pâle. L'opération et la courte convalescence qui avait suivi n'avaient pas ramené les couleurs sur son visage. Mon père aussi avait l'air mal en point, mais il n'avait d'autre choix que de se tenir aux côtés de ma mère.

« Assieds-toi sur le sac à dos, lui dit-il d'une voix douce.

– Je vais rester debout, ça m'est plus facile. Nous allons probablement monter bientôt dans les wagons. »

Vêtus de leurs longs manteaux, ils semblaient plus raides d'instant en instant. Les gens autour de nous s'agitaient comme s'ils savaient déjà ce qui nous attendait. Si ce n'était l'inquiétude qui tenaillait mes parents concernant mon évasion, ils se seraient certainement assis pour attendre.

« Sauve-toi, mon fils », me répéta mon père, d'une voix incongrue qui me donna des frissons. Ma mère prit mes mains dans les siennes : « Sauve-toi, mon enfant, les jeunes gens n'ont pas d'avenir ici. » Elle me lâcha, et je m'enfuis entre les wagons.

Tsila et Myriam ont préparé un repas pour fêter notre arrivée sur la cime : des poissons grillés aromatisés aux herbes de montagne, des pommes de terre, et deux marmites de thé posées sur les braises, exhalant une vapeur odorante.

Kamil félicita les groupes qui avaient travaillé dans l'harmonie, Hermann Cohen qui agit en coulisses, Tsila et Myriam qui nous avaient préparé un festin de rois. Kamil répéta que la cime était « le cœur du cœur de la terre du Baal Shem Tov ». C'est ici qu'il avait cherché les voix pour atteindre Dieu. Des témoins racontent qu'en montant il était de taille moyenne, et en redescendant il avait considérablement grandi.

Isidore demanda à prier. Il ne parle jamais de ses sensations, ni de sa foi, ni même des prières, qu'il prononce simplement, comme s'il les avait en lui depuis toujours. Quelqu'un a dit un jour qu'il est un instrument de transmission, c'est pour cela que les prières se sont pas altérées, ni trop aiguës, ni trop maniérées.

« Comment prier quand on ne comprend pas les mots ? » demandent ceux qui savent tout. Isidore se tait. Son visage exprime sa perplexité, témoignant que lui non plus n'a pas de réponse.

Tandis que le gel s'intensifie, nous capitonnons les parois des bunkers de planches et de peaux de mouton. Nous y installerons d'abord les personnes âgées, les femmes et les enfants, et, s'il reste de la place, les combattants.

Dernièrement une grande quantité d'armes et de munitions est tombée entre nos mains, et Kamil a décidé de construire une réserve attenante aux bunkers. Quelques combattants voulaient fêter ce butin, mais Kamil leur a demandé d'attendre l'arrivée des premiers réfugiés.

La foi de Kamil demeure inébranlable, il s'appuie à présent sur les nouvelles optimistes de la radio russe, qui annonce d'autres victoires après Stalingrad. La radio allemande répertorie des victoires à l'Est et à l'Ouest mais elle a cessé de fanfaronner et de promettre la défaite à ses ennemis.

Lors de notre dernière expédition, Kamil a interrogé un fermier sur l'avancée des combats. D'après lui, l'occupant ne traitait plus les affaires courantes et recrutait de la main-d'œuvre pour les usines. Les trains, qui étaient réquisitionnés pour transporter les soldats vers le front, revenaient avec les malades et les blessés.

Chacun ici lit la carte des combats à sa manière. La position de Kamil n'a pas bougé d'un pouce : nous devons préparer nos esprits, être combattants et juifs, sans aucune contradiction.

Mais l'un de nos camarades a plongé dans la mélancolie. Il s'assied à sa place habituelle, le regard éteint. Hier encore il se réjouissait de la délicieuse bouillie de maïs préparée par Tsila. Il apprécie ses plats comme



personne et la remercie souvent, mais là il se montre indolent, tenaillé par le doute et le désespoir :

« Où tout cela va-t-il nous mener ?

– Vers nous-mêmes, lui répond Kamil, et de là, vers la lumière et la victoire.

– Nous sommes une poignée, ils sont des milliers, et déterminés à nous exterminer.

– Nous avons toujours été peu nombreux, pourtant nous n'avons jamais désespéré. Le désespoir n'est pas un sentiment auquel nous pouvons nous raccrocher. »

Mais le combattant ne se défait pas de son regard morne. Hier encore il écoutait la radio avec nous, calculait les distances, les probabilités, ses hypothèses étaient presque optimistes, et soudain, sans raison apparente, le voici plongé dans une mélancolie noire.

Kamil, appelé par ses adjoints préparant une opération, et fut remplacé par Salo, qui s'approcha doucement du combattant :

« Que crains-tu, mon ami ?

– La terrifiante armée allemande, son organisation exemplaire, son réseau ferré, sa terrible armée de l'air. Il n'y a jamais eu une telle puissance en ce monde. » Il était manifeste qu'il avait d'autres mots en lui, qui restèrent curieusement scellés.

« C'est pour cela que nous sommes montés sur la cime. D'ici, on peut à la fois se défendre et répondre à la guerre par la guerre », lui dit Salo, tout en sachant que ces mots étaient de peu de poids face à la vision d'horreur qui obsédait le combattant. Ce dernier reprit d'une petite voix, comme s'il craignait de ne pas avoir été compris :

« Mais ils sont nombreux et très bien entraînés.

– Tout ne se mesure pas à la force. Parfois, la détermination d'une poignée de combattants peut venir à bout d'un grand nombre, comme ce fut le cas des Asmonéens, affirma Salo en soulignant chaque mot.

- Les Asmonéens ?
- Des combattants juifs.
- Je n’ai jamais entendu parler d’eux.
- Ils étaient peu nombreux et combattirent face à l’Empire grec.
- Avec succès ?
- Oui, c’est la vérité. »

À ces mots, le combattant hocha la tête comme pour signifier que tout cela ressemblait à une légende.

Il est clair que la foi qui l’a animé pendant des mois s’est dissipée. Salo voudrait lui prodiguer des paroles encourageantes et sincères, mais il ne sait qu’ajouter. Finalement, il dit : « Il ne faut pas désespérer », regrettant aussitôt ce manque de conviction. Il tenta une autre approche :

« Regarde comme nous avons réussi. La construction des bunkers s’achève. Nous avons des armes et des munitions en quantité. Si les réfugiés viennent à nous – et ils viendront –, nous pourrions saboter des convois, attaquer des camps militaires, multiplier les embuscades. Il y a en nous suffisamment de fureur pour les frapper. Je suis d’accord avec toi : en toute logique, on pourrait parfois désespérer, mais il y a quelque chose au-dessus de la logique.

– Quoi donc ? demanda le combattant en le regardant droit dans les yeux.

– La foi, dit Salo prudemment.

– Je ne l’ai pas. »

« Tu devrais surmonter cela », voulut dire Salo, mais il se retint.

« Je n’ai pas la foi, je m’étonne des gens qui en parlent comme si elle allait de soi. J’ignore à quoi ils font allusion.

– Tu doutes de notre bon droit ?

– Non, pas de notre bon droit, mais des chances d’échapper aux griffes de l’ennemi, oui. Non seulement il est énorme et monstrueux mais il grossit chaque jour, et il étend ses tentacules de toutes parts. Tout le monde cède

devant lui et accomplit ses quatre volontés. Celui qui a vu des milliers de gens engloutis par les wagons à la gare sait sa force terrible. Le monde n'a jamais connu un tel monstre. »

La vision d'horreur qui se dressait devant lui ne cessait de croître et menaçait de le submerger. Salo le prit par l'épaule pour le conduire à l'infirmerie et lui donner un calmant. Le combattant se laissa faire comme un enfant, ouvrit la bouche, avala le sirop.

Salo continua de lui parler d'une voix douce et mélodieuse, comme s'il lui disait un conte. Le combattant ferma les yeux et s'endormit assis. Plus tard, Salo l'allongerait sur sa couche, avec l'aide de Danzig.

Michaël, quant à lui, copiait un chant que le rabbin Levi Isaac de Berditchev aimait chanter lorsqu'il était seul.

Le soir, alors qu'il avait distribué les feuilles à ceux qui voulaient bien étudier, on lui demanda de lire. Il en fut troublé mais Maxi l'encouragea :

*Où que j'aïlle – toi.*

*Où que je me tienne – toi.*

*Seulement toi, encore toi, toujours toi.*

*Toi, toi, toi.*

*Quand je vais bien – toi.*

*Quand j'ai mal – toi.*

*Seulement toi, encore toi, toujours toi.*

*Les cieux – toi.*

*La terre – toi.*

*En haut – toi.*

*En bas – toi.*

*Où que je regarde, je verrai, ici.*

*Seulement toi, encore toi, toujours toi.*

Tel qu'il le récita, le chant semblait avoir été écrit pour Michaël. Nos cerveaux en alerte, prêts à analyser le texte, se figèrent brutalement. Il y eut un étonnement et une émotion immenses, et nos pleurs contenus éclatèrent enfin.

Nos patrouilles ont obtenu plusieurs informations qui confirment l'intensification du trafic ferroviaire et nous y voyons un signe encourageant. Mais parmi les trains qui se dirigent vers le front, il y a aussi des trains qui conduisent les Juifs vers les camps. Et tous les témoignages que nous avons recueillis corroborent que ce sont des camps de la mort : de la fumée s'élève de leurs cheminées jour et nuit.

« Nous ne pouvons plus rester sans rien faire. Notre devoir est d'arrêter cette déportation effroyable », dit Kamil, le visage tourmenté.

Il s'isole dans sa tente pour se pencher sur une grande carte et préparer l'opération en détail. Il convoque parfois des commandants de peloton pour solliciter un avis. Nous connaissons le terrain comme la paume de notre main mais il faut envisager l'imprévu : la saison est au plus froid et les patrouilles ennemies grouillent. Il gèle à pierre fendre, une neige épaisse et silencieuse tombe en continu. C'est signe que le temps nous est compté.

Kamil ne veut plus attendre et constitue deux groupes pour la mission. Des combattants essaient déjà des uniformes et des chaussures dans la réserve de Hermann Cohen pour choisir les plus confortables. Mieux vaut souffrir du froid qu'être entravé, selon Kamil.

Nous avons transporté la vieille Tsirel dans le bunker. Elle s'est montrée sensible aux regards tendres qui accompagnaient ce déplacement. « J'aurais dû rejoindre le monde de Vérité depuis longtemps et ne pas être un poids pour vous. » Kamil est sorti de sa tente pour la saluer. La vieille Tsirel

n'écoute pas la radio mais se contente des voix qu'elle entend, et de ses visions. Ses ancêtres lui servent de guides, y compris en ces temps critiques. Elle a pour habitude de dire : « C'est ainsi que faisaient mes ancêtres, et ainsi que j'essaie de me comporter. » Elle ne craint pas les contradictions, les incompréhensions ou les questions gênantes et répond la plupart du temps de manière limpide. Lorsqu'elle n'a pas de réponse, elle dit tout de même : « Si Dieu place des paroles dans ma bouche, je saurai répondre. Sinon, cela signifie que je n'en suis pas digne. » Elle parle de Dieu avec simplicité, comme d'un être supérieur proche des hommes, qui leur offre sa bonté et ses grâces. C'est ainsi qu'il faut accepter le bien et le mal sans se plaindre, elle ne se lasse pas de le répéter. Ces phrases ont le don de faire sortir les communistes de leurs gonds, et ils sont loin d'être les seuls. L'un d'eux a hurlé : « C'est de la bêtise, de la malveillance et de la manipulation ! »

Tout chez nous se passe dans la difficulté, avec des changements d'humeur qui nous ébranlent. Il me semble parfois que ce ne sont pas seulement les Allemands et la population hostile qui nous ont déclaré la guerre, mais aussi la nature. Une meute de loups affamés nous a attaqués il y a quelques jours. Felix s'est débarrassé d'eux en lançant une grenade.

Mais ce geste de défense ne nous a pas soulagés. À la vue des membres des loups éparpillés sur la neige se superposaient des scènes du ghetto où les soldats tiraient aveuglément. Le sol était ensuite jonché de membres humains à vif, exactement de la même manière.

Kamil fit circuler une directive spéciale :

« Nous approchons du jour où nous combattons l'ennemi face à face. Il est déterminé à nous exterminer, ce n'est pas un mystère. Grâce à Dieu nous sommes libres, entraînés, et prêts à nous battre.

« Nous sommes peu nombreux mais même une poignée de gens peut faire dérailler des trains emmenant les Juifs à la mort. Il y a parmi nous des commandants qui s'opposent à cette opération dont Felix et moi-même

prenons l'entière responsabilité. Le danger est grand, sans aucun doute, mais nous avons été audacieux en quittant le ghetto pour nous réfugier dans ces montagnes. Cette audace nous guidera lorsque nous descendrons juger ceux qui font circuler les trains, et leurs gardiens. C'est une prise de risque nécessaire et sanctifiée. La vie est précieuse, mais face à un ennemi plein d'un venin cruel, nous n'avons pas le choix. "Lève-toi pour tuer celui qui veut te tuer", comme disaient nos Sages. C'est ce qui est exigé de nous en cette heure. Votre commandant : Kamil. »

Une de nos patrouilles tomba sur un Ukrainien qui leva aussitôt les mains en l'air et demanda l'asile. Il fut conduit à notre commandement et nous confia spontanément son secret : « Il y a quelques jours, les derniers Juifs qui travaillaient à la carrière ont été emmenés. On leur a ordonné d'entrer dans le fleuve, où ils ont été fusillés. Je ne peux plus vivre depuis, leurs cris résonnent dans ma tête. Je ne mange plus, je ne dors plus. Faites de moi ce que vous voulez. Je ne peux plus vivre dans mon village. »

Kamil lui posa des questions sur son village, sur les villages alentour, et sur le sort des Juifs qui y vivaient.

« Ils les ont tous assassinés. On les a obligés à creuser des fosses dans la forêt puis on leur a tiré dans le dos et ils sont tombés. D'autres Juifs sont arrivés pour combler les fosses, avant de creuser leur propre tombe. C'est ainsi chaque jour. Il ne reste plus un seul Juif dans toute la région. Ceux de la carrière étaient les derniers. Je ne peux plus vivre dans un tel endroit. »

Tout son corps tremblait.

« Pendant combien de temps nous as-tu cherchés ? lui demanda Kamil d'une voix nouée.

– Deux jours.

– En bas, ils savent qu'on est ici ?

– Oui. »

Salo l'emmena à la cuisine où Tsila lui donna de la soupe qu'il avala aussitôt, mais son corps tremblait toujours.



La nuit même, Kamil l'interrogea sur les mouvements des trains et les bases éparpillées le long des routes principales. Son visage s'apaisait peu à peu, il confirma que, ces derniers jours, le trafic ferroviaire s'était accentué. La circulation civile était stoppée. Lorsqu'il évoqua les trains chargés de Juifs, il dit : « Les cris qui s'en élèvent déchirent le ciel.

– Que veux-tu faire ? lui demanda Kamil d'un ton amical.

– Rester avec vous. »

Et il éclata en sanglots.

Dans le même temps, Danzig jubilait : Milio l'avait appelé « papa ».

« Combien de fois ?

– Une seule.

– Tu es sûr ?

– Oui. »

Tout le monde se réjouissait avec Danzig, comme s'il était possible d'oublier soudain les missions dangereuses qui nous attendaient. « Milio n'est pas muet, j'en étais sûr », répétait-il d'une voix qui n'allait pas avec sa fonction de commandant de groupe.

« S'il a prononcé le mot *papa*, c'est signe que le langage n'est pas bloqué en lui, il va bientôt se mettre à parler vraiment », supposa Salo.

Milio est notre mystère éternel. Impossible d'ignorer sa présence mutique et ses grands yeux contemplatifs qui nous scrutent. Son silence est plus fort qu'une parole, mais il est difficile de le déchiffrer.

Apparemment, il capte avec plus d'acuité que nous ce qui se passe autour de lui. Puis son regard change pour exprimer toute la peine qu'il ressent à l'égard de lui-même et de Danzig. Aujourd'hui nous sommes ensemble mais où serons-nous demain ? Ses yeux disent aussi : J'ai eu un jour des parents, et je les ai perdus. J'ai peur que Danzig parte et ne revienne plus.

Le mot *papa*, échappé de la bouche close de Milio, a transformé Danzig. Lorsqu'il est heureux, son visage redevient celui d'un enfant. Tous

ceux qui partent en opération avec lui savent à quel point il prend soin de chacun. On croirait même parfois qu'il est prêt à installer son groupe au pied d'un arbre et assurer seul la mission.

La vieille Tsirel nous a souvent dit : « Il faut apprendre de Danzig la joie. Il sait se débarrasser de tout ce qui pourrait l'altérer. » Et lorsque Danzig vient lui rendre visite, elle en est tout émue : « Je suis heureuse de ta présence, ce n'est pas tous les jours que je reçois la visite d'un géant comme toi. »

Maxi, le père adoptif de Michaël, était artificier durant la Première Guerre mondiale. Il est spécialiste dans son domaine et on l'incorpore souvent à des missions de pénétration en territoire ennemi.

Cette fois, les préparatifs de l'expédition furent un peu différents. Peut-être parce que certains combattants écrivirent des lettres qu'ils confièrent à ceux qui restaient, peut-être à cause de la neige recouvrant la terre d'une couche épaisse, peut-être à cause de l'excitation avant l'opération, inédite en son genre.

Kamil étala la carte pour désigner les obstacles et le but. Ces derniers jours, les pelotons s'étaient entraînés à la guérilla sous un feu ennemi, en terrain construit, et au maniement des explosifs. Il était clair que cette opération était elle-même un entraînement pour des missions à venir, où nous ferions dérailler les trains transportant des Juifs.

Michaël ne quittait pas Maxi d'une semelle mais ne l'importunait pas de questions, il se contentait d'observer ses gestes et son paquetage. Il promit à Maxi de terminer ses exercices de géométrie et d'aider Tsila à la cuisine ensuite, s'il avait le temps. Danzig, de son côté, confia Milio à Tsila en marmonnant d'une voix qu'il ne parvenait pas à maîtriser : « Milio a fait beaucoup de progrès ces dernières semaines. S'il demande après moi, dis-lui que je reviendrai bientôt. »

Kamil nous annonça le code de l'opération : *Simha*, joie. « Le Baal Shem Tov, sur les terres duquel nous sommes, a demandé aux hommes de

se réjouir dans tous leurs actes, y compris en période de désespoir, car la joie élargit le cœur et la conscience. Elle est le contraire de la tristesse qui nous rabaisse. Il faut y adhérer car elle nous rapproche des hommes et de Dieu. Notre nom de code sera donc, ne l'oubliez pas : Joie. »

Dans un murmure, la vieille Tsirel bénit ceux qui partaient. Kamil lut le psaume *Dieu est mon berger* d'une voix ferme, tendit la Bible à Felix et prit la tête des combattants. J'étais malheureux qu'on me laisse à la base pour prendre mon tour de garde. Je les suivis des yeux tandis qu'ils s'éloignaient, emportant avec eux une partie de moi.

Cette nuit-là, Isidore dit les prières des Jours redoutables, qui parvinrent aux oreilles de la vieille Tsirel. Elle loua la pureté de la voix d'Itcha Meïr, ainsi qu'elle l'appelle, et ajouta aussitôt : « Il porte en lui la musique des hassidim de Viznitz. »

On avait le sentiment d'être au jour de Kippour, nous tenant là pour être jugés.

Je me souvins : chez nous, le jour de Kippour était sinistre car nous fermions les volets. Mon père et ma mère jeûnaient mais n'allaient pas à la synagogue. Ils lisaient des livres choisis d'avance. Lors du dernier Kippour, c'était *À la recherche du temps perdu*. Ma mère avait lu quelques passages à voix haute et j'avais été fasciné par la merveilleuse musique tissant les objets et les éclats de lumière estivale. Je m'étais laissé envelopper par la voix de ma mère et les mots de Proust. Mon père était resté plongé dans sa lecture sans partager ces impressions. Ce n'est qu'en fin de journée, à la sortie de la fête, que son visage s'éclaira pour parler avec admiration de la phrase de Proust.

Il était plus de minuit quand les prières d'Isidore se turent. Les groupes de combat étaient à une heure encore de leur objectif. Le train devait passer vers deux heures. Si le plan fonctionnait, les explosifs feraient dérailler la locomotive et les wagons à sa suite, les gardiens bondiraient, seraient fauchés par le feu de nos camarades qui abattraient ensuite les fuyards.

Nous sommes restés près du bunker, tendus, guettant le bruit de l'explosion qui tardait. À deux heures cinq une explosion stupéfiante retentit. Le plan rigoureux de Kamil avait fonctionné.

Nous étions pétrifiés. Nous avions connu des expéditions dans des maisons, des heurts avec des patrouilles, mais jamais une opération militaire digne de ce nom. Étrangement, il me semblait que nous avions abandonné nos camarades. Une telle opération ne pouvait pas être menée par douze hommes à peine, si entraînés soient-ils. Je revis les silhouettes de Maxi et Danzig portant les explosifs sur leur dos, et les autres combattants engloutis par l'obscurité, et je fus malheureux de les avoir vus descendre vers le gouffre.

Isidore demanda si l'opération était dangereuse. Je ne sus que lui répondre hormis : « Les combattants sont bien entraînés. »

Isidore est comme une énigme parmi nous. Sa prière ne ressemble à aucune autre, elle fait partie intégrante de lui. Il nous ressemble en apparence et si nous ne l'avions vu prier la nuit, nous n'aurions jamais pu deviner qu'il en était capable.

Je voulus lui demander s'il s'exerçait avant de prier mais je compris que c'était une question stupide. Il devina cependant mon intention et dit : « Dès que je ferme les yeux et que j'ouvre la bouche, la prière monte en moi. Mon grand-père m'a appris les mots, les chants, mais la musique s'est nichée en moi sans que je m'en aperçoive.

– Qu'est-ce que la prière, mon cher ? lui demandai-je en usant d'un curieux langage.

– Une aspiration intense », répondit-il, un léger sourire aux lèvres.

Nous passâmes le reste de la nuit dans la cuisine, à boire du thé. J'étais habité par la même angoisse qui m'avait saisi durant les dernières semaines à la maison avant la déportation. La maladie marquait le visage de ma mère. Mon père se démenait d'hôpitaux en cliniques. Certains médecins préconisaient d'opérer en urgence, d'autres qu'il fallait attendre l'installation dans notre nouveau lieu. Mon père dit : « Qui sait ce qui nous attend là-bas ? » et il décida que ma mère serait opérée par le docteur Orenstein, un chirurgien renommé.

J'allais encore au lycée et n'accompagnai pas mon père le jour de l'opération. J'avais révisé pour un important contrôle d'allemand. Cependant j'étais hanté par Anastasia. Malgré les rumeurs inquiétantes, je continuais de la voir tous les soirs.

Nous nous étions promis amour et fidélité éternels. Mais un soir, un sourire que je ne lui connaissais pas apparut dans ses yeux. Je lui demandai si elle regrettait notre promesse. Ma question la fit éclater de rire, comme si je ne l'avais pas comprise. Je lui présentai mes excuses.

Difficile de décrire à quel point j'étais aveugle, mais ce n'était pas la seule tare que j'avais contractée. Je voyais mes parents tenaillés par les souffrances et cela ne me touchait pas. Mes rapports avec eux étaient réduits à bonjour-bonsoir. Dès que je sortais de la maison, je courais ruelle des Lilas pour retrouver Anastasia.

Ma mère fut opérée et mon père resta à son chevet. Lorsque j'allais lui rendre visite, le regard plein de bonté de ma mère m'accueillait et me raccompagnait. Je savais ce que j'aurais dû lui dire, mais je ne le dis jamais.

Fils unique, j'étais le seul trésor de mes parents. Ils voyaient que je m'éloignais d'eux mais, étrangement, ils ne s'y opposaient pas. Il faut croire qu'ils ne voulaient pas ternir mon bonheur. Qui sait ce qu'ils ont pensé de moi les jours où ils se sont tenus au bord du gouffre ?

Le ghetto me fit ouvrir les yeux, mais pas tout à fait. Je me répétais : c'est une erreur, un quiproquo. Je restais des heures près de la clôture, à guetter Anastasia. Son père m'avait dit un jour : « Edmund, ne vous comportez pas comme les Juifs. » Je l'avais pris pour une plaisanterie. Je ne compris que plus tard. C'était une mise en garde qui signifiait : « N'exagérez pas. Chez nous les filles restent pures jusqu'au mariage, contrairement à ce qui se passe chez les Juifs. »

Par la suite, à la gare, cerné par des dizaines de soldats, j'avais continué de la chercher des yeux parmi les passants qui marchaient libres, non loin de la clôture.

Quelques jeunes gens s'étaient échappés de la gare. J'y pensais aussi, mais un sens tardif du devoir m'en empêchait. Sans mon père, qui m'y poussa en murmurant « Sauve-toi », je ne l'aurais peut-être jamais fait.

Isidore s'approcha de moi, posa la main sur mon épaule et me sortit doucement de mes visions. Il était tout entier tourné vers les combattants partis pour cette périlleuse mission. J'eus honte d'être pris par mes pensées, au lieu de les diriger vers ceux qui étaient descendus se mettre en danger.

Je lui dis :

« Isidore, non seulement tes prières sont émouvantes, mais elles nous font voir nos parents et nos grands-parents sous un autre jour. »

Il baissa la tête :

« Je ne sais que te dire.

– Mes parents se sont éloignés des textes ancestraux mais ils sont attentifs au mystère de la nature et de l’art. Apparemment, leur grand amour pour Bach les relie à Dieu. »

Isidore, gêné par mes paroles, ferma les yeux.

Je pensai soudain qu’Isidore n’était pas un chantre mais un artiste de la prière, et comme tout artiste il ignore ce qu’il accomplit au juste et ce qu’il suscite.

Je ne voulais pas le mettre plus mal à l’aise. Je me tus.

« Dommage qu’on ne m’ait pas fait participer à cette mission », dit-il d’une voix étranglée.

Le temps rampait lentement. Tsila et Myriam préparèrent des sandwiches pour le retour des combattants.

Un de nos camarades, dont je n’avais pas entendu la voix depuis longtemps, essayait d’expliquer à un autre sa vision du monde :

« L’homme doit se détacher du darwinisme et ne pas prendre part à la lutte pour la survie. Nous avons un monde intérieur qui nous guide. »

L’autre lui répondit :

« Quand tu dis un monde intérieur, ça signifie la morale ?

– Exact.

– Qui gouverne ce monde intérieur ?

– Quelle question ! Le moi de chacun.

– Ce moi n’est-il pas susceptible de se tromper, de s’enivrer de lui-même ou de céder à une idéologie corrompue ? L’instinct de l’homme est mauvais, dès sa jeunesse.

– Mais, s’il n’a pas été abîmé ou corrompu, le moi est bon, il est moral. »

Cette conversation semblait étrangement déplacée. Le combattant qui l’avait initiée avait dû oublier où nous étions, et ce que nous vivions. Il avait voulu se distraire en retournant au cours de philosophie du lycée.



Je sortis de la cuisine avec Isidore. La neige tombait continûment, éclairant l'obscurité de ses flocons tourbillonnants. Instant magique, que je ne cessais d'admirer depuis mon enfance.

« Tu as terminé le lycée ? demandai-je à Isidore.

– Oui, l'année dernière.

– Moi, j'étais sur le point mais je n'ai pas eu le temps. Comment se fait-il qu'on ne se soit pas rencontrés alors ?

– Nous étions nombreux, toujours en train de courir dans les couloirs pour un rendez-vous, un examen.

– Beaucoup de choses ont eu lieu dans la maison de mes parents durant les semaines qui ont précédé la déportation. Mais aucune ne m'affectait. Pas même la maladie de ma mère », lui dis-je, presque malgré moi.

Tandis que l'obscurité nous enveloppait de plus en plus, Felix entra dans la cuisine avec Victor, l'Ukrainien qui s'était rendu à nous. Tsila lui servit un sandwich et du thé, et le pria de s'asseoir sur une caisse. C'était la première fois que nous le voyions de si près.

Une fois son repas terminé, Felix lui demanda de sa voix très directe : « Raconte, s'il te plaît, en détail, ce que tu as raconté au commandant et à moi-même. »

Victor leva la tête, regarda Felix dans les yeux et à notre grande surprise il répondit :

« J'ai du mal à parler maintenant.

– Qu'est-ce qui est si difficile ? insista Felix.

– Quand je parle, je vois devant mes yeux les fosses, les soldats qui tirent dans la nuque des gens et l'horreur me paralyse.

– Il faut que les combattants sachent au nom de quoi ils risquent leur vie. »

Après quelques secondes de silence, Victor nous surprit en répondant :

« Je prie pour que Dieu place les mots justes dans ma bouche et pour ne pas reculer devant le récit précis de ce que j'ai vu. Vous savez mieux que moi combien il est difficile de transmettre ce dont on a été témoin, en particulier l'horreur. C'est très facile d'être approximatif, de biaiser, de se donner le beau rôle.

« Je reconnais que je ne suis pas différent des gens de mon village. Je suis resté impassible lorsqu'on a commencé à assassiner les Juifs chez nous. Je me couchais dans mon lit confortable après les massacres mais quelque chose en moi, la peur si vous voulez, m'empêcha de dormir pour me montrer la mort épouvantable des Juifs. Je voulais ignorer ces visions, j'allais au fleuve, dans la montagne, partout ils étaient devant moi, comme s'ils m'attendaient.

« Les visions me torturèrent de longues semaines. Je ne savais que faire. Je sentais que si je racontais cela à ma famille, ils se moqueraient de moi. Ou, plus grave encore, ils diraient que j'étais devenu fou. Je me taisais, et mon silence m'étranglait.

« Pardon d'avoir mis la charrue avant les bœufs. Il faut que je vous dise que je suis né à Holovka. C'est un petit village. Mon père possède une ferme où travaille toute la famille, certains aux champs, d'autres auprès des bêtes, d'autres encore vont vendre les fruits et les légumes au marché.

« J'ai été enrôlé dans l'armée de l'empereur à dix-huit ans. Après les classes, on m'a envoyé garder des entrepôts. Malheureusement, une explosion s'est produite dans l'un d'eux et j'ai été blessé à la jambe droite. J'ai été démobilisé et je suis rentré chez moi. Mon frère et mes sœurs avaient avancé dans leur vie mais moi je restais l'aide-comptable de la ferme. Ma blessure à la jambe, qui est aujourd'hui cicatrisée, m'a forgé différemment par rapport à mon frère et mes sœurs. Avec une cicatrice comme la mienne on ne dort pas tranquillement, on est toujours inquiet, à tort ou à raison, et on craint les gens. Une femme dont j'étais amoureux dans ma jeunesse et qui m'avait aimé aussi rompit les fiançailles après avoir décrété qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi monstrueux que cette blessure.

« La cicatrice est un peu repoussante, oui, mais je pense qu'elle exagérât, comme toutes les femmes, c'est bien connu.

« Pourquoi je vous raconte tout cela ? Quelle importance ont ces détails en regard de ce qui va suivre ? Pourquoi suis-je venu vers vous ? Parce que

je pense que sans la cicatrice, ma vie aurait été différente. J'aurais eu un rôle plus important à la ferme, ou j'aurais eu ma propre exploitation, et la mort des Juifs ne m'aurait pas préoccupé. Mais que faire ? L'homme n'est pas maître de son destin. Quoi qu'il en soit, la cicatrice a fait de moi un autre homme, mais pas un Juste.

« Quand les Allemands ont envahi notre village, nous avons eu le sentiment qu'ils étaient plus polis, plus magnanimes que nos gendarmes. Bien sûr, certains officiers arboraient un air supérieur mais c'est le propre des envahisseurs, disaient les vieux, qui en avaient vu d'autres.

« Il y avait cinq familles juives dans le village, avec lesquelles les Allemands se comportèrent autrement. On les aligna devant leurs maisons, y compris les vieillards, les femmes et les enfants, puis on les fit marcher à travers le village. Ceux qui ne pouvaient marcher furent contraints de ramper mais il n'y eut pas d'autre brutalité à part cette humiliation, et ils purent rentrer chez eux le soir.

« Au village régnait une gêne mêlée d'une joie maligne. Cet étrange défilé était considéré comme un tourment divertissant, sans plus. "C'est très bien de rappeler aux Juifs qu'ils doivent se conduire modestement et honnêtement, au lieu de s'enrichir sur le dos des pauvres", dit mon père d'une voix autoritaire.

« Au village, le rapport aux Juifs a toujours été ambigu. "Respectez-les et méfiez-vous-en", répétaient les anciens. J'ai étudié à l'école communale avec des enfants juifs. La plupart cherchaient à exceller mais deux d'entre eux étaient un peu attardés et s'attiraient des moqueries. J'étais curieux des enfants juifs, ce qui ne veut pas dire que je ne les aimais pas. Leur étrangeté me fascinait. J'aimais leur poser des questions et écouter leurs réponses. Ils hantaient mes rêves, parfois sous la forme d'êtres magiques accomplissant des merveilles, parfois comme de petits monstres rampants qui se ruaient sur les gens.

« Je reviens à l'essentiel. On ordonna de nouveau aux Juifs de sortir de chez eux et de marcher dans le village, mais cette fois les hommes et les femmes devaient danser et s'embrasser. Ce spectacle m'amusa, tout le monde riait, même les aveugles et les sourds. Cette distraction dura deux heures, puis chacun rentra chez soi.

« Chaque jour, le commandant inventait de nouvelles humiliations. Une fois ils amenèrent un cochon sur la place et demandèrent aux Juifs de danser autour de lui et de l'embrasser. Tout le monde éclata de rire, attendant avec impatience le spectacle suivant.

« Cela dura trois semaines, peut-être plus. Entretemps, deux vieillards qui n'avaient pas supporté les marches étaient morts et un jeune du nom de Max, qui avait étudié avec moi à l'école, était devenu fou. Une femme à bout de raison se mit à insulter les soldats, à les traiter de sauvages. Ils lui tirèrent dans le ventre.

« Puis le commandant partit et son adjoint laissa les Juifs tranquilles. Les magasins rouvrirent, ce qui donnait l'impression que la vie reprenait son cours.

« Mais ce n'était qu'une trêve.

« Le lendemain de son retour, le commandant ordonna aux Juifs de se rassembler sur la place en habits de fête. Cette fois, on les fit marcher jusqu'au fleuve et on leur ordonna d'y entrer. Ceux qui refusaient furent poussés. Le Dniestr n'est pas très large, mais profond. Les vieux et les enfants se noyèrent rapidement et ceux qui essayèrent de nager furent fusillés. Ils eurent à peine le temps de crier.

« Voilà comment les Juifs de Holovka quittèrent ce monde. Dans les villages alentour, les Juifs furent aussi martyrisés, mais leur mort fut différente : ils furent conduits dans la forêt où on leur ordonna de creuser des fosses avant de les fusiller. On demanda à leurs frères de recouvrir les fosses, puis de creuser leurs propres tombes et ils furent fusillés à leur tour.

« Ainsi se déroula le massacre. Au village, la vie suivait son cours. Les paysans travaillaient la terre, emmagasinaient les fruits et les légumes. Des gens pillèrent les maisons des Juifs.

« Mon père en tira la conclusion que c'étaient les Juifs qui avaient provoqué cela, et tout le monde semblait d'accord avec lui. Ne vous méprenez pas, je ne suis pas un Juste. Si ce n'était ma cicatrice, les images se seraient dissipées de ma tête et je serais retourné à mon travail, mais qu'y puis-je si elles ne me laissent pas en paix ? Mon cou était pris dans un collet, j'aurais étouffé si j'étais resté. C'est ainsi que je suis arrivé à vous. »

Felix lui demanda, très poliment : « As-tu entendu parler d'un homme du nom de Pavel ? Il a disparu il y a un mois et nous ne savons pas ce qui lui est arrivé.

– Non », répondit Victor, mais il se prit aussitôt la tête entre les mains et ajouta : « Dans une chaumière à l'extérieur du village habitait un couple étrange avec une petite fille. Ils venaient parfois chez nous. Lui travaillait comme journalier, elle s'occupait de la maison. Une nuit, un homme a surgi chez eux. Il a tué le couple et enlevé la fille. Des rumeurs couraient sur eux, on a enterré l'homme et la femme séparément et on n'en a plus parlé. »

Il s'agissait bien de Pavel. Nous en eûmes des frissons.

Victor resta un moment assis sur la caisse sans bouger. Son récit continuait de flotter dans l'air sombre. J'avais connu les humiliations au ghetto, mais les horreurs que Victor avait racontées semblaient plus brutales encore, et plus menaçantes.

Il était cinq heures, le moment où d'habitude les combattants rentraient d'expédition. Les gens sortaient des tentes, allumaient une cigarette et les guettaient avec une appréhension qu'avaient aiguisée les horreurs racontées par Victor.

« La neige doit les ralentir », dit Felix en écartant les bras pour attraper les flocons.

Nos jambes tremblaient.

Michaël, qui s'était endormi une heure, se réveilla et nous rejoignit pour attendre. Nous imaginions nos camarades exécuter point par point les directives de Kamil. Leurs vêtements épais les rapetissaient et ils nous paraissaient si vulnérables qu'on les voyait se faire ensevelir au lieu de combattre.

Une heure passa encore. Victor n'avait pas bougé de la caisse. Felix retourna dans la cuisine et lui demanda des détails sur le couple et la petite fille. Victor avoua que, ces dernières semaines, il avait été si tourmenté par les visions de mort qu'il était resté indifférent à ce qui se passait ailleurs. Felix lui confia que Pavel, combattant courageux aimé de tous, était parti chercher sa fille qu'on lui avait enlevée. Depuis, on avait perdu sa trace.

Sensible à la tension, Michaël me demanda si tout allait bien.

« On peut le supposer. »

C'était la réponse habituelle de Maxi.

« En quoi cette expédition est-elle différente des autres ? » demanda-t-il à ma grande surprise. Sa maturité me laissa songeur. Je ne sus que lui répondre et décidai de ne pas lui mentir : « Cette fois, les combattants sont descendus faire dérailler un train.

– Je sais. C’est une opération plus dangereuse que les autres ? »

Les mois passés avec nous ont fait grandir Michaël. Il pense d’une manière rapide, ordonnée, qu’il parvient parfaitement à exprimer. « Un jour, dit Maxi, le petit nous étonnera, et nous saurons pourquoi. »

Aux premières lueurs roses dans le ciel, Felix aperçut les combattants sur un versant de la montagne. Nous courûmes vers eux. La neige épaisse ralentissait leur ascension mais ils s’aidaient mutuellement, Kamil en tête.

Enfin, ils arrivèrent à la cime. Danzig n’était que l’ombre de lui-même : les épaules plus étroites, affaissés, le bras bandé. Salo, qui s’était occupé de lui pendant tout le trajet, le conduisit aussitôt à l’infirmierie. Il me demanda de lui ôter ses chaussures pour allonger Danzig sur le châlit.

Danzig ne se plaignait pas mais mordait ses lèvres de douleur. Salo lui fit une piqûre et ordonna de préparer des sacs de glace.

La blessure de Danzig avait anéanti notre enthousiasme. On servit des sandwiches et du café aux combattants dans la cuisine. Ils avaient faim mais ils étaient si épuisés que la plupart s’endormirent leur tasse à la main.

On amena Milio à Danzig dont la douleur avait été apaisée par la piqûre. Il ouvrit les yeux et prononça le prénom de l’enfant d’une voix tendre.

Milio le regarda sans qu’un son sorte de sa bouche.

« Comment vas-tu, mon enfant ? Tu me reconnais ? Tu m’as manqué. »

À ces mots, Milio écarta les bras et prononça une suite de syllabes. Le visage de Danzig s’éclaira : « Il est heureux que je sois rentré. »

Le soir, Kamil raconta l’opération : « Les deux pelotons ont agi de manière exemplaire. Nous sommes arrivés à l’heure et avons pris position. Salo et Danzig ont déposé les explosifs sur les rails. Tout s’est déroulé avec



une précision fulgurante : à l'explosion des charges, trois wagons ont déraillé et la panique s'est emparée des soldats. Ils couraient dans tous les sens pour se mettre à l'abri pendant que nous leur tirions dessus. Beaucoup sont tombés. "Ne te réjouis pas de la chute de ton ennemi", nous disent les sources juives, mais nous ne pouvions pas refréner cette joie. S'il n'y avait eu ce soldat allemand qui, pris de panique, se mit à tirer de tous côtés, blessant ses camarades et Danzig, l'opération aurait été un succès complet.

« Ce n'est qu'un début, les représailles ne vont pas tarder. Une armée ne peut tolérer une telle humiliation. Nous devons nous préparer. À partir de maintenant il faut être en état d'alerte maximale, jour et nuit, mais n'oublions pas l'essentiel : nous devons faire dérailler les trains qui conduisent les Juifs vers les camps. Ne soyons pas dupes : il y aura des blessés. Mais chaque Juif arraché aux griffes de ces prédateurs sera une fête. »

Il y eut un long silence. Nul n'avait envie de le contredire. Kamil, ce soir-là, avait le visage d'un homme portant une lourde responsabilité sur ses épaules.

Il nous prit ensuite par surprise :

« Maintenant, prions pour le rétablissement de Danzig.

– Que doit-on dire ? demanda un combattant.

– C'est très simple : Dieu, guéris notre cher Danzig que nous aimons. C'est tout. » Et il eut un petit rire, comme s'il venait de surmonter un obstacle.

Les patrouilles et les équipes d'embuscade quittèrent la base et les combattants de faction rejoignirent leurs positions. Ceux qui restèrent se rassemblèrent sous la grande tente, avec un sentiment de communion collective. Les divergences que nous avions parfois avaient disparu, nous étions exaltés par la perspective de libérer bientôt nos frères enfermés dans des wagons.

Je fermai les yeux et revis les vacances d'été passées avec mes parents à Dismora, dans un hôtel ceint d'un vaste parc et d'une forêt :

J'ai bientôt huit ans, je suis entouré d'affection. Le patron de l'établissement aime parler politique et jouer aux échecs avec mon père. Le maître d'hôtel est attentif à ce que nos repas soient bons, variés et bien présentés.

Les jours s'écoulaient lentement, nous nous promenons dans la forêt, autour des lacs, et parvenons enfin au fleuve. Le Pruth est calme en cette saison, des petits poissons glissent dans l'eau limpide près de la rive. Mes parents nagent et j'apprends à flotter.

Mais soudain, au milieu du ravissement, une angoisse fond sur moi et obscurcit le jour. Il me semble qu'une créature déguisée en homme ne nous quitte pas des yeux. Il n'est pas seul, d'autres se cachent derrière les arbres et nous guettent. Il n'y a aucun bruit hormis l'écoulement paisible de l'eau et le bruissement du vent. Mon père et ma mère nagent, concentrés, puis sortent de l'eau, le visage et le cou ruisselants. Ils ont l'air si enchantés que je n'ose ternir leur bonheur et ne dis rien. Je regarde encore autour de moi : les créatures ont miraculeusement disparu et je suis soulagé de ne pas avoir alerté mes parents. Que faire ? Des angoisses de cette nature me saisissent parfois, lorsque nous nous promenons en forêt, dans le parc, ou que nous sommes assis dans le jardin fleuri de l'hôtel.

Ce sont des hallucinations, me dis-je, heureux du mot qui m'est venu, et je ne révèle rien à maman, mais elle est si sensible qu'elle me demande :  
« À quoi penses-tu, Edmund ?

- Serons-nous toujours ensemble ?
- Il faut croire. Pourquoi cette question, mon chéri ?
- J'ai pensé qu'un jour on nous séparerait.
- Qui oserait faire ça ?
- Je ne sais pas. »

Maman dit doucement :

« Bien sûr, tu vas grandir, tu finiras le lycée, tu étudieras à l'université, tu te marieras et tu auras des enfants, mais nous serons toujours ensemble et nous aimerons ta femme et tes enfants comme nous t'aimons.

– Pardon. »

Après la journée passée au soleil et dans l'eau, un repas copieux nous attend à l'hôtel. En été le jour dure longtemps et nous restons assis près de la fenêtre pour suivre le coucher du soleil aux couleurs changeantes. La nuit est encore loin.

Le dîner est servi avec beaucoup de soin. Ce soir, c'est poisson de rivière, pommes de terre nouvelles et petits pois frais. La nourriture ici est meilleure qu'à la maison, peut-être parce que l'appétit est plus grand, ou parce que nous avons d'autres sensations.

Après le dîner nous allons nous asseoir dans le parc respirer les effluves nocturnes. L'angoisse qui m'a saisi près du fleuve le matin ressurgit, mais de manière incarnée cette fois : un ivrogne avance en titubant, vomit et jure. Il dit aussi : « Il faut chasser les Juifs de cette terre sainte, ils la souillent. »

Nous nous levons pour rentrer à l'hôtel.

Je pensais que papa protesterait contre ce moins-que-rien qui avait perturbé notre quiétude, mais il ne dit rien. Nous allons dans le hall de l'hôtel, on sert du thé et une charlotte aux fraises à mes parents, et à moi une tasse de cacao et un gâteau au chocolat. Les lumières tamisées ont effacé le visage angoissant de l'ivrogne, mais pas pour maman qui dit : « Il faut croire qu'il y a des démons partout, y compris à Dismora la douce. » Mon père, lui, allume une cigarette et demande : « Tu les appelles des démons ?

– Comment les nommerais-tu ?

– Au lycée, les fantômes et les démons étaient des termes qu'il n'était pas convenable d'employer.

– Au contraire, je pense qu'ils sont justes.

– Je suppose que tu as raison, comme toujours.

– Tu te moques encore de moi mais tu es pardonné », dit maman dans un sourire.

Ce furent les derniers mots de cette longue soirée claire que je captai. Nous montâmes dans notre chambre pour passer un moment sur le balcon mais je ne percevais plus ni ce qui était dit ni les silences.

Mon père me déposa dans le lit et je m'endormis en sentant la main de ma mère caresser mon front.

La neige s'intensifie de jour en jour. Les femmes, les vieillards et les enfants sont à l'abri dans les bunkers. Les combattants, les pelotons d'alerte, Kamil et Felix dorment sous les tentes. Les exercices sont constants, pour nous préparer à la prochaine expédition : nos réserves commencent à s'épuiser.

La radio russe est en fête : la bataille de Stalingrad est gagnée et, malgré les renforts, l'armée allemande bat en retraite. La voix exaltée du présentateur ne laisse nulle place au doute. Nous aurions aimé nous réjouir mais la blessure de Danzig nous inquiète. Kamil voudrait enlever un chirurgien pour le faire soigner, mais les risques liés à cette opération sont plus grands que les avantages.

Et puis, l'état de la vieille Tsirel se dégrade.

Victor nous rappelle que les camps vers lesquels les Juifs sont déportés sont des camps de la mort. Certains combattants en doutent mais Kamil et Felix le croient et ils espèrent qu'à la prochaine opération nous pourrions faire dérailler un train conduisant les Juifs à la mort.

Malgré l'état d'alerte, Michaël continue de distribuer certains soirs des feuilles sur lesquelles il a copié des versets bibliques ou une histoire hassidique trouvée chez Martin Buber, et ces soirées d'étude nous ramènent inmanquablement aux jours où nous avons une maison, une famille, et aux nuits où nous restions tard près de la cheminée pour lire. Rien ne sied mieux à la lecture et au silence que les longues soirées d'hiver.

Je me souviens : lorsque j'étais au cours préparatoire, ma mère m'accompagnait et venait me chercher tous les jours. Il n'y avait pas loin de l'école à la maison mais je pensais que je ne pouvais y aller seul. De plus, j'aimais me promener avec maman, contempler les gens et les oiseaux, et poser des questions. Ma mère me disait souvent : « Marche devant moi et je te suivrai », mais je ne voulais pas lâcher sa main.

La plupart des enfants se rendaient seuls à l'école, et ceux qui étaient accompagnés par leur mère étaient moqués. « Quels bébés, vous avez besoin du sein de votre mère », entendait-on.

Les élèves effrontés allaient jusqu'à insulter les adultes.

Maman me disait : « Ne fais pas attention à eux, ils sont mal éduqués. » Mais je n'y arrivais pas. Ce n'est qu'au lycée, en cours de gymnastique, que je me musclai et commençai à rendre les coups.

La santé de la vieille Tsirel se détériora encore. Salo et Maxi la firent sortir du bunker pour l'emmener à l'infirmerie. Elle ne se plaignait pas, mais répétait qu'il était temps pour elle que ce monde et le monde futur ne soient plus séparés, il s'avérerait alors que la mort est une illusion. « Salo, mon chéri, garde les médicaments pour les combattants, ne les gaspille pas avec moi, je peux me débrouiller seule.

– Grand-mère Tsirel, ne vous hâtez pas de nous quitter, nous avons encore besoin de vous, l'implora Kamil venu lui rendre visite.

– Comment pourrais-je vous aider, mon chéri ? Je suis si faible. Le moindre mouvement me donne le vertige.

– Nous descendrons bientôt faire dérailler un train, nous aurons besoin de votre bénédiction avant de partir.

– On m'a déjà annoncé que l'on viendrait me chercher un de ces prochains jours.

– Alors vous ne serez pas avec nous à l'heure de la victoire ?

– Ne t'inquiète pas, mon chéri, je suis sûre que cette assemblée toute dévouée sera témoin de miracles et de merveilles. »

Kamil baissa la tête et s'éclipsa. J'entrai à mon tour. Elle me reconnut aussitôt :

« Tu n'as pas à t'inquiéter. Ta mère, Bounia, te protège.

– Où est-elle à présent, grand-mère ?

– Là où Dieu l'a destinée à être.

– La reverrai-je ?

– Si Dieu veut. »

Elle reconnut également Isidore, qu'elle interpella : « Itcha Meïr, prends soin de tes prières. Tu es chanceux, ton grand-père Itcha a semé les prières en toi, et maintenant elles viennent de toi. Tu es la colonne de feu de ce camp. »

Parler l'avait fatiguée. Elle ferma les yeux.

Cette nuit-là, une forte tempête souffla, emportant Reb Hanokh et sa tente. À notre réveil, il n'y avait plus à leur place qu'une épaisse neige blanche.

Kamil ordonna aux pelotons d'alerte de faire le tour de la cime pour le chercher. Un autre peloton se joignit à eux un peu plus tard. Mais il n'y avait aucun signe, aucun indice. Nous étions sidérés, incapables de prononcer un mot, comme si la vie nous avait de nouveau porté un coup dénué de sens.

La tempête continuait de souffler mais nous restions debout sans chercher à nous mettre à l'abri. Nous étions en train de prendre conscience de tout ce que Reb Hanokh nous avait donné. Que serions-nous devenus sans ses bonnets de laine, ses gants et ses gilets ? Or nous accueillions ses dons comme s'il n'y avait rien de plus naturel.

Kamil ne voulait pas renoncer. Il nous ordonna de passer la montagne au peigne fin, et de le trouver.

Le lendemain, deux pelotons partirent en expédition pour rapporter des vivres. Kamil nous conduisit chez la vieille Tsirel afin qu'elle nous bénisse. Elle se couvrit le visage des mains et prononça une bénédiction dans un murmure. Puis elle nous dit : « Que Dieu vous protège. »

La présence miraculeuse de la vieille Tsirel est devenue une partie de nous. Elle habite nos pensées, nous recherchons sa présence. Son visage, ses mains, et même l'écharpe qui protège son cou flottent régulièrement devant nos yeux. Elle nous a plusieurs fois répété : « Ne vous inquiétez pas, nous serons toujours ensemble. Les séparations sont provisoires. Ce qui nous semble impossible est pourtant possible. Les doutes et les contradictions ne sont que des illusions. »

Nous nous enfonçâmes dans la nuit, sereins, apaisés, avec le sentiment qu'il était en notre pouvoir de changer le cours de nos vies.

Depuis que nous nous sommes échappés du ghetto, un désir palpite en nous, tel que Kamil l'a exprimé : nous voulons nous transformer et changer le monde qui nous entoure. Chaque mission est l'occasion d'un examen de conscience. Rien d'étonnant à ce que, après une opération réussie, certains combattants éclatent en sanglots.

Le trajet dura deux heures. Les informations récoltées sur la ferme étaient bonnes. Tout se serait bien passé si les deux enfants ne s'étaient pas réveillés et mis à pleurer.



Leur grand-père s'adressa à Kamil : « Regardez ce que vous avez fait ! » Kamil lui répondit le plus poliment possible : « Nous sommes des partisans, nous protégeons la patrie et la justice. Nous ne sommes pas des voleurs, nous accomplissons une mission et nous avons besoin de vivres, de vêtements, de couvertures. Mieux vaudrait coopérer, sinon nous nous servirons nous-mêmes.

– Prenez ce que vous voulez, cela m'est égal », dit le grand-père avec désinvolture. Ses deux garçons restaient près de lui sans prononcer un mot, mais leur attitude laissait deviner les soupçons et la colère.

Le vieux s'adressa de nouveau à Felix :

« Qui êtes-vous ?

– Des partisans. Cela ne se voit pas que nous combattons pour la justice ?

– Il me semble que vous êtes juifs.

– Et alors ?

– On ne s'attend pas à voir des Juifs se battre.

– Eh bien, il est temps de réviser ces préjugés.

– Je ne donnerai pas ma nourriture à des Juifs.

– Dans ce cas, nous nous servirons.

– Soyez maudits, dit le vieux d'une voix étranglée.

– Attachez-les ! » ordonna Kamil sans hésiter.

Ce que nous fîmes. Les femmes et les enfants criaient. Felix tira en l'air pour les faire taire.

Nous prîmes ce dont nous avions besoin avant de nous retirer en respectant scrupuleusement les règles de repli. À un kilomètre de là, nous les entendîmes nous maudire. Ils souhaitaient la mort aux Juifs, jusqu'au dernier.

L'opération, quoique couronnée de succès, nous laissait un sentiment amer. Les propos violents du grand-père et les regards hostiles de ses fils continuaient de nous blesser, alors que nous approchions de la base.

Certains combattants pensaient que nous avions été trop conciliants. Nous aurions dû montrer toute notre force. Felix se taisait, et comme toujours ce silence était lourd de sens. Salo, qui n'était pas venu avec nous cette fois, guettait notre arrivée pour nous annoncer que l'état de Danzig s'était un peu amélioré. Les douleurs s'atténuaient, Milio dormait près de lui et lui donnait de la joie.

Par contre, la santé de la vieille Tsirel ne s'améliorait pas mais elle demeurait lucide et heureuse des visites.

Elle était adossée à des oreillers quand j'entrai la voir. Elle me lança aussitôt : « Le fils de Bounia vient me rendre visite. Quelle honte, j'ai oublié son nom.

– Je m'appelle Edmund.

– Je suppose que ton nom juif est caché dans ton nom européen. Autrefois je savais éplucher les prénoms pour y déceler le noyau juif, mais ma mémoire faiblit, signe que le temps est venu pour moi de passer dans le monde de Vérité.

– J'ai laissé mes parents à la gare et je me suis sauvé. Que fait-on pour réparer une telle faute, grand-mère Tsirel ? lui demandai-je, le souffle coupé.

– Tous tes actes à présent relèvent de la *tsedaka* et, comme tu le sais, elle prémunit d'une mort étrange, et encore plus du malheur. Dieu qui est au ciel te connaît bien et sait que tu n'as pas agi avec désinvolture.

– Que puis-je faire d'autre ?

– Tu en fais déjà assez. Les regrets nous sont nécessaires, mais il ne faut pas qu'ils dévorent notre désir d'agir pour la justice et la charité. Tu viens tout juste de rentrer d'une opération, tu portes encore sur le dos un sac rempli de vivres. Tu ne l'as pas rapporté pour toi mais pour nous donner la pitance à tous, comme on disait autrefois. Un être dévoué comme toi est protégé par l'assemblée des anges.

– Retrouverai-je mon père et ma mère ?

– Tes parents sont toujours avec toi, et peu importe où ils sont exactement maintenant. Tu demeures leur fils unique.

– Merci, grand-mère Tsirel, dis-je, tout en sachant que l'on ne remerciait pas pour ces choses-là.

– Ne t'inquiète pas. Dieu qui est au ciel connaît bien le cœur de ses enfants. »

Plus tard dans la nuit, Felix résuma notre opération ainsi : « Ce fut un succès. Pourtant, après chaque opération, il y a un résidu triste, et ce n'est pas toujours notre faute. »

Kamil nous révéla ensuite que, selon ses informations, la plupart des trains transportaient des soldats et des armes mais chaque mardi, peu après minuit, un « convoi spécial », selon le terme des chefs de gare, conduisait les Juifs vers les camps. « Nous comptons le faire dérailler. Ce sera notre grand défi. »

Cette nuit-là, la voix claire d'Isidore s'éleva pour chanter avec ferveur la prière de Kippour, *Me voici, pauvre et démunie*. Tous enfouirent leur visage entre leurs mains pour pleurer, y compris Felix, habituellement aussi inébranlable qu'un roc.

Et Kamil, qui ne voulait renoncer à rien, demanda à une patrouille de descendre chercher Reb Hanokh, en criant son nom.

Grand-mère Tsirel nous annonça qu'elle quitterait ce monde le lendemain et qu'elle voulait nous voir. Le premier à entrer sous sa tente fut Kamil. Elle resta un long moment avec lui, mais rien de ce qui s'était dit entre eux ne filtra. Kamil sortit de l'entretien la tête basse.

Felix entra après lui. Compte tenu de sa nature discrète, il écouta certainement Tsirel plus qu'il ne parla. Quand il sortit, son attitude dénotait de la perplexité. Lui d'habitude si décidé et taciturne avait l'air ébranlé, comme s'il venait d'avoir une révélation.

Puis ce fut le tour des combattants. La vieille Tsirel était assise sur sa chaise à porteurs, adossée à deux oreillers, rien n'avait changé si ce n'était un éclat de joie à la pensée de retrouver ses fils et ses filles, qu'elle n'avait pas vus depuis si longtemps.

« Il y a quelque chose que je voudrais vous redire, mes chéris : la frontière entre ce monde et le monde futur est très mince. La mort est une illusion. Demain, à cette heure, je serai avec les miens. Ne portez pas mon deuil plus que de raison. Chaque instant de notre vie commune sur ces montagnes a été marqué par l'abnégation. Nous avons surmonté le désespoir sans laisser son venin nous atteindre. Le désespoir est notre plus grand ennemi, il brouille la vue et rend l'âme opaque. Il ne faut jamais le laisser pénétrer en nous.

« Nous avons vu beaucoup de malheur en ce monde, bien plus que les générations précédentes, et un malheur si grand assombrit bien plus qu'il

n'éclaire, mais grâce à Dieu, nous sommes arrivés sur ces merveilleuses montagnes qui nous ont permis de nous redresser et de nous retrouver. À présent, chacun d'entre vous est un messenger de Dieu sur terre. Autrefois, les gens voyaient Dieu partout, y compris dans une branche de thym, mais aujourd'hui l'on ne voit qu'avec les yeux. Dans notre génération, Dieu s'est replié en nous. Mes chéris, laissez-le résider en vous, et guider votre intériorité : aimez, et décuplez l'amour ; soyez miséricordieux, et décuplez la miséricorde. Ne cherchez pas Dieu en dehors de vous, en dehors d'ici, le Mal règne à l'extérieur. Qui sait combien de temps il régnera encore ? Ouvrez les yeux, regardez à l'intérieur de vous, Dieu est en vous. »

Elle avait terminé. Nous restâmes un long moment sans bouger. Je doute que nous ayons saisi tout ce qu'elle avait dit, mais nous avions le sentiment que nous ne serions plus jamais les mêmes.

Soudain, un combattant s'écria avec une force qui nous ébranla : « Ne nous quittez pas, grand-mère Tsirel ! »

Elle garda son calme et dit doucement :

« Écoute ce qu'une fille d'Israël ayant atteint le grand âge te dit : nous serons toujours ensemble. Ces montagnes nous ont appris à l'être. Et si tu ne me vois pas demain en te levant, imagine-moi dans le monde de Vérité. C'est une erreur de penser que les frontières existent. La Torah et l'amour nous relie, ici et là-bas. Les portes sont un leurre, une invention de Satan. Celui qui a *vu les voix et entendu les éclairs* sur le mont Sinaï est une partie du Dieu céleste. »

La vieille Tsirel avait fini de parler et nous ignorions que c'étaient ses derniers mots. Salo s'approcha de la chaise à porteurs et s'assit par terre. Nous n'osions pas lever la tête pour contempler son visage immobile, et nous sûmes que la vieille Tsirel était un ange envoyé par Dieu vers nous à l'heure où notre monde était dévasté. Nous ne l'avions pas accueillie si facilement, certains jours ses paroles nous paraissaient exagérées, certains autres nous sentions qu'à travers elle la part cachée en nous s'exprimait.

Nous ne pouvions plus supporter l'intensité du silence et nous sortîmes. Étrangement, aucun de nous ne pleurait. Les cigarettes que nous allumâmes à cet instant furent le témoignage le plus fidèle de notre attachement. Que peut-on dire d'un ange de Dieu ? Que dire une fois qu'il a replié ses ailes ?

Tout était pareil à hier et pourtant différent : les tentes, les fours, les marmites sur les bûches, tous les objets que nous avions péniblement amassés pour nous réchauffer et nous nourrir étaient là, concrets, on pouvait les toucher, pourtant un doute s'instilla en nous : eux aussi allaient peut-être disparaître.

Isidore me demanda une cigarette qu'il alluma en la protégeant de ses mains. Et ses gestes aussi, très concrets, semblaient dire : Quelle est la signification de la vie ? Vers où s'écoule-t-elle ? Allons-nous bientôt descendre retrouver les nôtres ou resterons-nous ici jusqu'à ce que le froid et les maladies nous engloutissent ?

Même les communistes, qui remettaient en cause les paroles de Tsirel, ouvertement ou en cachette, étaient atteints par son départ. Karl dit : « Je ne comprenais pas toujours ce qu'elle disait, et quand je comprenais je n'étais pas d'accord, mais je l'aimais. J'ai du mal à m'expliquer cette contradiction. »

Salo nous fit émerger de notre désarroi en nous lisant le testament que Tsirel lui avait dicté la veille. « Ne vous tourmentez pas outre mesure pour moi. Enterrez-moi sitôt que mon âme m'aura quittée avec la chaise à porteurs, qui est devenue une partie de moi. Itcha Meïr dira le Kaddish et vous répondrez par *amen*. Ne portez pas mon deuil, ce n'est pas le moment de s'affliger pour une seule personne, mais d'élever une grande lamentation pour tout ce que les fils de Satan nous ont infligé.

« Le soir de mon départ, vous partirez pour une mission importante, et je prierai de là où je serai pour que vous sauviez beaucoup de Juifs. J'ignore si je pourrai vous envoyer un signe du nouvel endroit qui m'accueillera, mais soyez sûrs que je raconterai aux résidents des cieux le mal que nous ont fait les hommes violents. Et vous, cherchez le Bien, uniquement le Bien qui se trouve en chacun d'entre vous. »

Salo replia la feuille, les mains tremblantes. Il était manifestement près de s'effondrer. Il serra contre lui Michaël qui frissonnait et lui dit : « Ne t'inquiète pas, grand-mère Tsirel est morte dans une totale quiétude, elle est maintenant en chemin vers les cieux.

– Nous ne la verrons plus ?

– Il faut croire que non. »

Quelques combattants partirent creuser une tombe dans la terre gelée. Nous avions une grande affection pour la vieille Tsirel, mais nous ignorions comment l'exprimer. On amena Danzig, toujours blessé, sous la tente et il s'écria d'une voix rauque : « Nous ne pourrons plus lui poser de questions sur ce qui nous arrive ! »

Les combattants qui avaient creusé la tombe soulevèrent la chaise à porteurs. Le visage de Tsirel était recouvert de l'écharpe dont elle aimait s'envelopper. Avant de descendre la chaise à porteurs en terre, on la recouvrit de planches et elle se mit à ressembler à un simple cercueil.

Isidore prononça le Kaddish et l'*El Malé Rahamim* en détachant chaque mot. Il semblait soudain bien plus vieux que son âge, comme s'il avait revêtu l'apparence de son grand-père.

Les combattants qui avaient creusé la tombe recouvrirent le cercueil de terre et de neige. Salo s'occupa de Myriam qui s'était évanouie. Personne ne bougeait.

Une neige épaisse tombait. Ceux qui s'attendaient à ce que Kamil dise quelque chose ne comprirent pas son silence, mais ceux qui n'attendaient pas un sermon l'apprécièrent. Felix poussait des grognements qui signifiaient : que peut-on dire de toute façon ?

Nous restâmes assis longtemps, à boire du thé. Avec la disparition de la vieille Tsirel, les fondations de notre être collectif avaient été ébranlées. Nous allions continuer d'écouter les ordres de nos commandants, mais chacun serait un peu plus seul avec lui-même. Kamil n'essaierait pas de la remplacer, il nous rappellerait peut-être certaines de ses paroles. C'est un grand commandant, mais il n'a pas l'aura des Anciens.

Vers onze heures du soir, la voix de Kamil déchira le silence : « Que les combattants revêtent leurs uniformes, nettoient leurs armes, vérifient les attaches de leurs guêtres et prennent leur repas. Vous vous présenterez au rassemblement de départ à minuit précis. »

Et quelqu'un dit : « Peut-être trouverons-nous Reb Hanokh en chemin. »



J'étais heureux de faire partie de la mission cette fois. Nous avançons lentement, et la mort de la vieille Tsirel accompagnait chacun de mes pas. Qu'avait-elle semé en nous ? Nous savions de son vivant qu'elle était un être à part, mais cette singularité s'était comme renforcée depuis sa disparition.

La veille de sa mort, je l'avais vue en rêve parlant de tout et de rien avec ma mère qui se remettait de sa maladie. On eût dit deux sœurs qui avaient longtemps attendu leurs retrouvailles. Je n'osais m'approcher d'elles.

Mais la vieille Tsirel m'aperçut et me fit signe d'avancer. J'étais sûr que ma mère serait heureuse de me voir. Elle me dévisagea puis demanda : « Qui est ce jeune homme ?

– Tu ne le reconnais donc pas ? s'étonna la vieille Tsirel dans un sourire.

– Il ressemble à mon fils Edmund, mais ce n'est pas lui.

– Si, c'est ton fils ! Tu peux te réjouir ! »

J'ai pensé que c'était ainsi dans le monde de la vieille Tsirel : les vivants et les disparus cohabitaient parfois sans se reconnaître mais ils finissaient par se rencontrer et pleuraient de joie.

Nous marchions vivement, tout en restant aux aguets. Kamil et les artificiers étaient en tête, je fermais la marche. Nous étions portés par l'idée que bientôt nous allions faire dérailler un train et crier à nos frères : « Vous

êtes libres ! Rejoignez-nous ! » Nous avions tant accéléré le pas que nous arrivâmes sur les lieux de l'opération plus tôt que prévu.

Nous nous dissimulâmes, dans l'attente du train. Isidore, allongé à côté de moi, me demanda si j'avais également les orteils gelés. J'avais une paire de chaussettes de rechange dans ma poche que je lui tendis. Il me remercia et ajouta : « Si j'étais croyant, je remercierais pour tout ce qui m'est arrivé ces derniers mois.

– Mais quelqu'un qui prie croit forcément, non ?

– La prière est en moi, mais pas la foi.

– On en reparlera, fis-je, tout en sachant que je ne savais que dire.

– J'ai changé depuis que je participe aux opérations. La mort me terrifiait auparavant, elle continue de me terrifier, mais j'ai appris à me dominer avant que la peur s'étende. Et toi, que fais-tu pour la maîtriser ?

– Je me dis que mes parents déportés dans les camps souffrent certainement plus que moi. »

Et je fus effrayé par ma réponse.

Je compris soudain que nous étions porteurs d'une expérience qui nous réservait encore des moments sombres et dévastateurs, mais aussi de mots forts capables de rendre cette expérience incandescente. Ainsi de Kamil, la vieille Tsirel, Hermann Cohen, Karl, et les autres. Ils tentaient de suivre ce chemin sur lequel Isidore les avait rejoints.

L'heure H approchait. Les artificiers se dirigèrent vers les rails et les pelotons reçurent l'ordre d'armer leurs fusils. Je pensai soudain à ces moments au retour des opérations, au petit matin, dans la première lueur rose de l'aube. Kamil nous arrêtait pour dire : « Regardez le ciel. Quelle splendeur, quelle pureté ! La Nature n'est pas sentimentale, elle possède un langage chargé de sens et fort. Grâce soit rendue à Dieu que nous ne soyons pas indifférents à ces merveilles. »

Ainsi est Kamil, attachant et charismatique, même lorsqu'il prononce des paroles incompréhensibles.

Un jour, dans un moment de haute exaltation, il a lancé : « Je vous aime tous de la même manière, c'est sur vous que repose le monde. Nous ne sommes ni des pillards ni des brigands, nous sommes les gardiens de l'image de Dieu ici-bas. »

Le train approchait.

Nous savions que les convois, militaires ou civils, n'ont jamais de retard. L'exactitude et la rigueur sont pour eux des lois fondamentales. L'expérience nous a appris aussi qu'une patrouille allemande diffère en tout point d'une patrouille ukrainienne. Les Allemands, eux, sont prêts à se battre en serrant les dents, avec une détermination indéfectible.

Et le train arriva. Les explosifs fonctionnèrent cette fois aussi, la locomotive et les premiers wagons déraillèrent. Mais les soldats sautèrent aussitôt et se mirent à tirer. Nous nous ruâmes sur eux. Ils continuèrent de tirer, y compris blessés, à terre, hurlant et jurant. Par chance ils étaient peu nombreux et nous pûmes les éliminer tous.

Kamil mena l'évacuation d'une main de maître. Les enfants d'abord, les femmes, puis les vieillards. Salo et Maxi s'occupaient des blessés. Nous dûmes trancher : qui prendre, qui laisser.

Nous nous repliâmes dans la forêt. Nous étions divisés en trois groupes, chacun sous la responsabilité d'un peloton.

La crainte de voir arriver des renforts ennemis ne nous quitta pas, jusque dans la forêt profonde. Ils ne vinrent pas, mais une tempête de neige se leva, ralentissant notre progression. Nous n'avions même pas une tranche de pain à donner aux rescapés affaiblis.

Au petit matin le ciel s'éclaircit et Kamil, qui portait un enfant dans ses bras, demanda de fournir un dernier effort pour atteindre la base : là-bas,

nous serions entre nous, nous y avions des tentes, de la nourriture et de l'eau.

Parmi les rescapés il y avait un homme de la même promotion universitaire que Maxi qui s'avança vers lui pour le serrer dans ses bras : « Vous êtes nos anges gardiens. Nous étions sûrs d'aller vers notre mort. » Maxi, stupéfait par cette rencontre, lui dit : « Il n'y a rien à craindre, nous connaissons cette région comme la paume de notre main, et bientôt nous arriverons chez nous. »

Le lendemain aussi notre avancée fut lente. Nous portions les plus épuisés, les enfants, les vieillards, et à chaque halte nous allumions un feu. Kamil leur parla de cette terre, de ses vertus protectrices et spirituelles, et en particulier de la cime, une vraie forteresse. Les rescapés étaient si affaiblis qu'ils ne semblaient pas saisir grand-chose de ce discours.

Felix, qui nous vit de loin, nous fit apporter du pain tranché, du fromage et du thé, mais les rescapés réussirent à peine à avaler quelques gorgées de thé tiède.

Ce n'est qu'une fois arrivés péniblement à la cime le soir que nous pûmes faire un état des lieux : trois enfants affamés tenant à peine sur leurs jambes ; quatre femmes aux yeux gonflés et à la démarche vacillante ; vingt et un hommes d'âges différents, de toutes corpulences. Voilà ceux que nous avions sauvés. Les autres s'étaient enfuis, ou avaient été tués pendant l'assaut, ou étaient restés au sol.

Nous faisons face à la laideur de la grande souffrance. Kamil nous avait intelligemment demandé de ne considérer que la souffrance de l'homme et pas sa laideur, qui est toujours l'expression d'un supplice.

Tout le monde s'affaira à leur apporter du thé et des biscuits préparés par Myriam et Tsila. Salo et Maxi commencèrent à s'occuper des blessés. Notre base avait soudain changé d'apparence.

Nous ne nous étions pas représenté ainsi l'opération de sauvetage. Nous avions certes imaginé qu'il y aurait des gens faibles, des blessés, des

souffrants, mais pas des âmes exsangues. Nous avons oublié ce que le ghetto, les camps de travail et les trains de la mort pouvaient engendrer. L'homme est fait de chair et de sang, pas de fer. Kamil formula nos pensées clairement : « À partir de maintenant, nous serons non seulement des combattants mais aussi des infirmiers et des secouristes pour tous ceux qui souffrent. »

Et nous fûmes mis à l'épreuve aussitôt. Certains rescapés avaient les jambes si maigres qu'on les aurait cru dévorées de l'intérieur. Deux femmes avaient au contraire les jambes affreusement gonflées. Les dernières paroles de la vieille Tsirel résonnèrent à mon oreille : « Aimez et décuplez l'amour ; soyez miséricordieux et décuplez la miséricorde. » Elle parlait certainement de cette épreuve que nous étions en train de vivre.

Un rescapé d'âge mûr nous raconta qu'ils étaient restés enfermés cinq jours dans les wagons. Beaucoup de personnes étaient mortes de soif et d'asphyxie. Puis il éclata en sanglots sans pouvoir rien ajouter. Tous les autres étaient assis, immobiles sur les matelas de branchages, la douce lumière du poêle dévoilant leurs visages.

Kamil s'adressa aux combattants qui avaient participé à l'opération : « Nous avons réussi à sauver une poignée de gens précieuse et sacrée des griffes du prédateur. Nous avons combattu l'essence du mal, et ce n'est qu'un début. Nous allons nous occuper de nos frères jusqu'à ce qu'ils puissent tenir sur leurs jambes. »

Et je fus malheureux en pensant à Kamil. Le poids de la responsabilité sur ses épaules avait été décuplé.

Quelques combattants émirent des doutes sur l'opération de sauvetage, se demandant si nous n'étions pas simplement en train de prolonger les souffrances des rescapés. Comment allions-nous les soigner ? Les nourrir ? Chauffer leurs tentes par ce froid si intense ? Mais Kamil resta campé sur sa position : la vie est précieuse, sacrée, nous devons donner notre âme pour elle.

Cette nuit-là, suite à la proposition de Maxi et de Salo, nous décidâmes de descendre réquisitionner un médecin pour s'occuper des malades et des blessés.

Pour l'heure, nous apportâmes des couvertures, des peaux de mouton et un poêle supplémentaire. Tsila et Myriam préparèrent du gruau et nous leur donnâmes à manger à genoux. Pour la première fois, une expression de gratitude apparut sur quelques visages.

Mais leur faiblesse était telle qu'ils s'effondrèrent. Nous les couvrîmes aussitôt. D'après Salo, mieux valait les laisser sous les tentes le temps qu'ils récupèrent avant de les transférer vers les bunkers.

En vue de notre prochaine mission, Felix demanda à Victor des précisions sur la topographie de Holovka. Victor dessina une carte : le médecin habitait au cœur de la petite ville. L'opération allait être délicate, ses cris pouvaient alerter les voisins.

Felix s'assit pour préparer l'opération en suivant le plan de la maison que Victor dessinait à présent, notant l'entrée principale, l'entrée de service et l'emplacement de la cour.

Le départ des combattants nous angoissait tous, Kamil en tête. Il répétait qu'il fallait alléger les souffrances de ceux que nous avons sauvés. Il était marqué par les événements des derniers jours : le visage livide, il tenait sa cigarette d'une main tremblante.

La décision de descendre chercher un médecin avait fait taire les débats. Peut-être avons-nous enfin compris que Kamil est unique, et qu'il faut prendre soin de lui.

Un combattant communiste d'habitude peu disert dit soudain : « Tout ça, c'est grâce à la révolution et à l'Armée rouge. Celui qui remet en cause la révolution est un homme odieux ou un moins-que-rien. Nous verrons bientôt arriver l'armée du salut, et ceux qui ont blâmé Lénine et Staline se repentiront. Une chose est claire : les vieilles croyances ont disparu de ce



monde. Bientôt la Justice éclairera nos jours. Chacun travaillera selon ses capacités et son salaire couvrira ses besoins. »

Étrangement, le visage du combattant n'exprimait ni joie ni sentiment victorieux. Sa bouche et son cœur parlaient manifestement sur deux tonalités différentes : sa bouche continuait de prononcer les vieilles formules mais son cœur disait que bien trop peu d'entre nous avaient survécu pour que nous puissions nous réjouir.

Cette nuit-là non plus nous ne fermâmes pas les yeux. Salo et Maxi ne chômaient pas, passant de l'un à l'autre pour panser les blessés et nourrir ceux qui étaient exténués. Dehors, la neige ne cessait pas. L'inquiétude pour ceux qui étaient partis grandissait.

Kamil s'agenouilla pour essayer de parler aux enfants mais ils étaient si épuisés qu'ils ne purent dire mot.

Une gigantesque vague de souffrance avait soudain recouvert notre vie d'avant, faite d'actions et de pensées. Kamil nous rappela que jusqu'à présent nous nous étions occupés de nous, et que l'heure décisive était venue de venir en aide à ceux que nous pouvions secourir.

Les provisions diminuaient. Kamil promit à Hermann Cohen que bientôt la réserve serait de nouveau pleine. L'urgence était de s'occuper des rescapés restés enfermés cinq jours dans des wagons.

Danzig allait mieux mais son bras blessé ne lui permettait toujours pas de porter Milio. Il aidait en cuisine, pour préparer d'autres bouillies et du thé, les rescapés étant incapables d'avaler une nourriture solide. L'un d'eux me fit signe d'approcher. Je pensais qu'il allait me demander de le servir. Je me trompais. Il chuchota :

« D'où es-tu ? »

Je le lui dis.

« Quel est ton nom de famille ? »

Je le lui dis.

« J'ai connu ton père et ta mère.

– Vous les avez peut-être vus alors ?

– Non.

– Je les ai abandonnés à la gare.

– Chacun d'entre nous a commis un grand tort », dit-il, puis il ferma les yeux.

Nous consolidons les tentes, vérifions les pieux, les toiles. Les douleurs des rescapés ne se calment pas. Danzig, qui a tant souffert ces dernières semaines, aide l'équipe médicale, rassurant les pauvres hères par sa taille imposante et sa voix grave. Il réussit même à faire rire un enfant.

Un autre enfant demanda si l'on donnait des punitions ici. Danzig répondit aussitôt : « Non, on se contente d'aimer. C'est le pays de l'amour et les punitions sont interdites. Notre chère Tsila cuisine jour et nuit. Tonton Hermann est un homme très sympathique, sa réserve est toujours pleine de nourriture, de vêtements, et d'outils de travail que vous pourrez voir quand vous irez mieux, dit-il en montrant Hermann Cohen.

– On ne nous ramènera pas dans le train ?

– En aucun cas. Cette terre est la nôtre. Ici on distribue la nourriture de manière équitable. Les plus âgés travaillent à la base, les autres descendent nous défendre, chercher de la nourriture et parfois sauver des Juifs d'un train. Jusqu'à présent nous n'avions que deux enfants avec nous, c'est pourquoi nous n'avons pas de jouets mais, maintenant que vous êtes là, nous allons nous en occuper.

– Et nos parents, quand vont-ils venir ?

– Nous allons tout faire pour les ramener. Nous allons faire dérailler d'autres trains et amener ici ceux qui sont enfermés dans des camps pour qu'ils soient avec nous.

– Et que va-t-il arriver à ceux qui ont été fusillés ?

– Ils vont monter au ciel, mon chéri. C'est là que se trouve le juste repos. Là-haut, tout est calme et paisible.

– Et nous, quand irons-nous là-haut ?

– Quand nous serons vieux, et quand nous ne voudrons plus être dans ce monde. »

Le jeune garçon se tut. Danzig se leva en ajoutant : « J'ai ici un petit garçon de deux ans et demi très mignon qui s'appelle Milio. Ses yeux parlent plus que sa bouche. Quand vous serez guéris, vous pourrez jouer avec lui. »

Il n'y avait plus d'autres questions, mais des gémissements s'élevaient de toutes parts. Salo distribuait des comprimés pour atténuer les douleurs, promettant un soulagement.

Karl, surnommé le Grand Karl, issu d'une famille communiste depuis deux générations, répétait que pour l'heure il était difficile de changer le monde, mais que dans notre petit coin régnerait la justice. Chacun aurait droit à de l'attention et de l'aide. Deux pelotons étaient partis chercher un médecin et des médicaments. Le monde était rempli de Mal et de malheur, les assassins étaient cruels et œuvraient pour nous exterminer, mais nous ne céderions pas et garderions un visage humain.

Il s'était exprimé d'une voix claire et déterminée, mais les rescapés étaient si affaiblis qu'ils avaient peine à avaler une cuiller de bouillie, et encore plus à tendre l'oreille à ses paroles.

Au petit matin, les pelotons revinrent avec le médecin qu'ils avaient enlevé. Werner, un combattant que je connaissais mal, avait été blessé pendant l'opération. Il participait souvent aux soirées de réflexion. Ses connaissances en judaïsme étaient aussi peu solides que les nôtres mais il avait une grande sensibilité au texte, aux mots et à la musique. Un homme réservé pesant chaque terme avec soin. C'était un excellent élève au lycée. À cause de la guerre, il n'avait pu terminer sa deuxième année à l'université, où il étudiait le français. Il nous sortait parfois un proverbe ou une expression avec un accent parfait.

J'aimais le regarder fumer une cigarette, assis, une tasse de café à la main. Lors des débats nocturnes, chaque camp essayait de l'attirer vers lui, mais Werner n'est pas un idéologue. Les mots ne lui viennent pas facilement, il préfère la contemplation à la parole et chaque fois qu'il entend quelque chose qui a du sens, ses yeux sourient.

Ils avaient eu plusieurs surprises durant cette opération mais les pelotons sous la direction de Felix avaient répondu à leurs agresseurs du tac au tac. Werner fut blessé au ventre. Il reçut les premiers secours sur place et fut hissé sur un brancard jusqu'à la base.

On demanda au médecin réquisitionné de l'examiner. « Ses chances de s'en sortir sont très minces. Il faut le transporter à l'hôpital. » Salo et Maxi ne l'entendirent pas de cette oreille et continuèrent de lui prodiguer des soins.

Pendant ce temps, Kamil, à l'entrée de la base, serrait dans ses bras chaque combattant pour le remercier du succès de l'opération. Puis il alla voir Werner étendu les yeux mi-clos sur son brancard, et lui demanda s'il avait mal. Werner hocha la tête. Salo le conduisit aussitôt à l'infirmerie.

Les pelotons, Kamil et le médecin entrèrent dans la cuisine. Tsila, Myriam et Hermann Cohen leur servirent du café et des sandwichs. Les combattants dévorèrent le tout en silence.

On leur servit encore des fruits secs et du café. Le médecin regardait autour de lui, intrigué. Il ne posa pas de questions et personne ne lui en posa.

Après une cigarette pour terminer le repas, Kamil s'adressa à lui :

« Nous sommes un groupe de partisans juifs. Nous avons décidé de prendre en main notre sort, et maintenant nous avons avec nous un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants que nous avons fait sortir du train de la mort. Ils sont restés enfermés cinq jours dans des wagons à bestiaux, sans air, sans eau ni nourriture. Ils n'ont plus de forces. Pardon pour les moyens employés, docteur Krinitzki, nous vous avons fait venir ici pour sauver cette poignée de survivants du grand massacre. »

Le médecin plissa les yeux et tourna la tête vers son interlocuteur comme pour dire quelque chose mais il garda le silence.

Kamil, qui avait suivi ses mouvements, lui demanda :

« Voudriez-vous nous aider dans cette mission sacrée ? »

Ce à quoi le médecin répondit : « C'est ainsi que l'on fait venir un médecin ? Non, un brigand peut-être ! Je n'ai fait de mal à personne. J'ai même eu des patients juifs à une époque. » Il était manifeste que la colère lui faisait avaler la majeure partie de ses mots.

« Docteur Krinitzki, ne soyez pas en colère contre nous. Vous savez ce que les criminels ont fait, y compris dans votre village.

– Mais je n'y suis pour rien !

– Nous ne vous avons pas accusé.

– Et la politesse ? Où est la politesse dans tout ça ? Surgir ainsi dans la nuit pour enlever un homme, ce sont des manières ?

– Et ce que l'on a fait aux Juifs chez vous, c'est de la politesse ? Des bonnes manières ?

– Je n'y suis pour rien. »

Kamil cessa d'argumenter. Au bout de quelques minutes, il reprit :

« Nous attendons d'un médecin un peu de considération et d'humanité. Vous avez vu de vos yeux ce que les criminels ont fait aux Juifs, comment ils les ont martyrisés et tués, eux et leurs enfants.

– Je n'y suis pour rien. »

Felix, resté dans son coin, ne put s'empêcher de l'apostropher :

« Nous n'attendons de vous ni considération ni humanité, encore moins d'empathie. Nous attendons que vous vous comportiez comme un médecin, en refoulant vos émotions. Si vous cherchez à nous duper ou à saboter cette mission, nous constituerons un tribunal pour vous juger. Nous sommes des Juifs combattants, je vous conseille de faire preuve d'intelligence. »

Le médecin comprit que mieux valait se taire.

Danzig retourna parler aux enfants. Ils étaient toujours affamés mais leur curiosité était intacte. L'un d'eux demanda si nous allions rester éternellement au pays des Juifs.

« On va essayer », répondit Danzig dans un rire.

Karl apporta une bouillie sucrée et commença à les nourrir à la cuiller. Les enfants étaient si maigres qu'il était effrayant de les regarder, et encore plus de les toucher. Danzig, qui depuis sa blessure était sensible au moindre geste, à la moindre apparence, dit d'une voix qui n'était pas la sienne : « Mon Dieu, apprends-nous à prendre soin de ces enfants, apprends-nous à leur parler, dis-nous quelles chansons leur chanter. Apprends-nous à être des parents, des grands-parents, des oncles. Ils sont si maigres, et si faibles. »

Salo et Maxi entreprirent de classer et ranger les médicaments apportés par les combattants. Avec Isidore, je m'occupais de faire bouillir l'eau. Karl et Hermann Cohen nettoyaient les blessures et les désinfectaient, puis changeaient les vêtements des blessés. Tsila et Myriam prirent en charge la toilette des femmes.

Nous agissions tous avec précision, attention et délicatesse. Je regardai le grand Karl en action : à la fois puissant et dévoué.

L'état de Werner se détériorait. Le docteur Krinitzki vint l'examiner de nouveau :

« J'ai déjà dit qu'il avait besoin d'une intervention chirurgicale.

– Nous avons apporté tous les instruments de votre clinique.

– Mais les conditions sanitaires ne sont pas bonnes.

– Nous ferons en sorte qu'elles le soient. »

Krinitzki mit du temps à comprendre qu'il était retenu prisonnier et accepta d'opérer le blessé, aidé de Salo et Maxi. La blessure s'avéra moins profonde que nous le redoutions. S'ils parvenaient à contenir l'hémorragie et empêcher une infection, Werner pouvait s'en sortir.

Salo le remercia, mais le médecin ne put s'empêcher d'exprimer encore sa mauvaise humeur :

« Vous n'auriez pas dû vous comporter ainsi avec moi.

– Que pouvions-nous faire ?

– Vous allez me rendre mes instruments ?



– Dès que la guerre sera finie, répondit Salo en portant la main à son cœur.

– Mais les Juifs ont tellement de médecins parmi eux. Où sont-ils ?

– Il me semble que la réponse à cette question est très claire.

– Les membres du peuple hébreu sont d’habitude très polis », dit le médecin, pour éviter de prononcer le mot « juif ». Il avait manifestement du mal à en croire ses yeux. Il était aux mains des Juifs qui, hier encore, se faisaient martyriser et massacrer.

Danzig va mieux sans être tout à fait guéri. Il ne part plus en opération mais aide partout où il le peut et donne beaucoup d’attention à Milio. Il a même semblé un moment que la blessure de Danzig allait éveiller le langage chez l’enfant. Quoi qu’il en soit, il ne perd pas une miette de ce qui se passe et l’arrivée des rescapés n’a pas échappé à ses yeux attentifs. Mais la parole reste bloquée dans sa bouche.

Avant, Danzig cherchait à justifier ce mutisme mais, depuis sa blessure, l’idée que Milio se développe différemment, à son rythme, s’est renforcée en lui. Bientôt il surmontera les obstacles et se mettra à parler.

Le docteur Krinitzki examina les malades et décréta qu’il fallait isoler deux d’entre eux porteurs du typhus. D’autres souffraient de malnutrition, il fallait leur donner à manger avec prudence.

Nous avons l’espoir que les malades guériraient en une ou deux semaines, or le docteur Krinitzki affirma que cela prendrait des mois. Kamil est conscient des grandes opérations décisives qui nous attendent encore mais il ne perd pas le moral. Il a reconnu parmi les rescapés un camarade d’études qu’il va voir régulièrement pour lui murmurer : « Bruno, tu es entre de bonnes mains aimantes. Encore un petit effort et tu t’en sortiras. »

La nuit, j’ai rêvé que ma mère se trouvait parmi les rescapés. Une longue cicatrice rose barrait son visage mais son port de tête, sa bouche et son front ne permettaient pas de douter que c’était elle.

Je m'agenouillai sans oser l'appeler. Les femmes près d'elle s'étaient évanouies. Finalement je ne pus me retenir et dis : « Maman. »

Elle ouvrit les yeux, me regarda brièvement et les referma. Je n'avais pas souvenir de cette expression, mais elle avait souvent cette position lorsqu'elle se reposait l'après-midi sur le canapé. Quand j'étais enfant, je contemplais chacun de ses mouvements.

« Maman », dis-je encore.

Elle ouvrit de nouveau les yeux pour demander : « Qu'est-ce que tu veux ? »

Je surmontai la peine que me firent ces mots pour dire : « Tu ne me reconnais pas ? »

– Ici non plus on ne me laisse pas tranquille », répondit-elle les yeux fermés.

Je me levai mais étais incapable de partir.

Je regardai encore : les femmes évanouies près d'elle avaient perdu presque tous les traits qui faisaient leur singularité, mais ceux de ma mère certifiaient que c'était elle.

« Maman », dis-je encore, tout en sachant que mieux valait la laisser tranquille. Le repos lui était plus nécessaire que la parole. Son visage se crispa. Les douleurs qui s'étaient atténuées durant son sommeil revenaient la tourmenter. Elle porta la main à sa bouche dans un geste que je connaissais très bien, qui était le sien lorsqu'elle était gênée. J'étais heureux que tout doute fût levé : c'était elle et elle était revenue vers moi. Je m'agenouillai de nouveau mais la position me fit mal et je me réveillai.

Le docteur Krinitzki refuse de s'acclimater et continue de maugréer. De temps à autre il s'adresse à Salo pour demander : « Quand donc allez-vous me libérer ? J'ai une famille, un cabinet et des patients.

– À la fin de la guerre. Pour l'instant, vous êtes en service humanitaire.

– Reconnaissez que c'est un service forcé. »

Victor le connaît. Sa haine des Juifs est de notoriété publique, il est proche des Allemands avec lesquels il joue au poker et participe à des orgies. Victor l'a souvent entendu dire que les Allemands faisaient bien de chasser les Juifs des terres slaves. L'air deviendrait enfin respirable.

Quoi qu'il en soit, Werner est à présent hors de danger et dort quasiment toute la journée. Son ami Karl va parfois le voir pour chuchoter à son oreille : « Encore un effort, mon ami, la victoire est proche. »

Nous menons des expéditions toutes les nuits. Les besoins en nourriture ont augmenté depuis l'arrivée des rescapés. « Il faudrait plus de fruits et de légumes », supplie Salo.

Nous évitons de manger de la viande.

Lors d'une expédition, avant que la neige tombe, les combattants avaient ramené une vache au camp. Kamil leur avait ordonné de la libérer aussitôt. Bon nombre de gens étaient dégoûtés à l'idée de l'égorger puis de manger sa chair. La vache ne partit pas tout de suite, elle resta quelques jours près de nous à paître, comme si elle sentait que nous ne lui ferions aucun mal.

Nous mangeons de plus en plus de poisson que Tsila et Hermann Cohen s'ingénient à griller. D'après Salo, c'est bon pour la santé.

Notre grand problème reste le gel. Nos quelques poêles ne suffisent pas à réchauffer les tentes. Nous coupons du bois sans relâche mais les bûches humides exhalent une fumée irritante.

Le docteur Krinitzki se plaint d'avoir froid la nuit et nous met en garde : bientôt il tombera malade et il faudra s'occuper de lui. Salo et Maxi ne lui font guère confiance et prennent ses conseils avec précaution. Il a un rapport déplorable aux personnes âgées : « On ne peut pas sauver des vieux dans cet état. » Salo rejette cette affirmation et dit que nous nous occuperons des vieux autant que des jeunes, si ce n'est plus.

Après une semaine de soins dévoués aux rescapés, nous vîmes les résultats. Quelques personnes sortirent leur tête des couvertures, les yeux brillants, et demandèrent : « Où sommes-nous ? » L'état des enfants aussi s'améliore mais, pour l'instant, Milio et Michaël n'ont pas le droit de s'approcher d'eux.

Milio ne parle toujours pas mais les séries de syllabes qu'il prononce mettent Danzig en joie. Il est sûr qu'à force de contemplation des objets et des êtres, Milio nous surprendra bientôt.

« Tu t'attends à quel genre de surprise ?

– On ne peut pas s'attendre à une surprise, répond Danzig en souriant.

– Tu as une intuition ?

– Oui, mais je ne la révélerai à personne. »

Maxi, lui, est très heureux des progrès de Michaël. Quand il retournera chez ses parents après la guerre, il pourra sauter au moins deux classes.

Je pars en expédition tous les deux jours, la plupart du temps avec Felix. Il m'arrive de somnoler en marchant, voire de m'endormir. Felix ne parle ni de foi ni de convictions, il est entièrement concentré sur l'action mais au retour, quand nous faisons halte, il peut siffloter des symphonies entières. Sa mémoire musicale est étonnante et il a une corpulence de violoncelliste.

J'ai parfois l'impression qu'il serait capable de jouer dans la neige si on lui tendait un instrument. La musique lui est chevillée au corps, il est moins sensible à la parole ou aux mots écrits, et lorsqu'il ne fredonne pas une symphonie, il se tait. Il fuit les disputes comme le diable.

« Que dire quand on ne peut rien faire ? » demande-t-il en reprenant les paroles d'un écrivain connu.

Une de nos patrouilles tomba sur des éclaireurs ukrainiens, ouvrit le feu, et réussit à faire un prisonnier. Durant son interrogatoire, il avoua que les Allemands prévoyaient de nous attaquer incessamment avec une compagnie entière et des obus. Leur mission consistait à examiner le terrain.

Dans le même temps, la radio russe annonçait de son côté la retraite de l'armée allemande sur tous les fronts, appelant les partisans à pourchasser les fuyards.

« Les Allemands battent en retraite, pourquoi nous attaquer maintenant ? » lui demanda Kamil.

L'Ukrainien ne se démonta pas : « L'extermination des Juifs est prioritaire. » Comme si cela coulait de source. Felix relaya Kamil pour l'interrogatoire. L'Ukrainien confirma que tous les mardis circulait un convoi chargé de Juifs poussant des cris déchirants. Quand Felix lui demanda s'il restait des Juifs dans la région, il répondit, impassible : « Pas un seul. »

Grand dilemme : d'après les plans de Kamil, nous devions faire dérailler le train du mardi pour sauver des Juifs. Mais l'hiver rude et de nombreux problèmes de logistique nous en empêchaient. Les rescapés étaient en train de récupérer mais il faudrait du temps avant qu'ils tiennent sur leurs jambes. Et surtout, où installer les nouveaux arrivants dans un froid si rude ? Où leur trouver de la nourriture ? Sans compter la menace plus grande encore de l'attaque allemande.

Victor aussi est persuadé que l'élimination des Juifs reste le but de guerre suprême. L'ambition allemande dans ce domaine est sans limites. Il a souvent vu des soldats à la poursuite d'un enfant juif, refusant d'abandonner tant qu'ils ne l'avaient pas attrapé.

Selon Kamil, nous devons nous préparer à l'attaque tout en continuant nos expéditions et le sauvetage du maximum de gens enfermés dans les wagons. Sans cette mission de sauvetage, notre existence n'a plus de sens. Felix est d'accord avec Kamil, et il ajoute : « Les rescapés ne sont pas un poids supplémentaire, mais la justification de toute notre action ici. »

Dans la nuit, Isidore chanta des prières du shabbat et des Jours redoutables. Les rescapés, qui n'avaient jamais entendu de telles prières, furent sidérés puis éclatèrent en sanglots. Tsila aussi pleura, mais de soulagement cette fois. Elle était heureuse de pouvoir porter secours à ceux qui en ont besoin.

Ce n'est que maintenant que nous reconnaissons des amis lointains et des proches parmi les rescapés. J'ai retrouvé Emil, un camarade de classe qui excellait en sciences mais avait du mal à apprendre un poème par cœur. Le professeur de mathématiques avait une grande admiration pour lui et lui demandait parfois de nous montrer la résolution d'un exercice. Emil griffonnait fractions et racines carrées en quelques minutes au tableau, comme si ce n'était pas un problème mathématique mais une devinette amusante. Les chiffres sortaient de ses doigts comme par magie.

Si pour la plupart d'entre nous les études représentaient un poids dont il fallait se débarrasser et les distractions l'essentiel, Emil, lui, s'occupait de subvenir aux besoins de ses parents aveugles. Non seulement il gagnait de quoi vivre en donnant des cours particuliers mais il les emmenait chaque jour au parc, pour qu'ils respirent le grand air et entendent le pépiement des oiseaux. L'été, il les accompagnait souvent en tramway jusqu'au fleuve.

Ses parents avaient été parmi les premiers à se laisser convaincre par le départ pour la « formation agricole », où, leur avait-on dit, chacun travaillait

selon ses possibilités, recevait selon ses besoins, y compris les aveugles et les vieux. Il s'agissait en réalité des premières déportations.

Emil était passé par plusieurs camps de travail avant d'être poussé dans un train et entassé avec les autres. Il était sûr de ne pas en sortir vivant.

À ma grande surprise, il n'avait pas changé. Son visage enfantin était resté lumineux, y compris dans cette position, allongé sur un matelas de brindilles. Son être tout entier exprimait la candeur et la bonté. Il avait beaucoup souffert de cela au lycée : les garçons et les filles aisément désinvoltes se moquaient de lui, lui attribuaient des sobriquets et le tourmentaient en essayant de lui prouver que les mathématiques ne lui donnaient aucune supériorité sur eux, au contraire. De toute façon, pour les questions pratiques, il n'était guère meilleur qu'un élève moyen.

Je ne l'avais pas vu depuis un an. Son intériorité avait peut-être aussi peu changé que son visage. J'étais si stupéfait de le voir là que les mots me désertèrent.

Felix poursuivait l'interrogatoire de l'Ukrainien.

« Tu t'es porté volontaire ou bien on t'a enrôlé de force ?

– Je me suis porté volontaire.

– Pourquoi ?

– Le salaire est élevé et il y a de bonnes conditions. Ma famille est pauvre. Depuis que je me suis engagé, notre sort s'est amélioré. Mon père dit que mieux vaut être du côté des Allemands, qui sont des gens honnêtes, plutôt que des communistes qui vous dupent.

– Tu n'as pas eu peur de tuer des Juifs ? »

Il se dépêcha de répondre :

« Je n'en ai pas tué. Nous les avons seulement rassemblés pour les emmener dans la forêt.

– Mais en chemin, vous les avez frappés, et vous avez tiré sur ceux qui voulaient s'échapper.

– C'étaient les ordres.



- Et tu n’as pas eu peur de Dieu ?
- Si, mais j’avais plus peur encore de ne pas respecter les ordres.
- Je comprends », dit Felix, et il le laissa tranquille.

Felix ne sait pas dominer ses émotions. Si cela dépendait de lui, il punirait l’Ukrainien non seulement pour ce qu’il a fait mais pour ce qu’il dit. L’autre demanda, angoissé :

« Vous allez me tuer ?

- Nous verrons bien, répondit Felix sans le regarder.
- J’ai trois jeunes enfants, ne me tuez pas, dit l’Ukrainien, les lèvres tremblantes.
- Quand tu as tué des Juifs, tu as pensé à leurs enfants ?
- Oui, mais qu’est-ce que je pouvais y faire ?
- Ne mens pas. Nous châtions au centuple pour le mensonge. Alors, réponds-moi : as-tu tué des Juifs ?
- Oui.
- Maintenant nous allons voir quelle sera ta punition.
- Je regrette », dit l’Ukrainien, et il éclata en sanglots.

Depuis que l'éclaireur ukrainien nous a révélé le projet d'attaque allemande, nous multiplions les préparatifs et les missions. Le seul moment de repos de la journée reste celui où nous écoutons la radio. L'armée allemande bat en retraite sur tous les fronts, claironne le présentateur.

Pour ma part, je suis en admiration devant les camarades qui prennent soin des rescapés : ils semblent n'éprouver aucune sorte de dégoût ni de rejet. Ils lavent leurs corps décharnés couverts de blessures purulentes tout en fredonnant des chants du Bund ou d'autres mouvements de jeunesse. Myriam, aidée de deux combattants, fait des lessives. Je suis préposé au feu et aux marmites d'eau bouillante.

La neige, qui tombait sans discontinuer depuis des jours, cessa soudain. Le pays de l'eau était à présent le pays de la glace, avec une température à moins dix. Les vêtements lourds des gendarmes nous protègent, et Hermann a ajouté deux poêles sous les tentes. Dommage que nous n'ayons pas plus de bois sec, car les bûches humides dégagent énormément de fumée.

Mon camarade Emil récupère. Il est toujours très maigre, tient à peine sur ses jambes, mais la lumière est revenue dans ses yeux. Il aime beaucoup la soupe de Tsila qu'il mange comme s'il s'agissait d'un dessert. Chaque jour, il a droit également à un morceau de poisson et deux pommes de terre.

Lors d'une récente expédition à laquelle j'ai participé, nous avons trouvé de l'huile, du sel, du sucre et quantité d'épices. La vision des bœufs

était particulièrement réjouissante : elle nous rappelait les placards de nos maisons.

Tsila promet que les repas seraient désormais meilleurs. Tout le monde apprécie sa cuisine et l'appelle « la magicienne ». Et ceux qui lui prêtent main-forte s'imprègnent de sa gaieté. Elle nous surprend chaque jour avec une nouvelle recette, ou un plat dont elle renouvelle la saveur.

Kamil est plongé dans une réflexion sur les plans de l'ennemi, et dans la préparation des deux pelotons qui feront dérailler le prochain train : il parvient à nous inoculer un sentiment d'urgence pour stopper les trains qui conduisent les Juifs vers la mort. Plus que jamais, nous sommes prêts à exécuter tous ses ordres.

Hermann Cohen s'inquiète : il n'y a plus assez de bâches ni de bidons pour fabriquer des poêles, et les bunkers sont remplis à bloc. Comment accueillir d'autres gens ? Mais Kamil ne se laisse pas ébranler. Selon nos informations le prochain train passera dans deux jours, et nous le ferons dérailler.

Les débats sur la nécessité de ces opérations ont cessé. Il est clair pour tout le monde que les trains sont des trains de la mort. Ceux qui n'étoufferont pas dans les wagons mourront en arrivant dans les camps.

Je vis de nouveau mes parents vêtus de leurs grands manteaux. Ma mère avait le visage livide et celui de mon père commençait à pâlir. Je m'étais dérobé devant la ligne de démarcation effroyable sur laquelle ils s'étaient tenus. Chaque fois que je croise Emil, je crains qu'il me pose des questions sur mes parents ou sur Anastasia.

Emil a le même âge que moi mais il a vécu des épreuves bien plus dures que moi. Il est passé par trois camps de travail avant d'être poussé dans le train de la mort.

« Comment as-tu surmonté le froid et la faim ? lui demandai-je, regrettant aussitôt ma question.

– Je pensais tout le temps à mes parents et je demandais à Dieu de me ramener auprès d’eux.

– Tu es croyant ?

– Non. Mais il s’est passé quelque chose d’étrange qui m’a transformé. Je ne sais pas à quoi le rattacher. Lors d’une nuit glaciale, j’ai senti ma fin approcher. J’ai commencé à espérer que Léon, le plus âgé d’entre nous dans le baraquement, s’approcherait de moi pour me recouvrir. Il n’est pas venu. J’étais sûr de ne pas tenir jusqu’au matin et je fermai les yeux tant la douleur était grande. Une voix s’est soudain adressée à moi : “Emil, n’aie crainte, ta vie n’est pas finie. Tu as encore beaucoup de choses à accomplir.” Au début, il me sembla que c’était la voix de mon père. Mais en fait, non, c’était une voix différente, qui s’adressait à moi. Je me répétais : “Bientôt, Léon viendra poser une couverture sur moi.” Léon ne vint pas et moi, miraculeusement, je réussis à vaincre le froid.

– Qui t’a parlé alors ? demandai-je avec précaution.

– Je n’en ai pas la moindre idée. Ceux qui ont grandi avec la foi attendent peut-être une révélation. Moi, je n’ai pas ce genre d’espoir.

– La voix t’a tout de même donné des forces.

– Oui. J’espérais l’entendre à nouveau mais elle ne revint pas. Je n’attribue pas de signification particulière à ces voix. Je n’ai pas de contact avec ce qui m’est extérieur. »

Je ne pus m’empêcher de lui demander :

« L’homme serait donc seul au monde ?

– Il faut croire. »

J’eus de la peine pour mon camarade au visage lumineux et étonné, qui ignorait la voix qui s’était adressée à lui, et s’en éloignait.

L'ordre fut donné de se préparer à partir en mission, et je fus soulagé de ne pas avoir rendu mon uniforme de gendarme à la réserve. Kamil préfère que l'on parte avec des vêtements plus légers, pour être plus agiles, mais il revoit un peu ses principes en ce moment à cause du froid intense.

L'enthousiasme de Kamil avant une opération est contagieux. Il faut croire qu'il parvient à repousser la mélancolie, pour ne pas dire le désespoir qui peut l'assaillir.

Ce fut ainsi cette fois. Nous étions seize au rassemblement de départ. Le mot de passe de l'opération était cette fois « l'Unique ». Un mot précieux, sur lequel repose le monde.

Kamil fait parfois appel à des proverbes mais sa parole n'est jamais creuse. Chaque phrase semble forgée au plus profond de son âme. Ici, les gens sont sensibles aux mots, y compris ceux qui parlaient autrefois à l'aide de formules. Kamil lui-même prend parfois la précaution de nous dire : « Pardonnez-moi, mes propos vous sembleront peut-être pompeux. Je n'ai pas encore trouvé les mots justes et je n'ai d'autre choix que de les revêtir d'une parure un peu somptueuse. »

Au lycée, nous avons appris que le style constitue l'homme. Kamil est allergique à l'excès de mots, à la sophistication, à la fausse candeur, sans parler de l'hypocrisie. Il se mord les lèvres dès qu'il prononce un mot de trop. Son langage est clair, mais le mystère scintille entre les mots. Il dit parfois la phrase suivante avant une opération : « N'oubliez pas : il n'y a

pas de terre sans le ciel. » Felix connaît cette phrase par cœur du temps où ils étaient ensemble à l'université. Déjà à l'époque, Kamil voyait le monde avec d'autres yeux. Il ne participait pas aux discussions idéologiques, mais son visage disait que la vie avait un sens, y compris lorsqu'elle était laide et cruelle. Il faut vaincre les personnes ignobles, et préserver de toutes ses forces la beauté et l'intériorité. L'éclat et la délicatesse résident en lui.

Durant ses études, il avait pratiqué l'escrime et la boxe. Felix l'avait souvent entendu dire : « Nous frapperons les ignobles sans pitié, pour qu'ils n'enlaidissent pas nos vies. » Kamil avait commencé à approcher le sentiment religieux en fréquentant le frère Sergueï. Il allait le voir dans son monastère une fois par semaine. Il n'avait jamais renié cette fréquentation, au contraire, il répétait : « Chez Sergueï, j'ai appris ce qu'était le sentiment religieux, mais je cherchais le Juif en moi, les livres qui le nourriraient et les gens auxquels je pouvais me relier. » Avec le temps, il découvrit Martin Buber et Franz Rosenzweig. Il voulut emprunter le chemin de ce dernier et porter chaque matin les phylactères, avant d'y renoncer.

Kamil se dévoile un peu plus avant chaque départ en opération. Il porte cette fois une casquette à la visière épaisse qui lui donne la silhouette d'un pêcheur. Il nous prévient : de nombreux dangers nous guettent cette nuit, mais nous n'agissons pas avec légèreté et, si nous parvenons à sauver ne serait-ce qu'une poignée de gens, notre guerre contre le Mal et l'ignominie n'aura pas été vaine.

Il lut aussi le psaume *Dieu est mon berger* avec force et précision, on eût dit un coup porté sur du métal chauffé à blanc. Je demandai à Isidore si Kamil lisait en respectant nos traditions ou si c'était là sa propre lecture. Isidore ne sut quoi répondre, il dit simplement : « À la synagogue des hassidim, on ne lisait pas comme Kamil. »

Sous l'effet du froid intense, la couche supérieure de la neige avait gelé. Heureusement, nous nous étions munis de bâtons pour ne pas glisser. En cette saison, la descente vers la voie ferrée nécessite trois heures de marche en tenant compte des patrouilles et embuscades ennemies, des entorses et des fractures. Salo et Maxi ont avec eux attelles, bandages, désinfectant et médicaments. Pourtant, les surprises sont innombrables : tandis que nous dévalions la montagne, nous découvrîmes un jeune officier allemand quasiment gelé, étendu sur le sol. Nous aurions pu l'abandonner là, et nous avions de bonnes raisons de le faire, mais Kamil était d'avis de lui laisser un peu de nourriture et d'eau, et de le récupérer au retour. Un officier allemand prisonnier, ce n'est pas négligeable.

Après lui avoir donné à boire, Karl l'interrogea sur les circonstances dans lesquelles il avait perdu son unité. Il nous avoua qu'il avait titubé avant de s'écrouler et s'endormir. Sur l'objet de sa mission, il dit précisément : « Nous sommes partis examiner le terrain et commencer les préparatifs en vue de l'attaque contre les Juifs qui se sont échappés des ghettos. » Il ne savait rien de la retraite sur le front est, ou ne voulait rien nous en dire.

Il sortit soudain de sa léthargie pour demander :

« Vous êtes juifs ?

– Oui.

– Et vous ne me tuez pas ?

– Non.

– Merci pour votre générosité étonnante.

– Pourquoi ?

– Nous, nous tuons les Juifs sans distinction.

– C'est-à-dire ?

– Nous les tuons simplement parce qu'ils sont juifs.

– Tu le regrettes ?

– C'est un ordre, et on obéit aux ordres. Il est vrai que c'est une mission désagréable, parfois même horrifiante, mais ce sont les ordres. On les exécute d'abord, on réfléchit ensuite.

– Tu dis que c'était une mission désagréable. Qu'est-ce que tu entends par là ?

– Tuer, jour après jour. »

On put distinguer soudain son visage. Il devait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il était marqué par l'épuisement, et les mots sortis de sa bouche semblaient le surprendre lui-même.

« Et si on te donne de nouveau cet ordre, tu l'exécuteras ?

– J'ai du mal à envisager que je refuserai d'obéir. »

C'était étrange. Il aurait pu faire semblant, mentir, accuser ses supérieurs. Mais il préférait ne pas rompre le serment prêté à l'obtention de ses galons.

Karl orienta l'interrogatoire dans une autre direction :

« Tu as des parents ?

– Oui, bien sûr.

– Où habitent-ils ?

– À Düsseldorf, dit-il avec un petit sourire.

– Tu es marié ?

– Fiancé. » Et le sourire s'élargit.

« Que fait ton père ?

– Il est pharmacien.



– Que pensais-tu quand tu tuais des Juifs tous les jours ?  
– Je ne pensais pas. L'exécution des ordres précède la pensée.  
– Et l'empathie dans tout ça ? Les Juifs aussi sont des êtres humains.  
– C'est vrai, mais disons qu'ils sont différents.  
– En quoi ?  
– Ils sont dangereux pour l'humanité.  
– Tu pourrais être plus explicite ?  
– Ils nous roulent dans la farine, dit-il en réprimant difficilement un sourire.

– Tu es un jeune homme éduqué, je suppose que tu as eu ton baccalauréat et que tu connais les classiques allemands. Tu as écouté de la grande musique, tu es allé au théâtre, mais tu parles comme un petit assassin. Qu'est-ce qui a fait de toi un assassin ? Comprends-tu ma question ? Admettons que les Juifs vous roulent dans la farine, est-ce une raison pour les assassiner ? »

Le jeune officier comprit qu'il avait dépassé les bornes et se tut. Karl attendit un instant avant de demander d'une voix caverneuse :

« Dis-moi, as-tu étudié la poésie lyrique de Goethe ?

– Oui. »

Il leva soudain la tête pour demander :

« Vous allez m'exécuter ?

– Nous verrons bien, répondit Karl sèchement.

– Je demande à écrire une courte lettre à mes parents et à ma fiancée.

– Que vas-tu leur écrire ?

– Que j'ai été fidèle à mon serment jusqu'au dernier jour.

– C'est lamentable. »

L'envie de l'éliminer nous tenaillait, mais Felix était d'avis qu'il fallait le laisser là et le récupérer au retour pour l'interroger de manière plus approfondie. Nous lui prîmes son arme, ses chaussures, et lui laissâmes une couverture.

Sans plus le considérer ni lui parler, nous nous remîmes en route.

Nous avions deux heures devant nous. J'avais oublié les dangers qui nous attendaient et j'étais heureux de participer à une opération. Mon corps palpitait, mes jambes étaient au sec, bien au chaud. Une nouvelle arme entre les mains, cinq cartouches et quatre grenades dans mes poches, j'étais bien, avec des gens en qui j'avais toute confiance.

Je me souvins de mon arrivée à la base, de Kamil, Felix, Salo, Karl. Ils m'apparaissaient comme des êtres ayant de grands projets auxquels ils étaient dévoués corps et âme. Ils étaient armés, mais pas violents. Gestes calmes et posés, ils parlaient peu, et le sens de ce qu'ils disaient m'échappait parfois.

Je me souvins aussi des premiers entraînements : courses, escalade à la corde, progression en rampant, les sandwiches et la pause de dix heures. J'ignorais que c'était aussi une préparation psychologique aux jours à venir. Je n'arrivais pas encore à me défaire de mon égoïsme pour me rapprocher de mes nouveaux amis mais peu à peu j'appris la nature de leur silence, j'étais prêt à aider, et à recevoir leur soutien.

Le reste du chemin se déroula sans anicroche et nous arrivâmes sur les lieux de l'opération avec une heure d'avance. De la clairière où nous étions, nous pouvions apercevoir les rails. Maxi et Karl préparèrent les explosifs et, pendant qu'ils les déposaient, nous prîmes nos positions, prêts à bondir.

J'étais heureux d'être de nouveau en opération avec Isidore. Il a beau accomplir de véritables prodiges avec sa voix chaque semaine, il n'en tire aucune vanité. Sa prière est accueillie avec étonnement, mais pas avec gratitude, et il me semble parfois même avec crainte. Il allume ensuite une cigarette et s'adosse à un arbre pour fumer. J'ai plusieurs fois entendu des camarades demander : « Quelle est la nature de sa prière ? Et d'abord, en est-ce vraiment une ? »

À deux heures précises le train surgit et la terre trembla sous les explosions. Deux wagons déraillèrent. Les sentinelles se mirent à tirer après quelques secondes de stupeur. Mais nous bénéficiâmes de l'effet de surprise, nos tirs étaient plus précis et nous les éliminâmes en quelques minutes.

Nous nous avançâmes vers les silhouettes qui commençaient à s'extirper des wagons béants. L'opération n'avait pas duré plus d'une demi-heure, mais le temps s'était étiré infiniment. De nombreuses victimes étaient étendues au sol et dans les wagons que nous ratissâmes à la recherche de survivants.

Cette fois, il n'y avait pas vingt rescapés, mais des dizaines. Nous demandâmes à chaque jeune d'aider un vieux ou un enfant. Karl conduisit

les blessés en tête, Kamil constitua le groupe de ceux qui avaient la force de se traîner. Salo et Maxi passaient de groupe en groupe pour soigner les blessés. Un vieil homme que j'aidais à marcher me bénit et murmura : « Tu es un ange envoyé du ciel. »

Au petit matin, notre procession fit une halte et Kamil annonça d'une voix tremblante :

« Nous avons déjà effectué une grande partie du chemin. À présent, les combattants vont passer parmi vous pour distribuer du sucre. Nous avons à notre base des tentes et de la nourriture. Là-bas, nous pourrions nous reposer et nous restaurer. » Kamil, si charismatique et exalté, avait cette fois un ton très concret pour décrire notre situation. Il conclut en disant : « Chers frères, grâce à Dieu nous pouvons venir en aide à notre prochain. Des êtres dénués d'humanité ont essayé d'empêcher l'amour et la solidarité. À partir de maintenant, nous serons un soutien les uns pour les autres, nous avancerons lentement, les plus faibles et les blessés seront en tête. Si vous entendez des tirs, il faut se coucher par terre, et se protéger la tête. »

L'officier allemand, qui nous vit approcher, avait la certitude que sa dernière heure était arrivée. Il leva les mains en l'air. Karl lui promit que, s'il se conduisait correctement, écoutait les ordres et nous révélait tout ce qu'il savait, son châtement serait allégé.

L'officier avoua aussitôt qu'il faisait partie d'une unité spéciale en charge de l'élimination des Juifs. Il mentionna les noms des villages et des forêts où ils avaient tué.

« Et tu n'as pas craint de tuer des femmes et des enfants ?

– C'étaient les ordres.

– Je ne t'ai pas posé de question sur les ordres. J'ai demandé si tu avais ressenti de la crainte, gronda Kamil.

– On n'a pas de crainte quand on exécute un ordre.

– Et maintenant, tu as peur ?

– Oui. Nous devions vérifier le meilleur chemin pour donner l’assaut aux Juifs retranchés. Une patrouille ennemie nous a découverts et nous avons dû battre en retraite.

– Ne dis pas “une patrouille ennemie”. Dis “une patrouille juive”.

– J’aurais du mal à prononcer ces mots », dit-il en gardant la tête baissée.

Et sa phrase lui valut une gifle.

C'est à la lumière du jour que nous découvrîmes à quel point les rescapés étaient exsangues, au-delà de la soif, au-delà de la faim. Se réjouissaient-ils de revivre ? Difficile de le savoir. Leurs visages qui n'avaient plus connu la joie depuis si longtemps demeuraient prostrés.

Kamil resta avec les groupes en queue de cortège, pour les protéger en cas d'attaque-surprise. Les combattants allaient de l'un à l'autre pour tendre une main secourable, aidant à porter les malades. À lui seul, Karl porta trois enfants, agrippés à son grand corps. C'est en vue de ce moment que Kamil nous avait préparés. Les entraînements jour et nuit donnaient leurs fruits. Nous conduisions la colonne des rescapés, animés par la ferveur du sauvetage.

Dans l'après-midi, nous aperçûmes au loin quatre silhouettes transbahutant d'imposantes marmites. Nos camarades nous apportaient du thé et des gâteaux préparés par Tsila. Notre joie était grande mais les rescapés, eux, étaient incapables d'exprimer quoi que ce soit tant ils étaient épuisés. Nous leur donnâmes du thé et des miettes de gâteau à la cuiller qu'ils avaient à peine la force d'avaler.

Un bref regard permettait de distinguer parmi ces gens souffrants ceux qui étaient encore conscients. Une expression perplexe se dessinait sur leurs lèvres, ils semblaient dire : « Nous n'avions pas imaginé que nous aurions encore la grâce de rencontrer des personnes compatissantes. »

Nous fîmes deux feux, remplîmes les marmites de neige et nous eûmes de nouveau du thé chaud. Kamil releva la tête pour s'adresser à tous : « Le monde repose sur l'Être unique, nous protégerons chacun et chacune de vous comme la pupille de nos yeux. Pour l'ennemi, nous étions des numéros et des sous-hommes. Ici, chacun retrouvera son nom. Nous sommes les enfants de nos parents et les parents de nos enfants. L'ennemi a non seulement voulu nous tuer mais aussi écraser l'image de Dieu qui est en nous. Grâce à Dieu, nous sommes redevenus qui nous étions, et ce n'est pas rien. Mes frères, mes sœurs, à partir de maintenant, chacun préservera son prénom et son nom de famille transmis de génération en génération, il ne faut en aucun cas les laisser disparaître. Nous prendrons soin de vous nommer un par un, aidez-nous à renouer cette alliance entre ce que nous sommes et les noms que nous portons. »

Les gens se regardaient sans en croire leurs oreilles. Cela faisait si longtemps qu'ils n'avaient pas entendu un tel discours. C'était une bonne chose que Kamil ait pris la tête de l'expédition et non pas Felix, qui dans l'adversité se montre toujours taciturne.

Les feux, le thé et les miettes de biscuit firent lentement effet. L'équipe de premier secours passa dans nos petits groupes, s'occupant en priorité des enfants et des vieux, pansant les blessures, installant des attelles pour réduire les entorses, distribuant des comprimés contre la douleur, tout en apprenant les noms des gens.

Kamil souhaitait qu'on continue notre progression une fois la nuit tombée, mais le vent puissant et le froid glacial nous en empêchèrent. Les feux et les marmites prodiguaient malgré tout un peu de chaleur et nous pûmes repartir au petit matin, une fois le vent tombé.

Un peloton descendit de la cime pour nous aider à transporter les blessés. Kamil les accueillit avec flamme, assignant aussitôt à chacun une mission. Les doutes s'étaient dissous, l'action nous requérait totalement.

Felix a bien raison lorsqu'il dit : « Laisse l'action faire ce qu'elle seule connaît. La solution se trouve en elle, pas dans des vœux pieux. »

Je regrettai soudain la perte d'intimité de notre groupe ; les confidences, les soirées d'étude, la contemplation du coucher et du lever de soleil, les dîners de Tsila, les yeux grands ouverts de Milio et l'extraordinaire assiduité de Michaël. À partir de maintenant, nous dit Kamil, « nous sommes dévoués au collectif, remercions le Ciel de nous permettre cette action. Nous n'avons pas la possibilité d'arrêter tous les trains de la mort, mais nous ferons tout ce que nous pourrons. Nous ne garderons pas les bras croisés ».



Le lendemain, la plupart des réfugiés étaient arrivés sur la cime. Depuis sa blessure, Danzig ne part plus en opération mais il aide Tsila et Hermann Cohen. Si ses bras n'ont plus la puissance d'antan, il peut encore soulever des poids moyens, et lorsqu'il serre Milio contre lui, ses doigts tachés de tabac tremblent.

Parmi les personnes libérées, Hermann a découvert sa nièce Theresa. Elle n'a que seize ans, mais son visage émacié la vieillit considérablement. Quand Hermann l'a aperçue, il s'est agenouillé auprès d'elle pour lui demander si elle le reconnaissait. Elle a hoché la tête et fermé les yeux. Hermann Cohen eut du mal à contenir sa peine et enfouit son visage entre ses mains. Salo le prit dans ses bras : « Elle va guérir, tu pourras lui parler d'ici quelques jours. »

Il est difficile de faire confiance au médecin captif. Il ne cesse de maugréer, de répéter que nous agissons illégalement en le retenant ainsi. Quoique Kamil l'ait réprimandé à plusieurs reprises, il reste sûr de son bon droit. Salo le méprise, mais il est bien obligé de lui demander de l'aide. Deux blessés ont besoin d'être opérés en urgence. Krinitzki les a examinés de mauvaise grâce. Kamil l'a prévenu : notre section ne va pas tarder à établir un tribunal militaire et le juger pour refus d'obéissance. Et la punition en temps de guerre pour un tel comportement, c'est la mort.

Krinitzki ne se le fit pas dire deux fois et se mit au travail tout en prévenant qu'il ne pouvait se porter garant du résultat. Kamil l'avertit : s'il

sabotait volontairement les interventions, son sang retomberait sur sa tête.

Felix ronge son frein. Il pense que nous devrions constituer un tribunal militaire sans attendre. Un médecin qui met si peu d'empressement à soigner des malades est un criminel.

Le lendemain, Krinitzki opéra deux malades supplémentaires. D'autres encore auraient besoin d'une opération mais nous attendons de voir comment les premiers récupèrent.

L'officier allemand avait lui aussi été conduit jusqu'à la cime mais avant de pouvoir être interrogé méthodiquement il contracta le typhus et se mit à délirer, répétant qu'il était resté fidèle à sa patrie et n'avait pas rompu le serment. Sa présence et ses cris nous pèsent, nous aurions peut-être dû le laisser là où nous l'avons trouvé mais on ne peut pas revenir en arrière.

Il va nous falloir partir en expédition cette nuit. La nourriture commence à manquer, nous comptons à présent cent vingt-trois âmes. Sans approvisionnement immédiat, les rescapés mourront de faim. Hermann Cohen rationne la farine et la semoule qu'il apporte en cuisine. Il n'est plus le même depuis que les survivants, et parmi eux sa nièce, nous ont rejoints. Il fume cigarette sur cigarette et pénètre une à deux fois par jour sous la tente où dort sa nièce, pour l'observer. Cet homme stable, ayant résisté à des pressions énormes, donnant des conseils judicieux sur la logistique, a été ébranlé dans ses fondations. Kamil l'étreint et le rassure : « Nous avons fait une partie du chemin, et nous allons faire l'autre. Les prochains jours vont être critiques. L'Armée rouge avance vers nous. La question est de savoir si nous tiendrons jusque-là. Je te le dis avec toute la responsabilité qui m'incombe : sans toi, nous ne le pourrions pas. » Mais Hermann Cohen ne réagit pas à cet éloge à peine voilé, et enfouit de nouveau son visage entre ses mains.

Avant le départ de notre expédition, Kamil s'adressa à nous : « Mes chers camarades, notre destin est entre vos mains aujourd'hui. Grâce à Dieu, notre camp s'est agrandi considérablement ; mais il y a aussi de la douleur et des souffrances, et si nous ne nourrissons pas les gens, ils mourront de faim. Notre base a besoin de provisions, de tentes et de bidons pour fabriquer des poêles. Nous avons l'obligation de sauver ces corps torturés pour que leur âme puisse de nouveau y résider. Autrefois nous n'étions qu'une poignée, à présent, grâce à Dieu, nous sommes nombreux. Vous êtes des messagers de la bonne action, des fidèles de Dieu sur cette terre. »

Quand Kamil parle, on ne se sent plus seul en ce monde, mais au contraire entouré d'amis fidèles. On se redresse dans l'espoir d'en faire encore plus. Kamil n'utilise pas le mot « sacrifice », qu'il a plusieurs fois catégoriquement repoussé. « Nous ne cherchons pas la mort, mais la vie. Notre collectif est un ensemble d'une unité merveilleuse. »

Kamil n'a pas de griefs contre Dieu qui ne fait pas régner la justice en ce monde, mais contre les hommes qui ne méritent pas le qualificatif d'hommes.

« Des pensées, si élevées soient-elles, ne remplacent pas l'action, sur laquelle il faut se concentrer », dit Kamil à son tour. Cette assertion sévère, si naturelle pour Felix, m'est pénible. Depuis l'arrivée des rescapés, une partie de moi s'en est allée et je n'arrive pas encore à me rapprocher d'eux.

Durant la journée je suis responsable de l'eau bouillante et j'aide Salo, Maxi et Karl à laver les corps suppliciés. J'avoue que ces squelettes vivants me répugnent. Ils ressemblent à des fantômes effrayants. Mes mains s'efforcent d'accomplir leur devoir mais mon cœur, comme un fait exprès, refuse de compatir. Le désespoir et la mort qui émanent d'eux m'empêchent de penser que ce sont mes frères et sœurs, alors que je devrais me réjouir de leur présence.

La taille gigantesque de Danzig arrache les rescapés à leur abattement, ils le regardent comme s'il était un sauveur. Mais étonnamment, le plus efficace dans leur rédemption est Victor. Il n'est pas dégoûté par l'urine et les excréments. Il nous enseigne ce qu'est l'amour envers son prochain.

Victor se sent proche des suppliciés, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour adoucir leur sort. Le paysan ukrainien est encore visible en lui et il est possible que nul ne le distinguerait de son frère dans un champ de maïs, mais certains de ses gestes font penser à un prêtre qui aurait renoncé à tout sentiment égoïste pour se consacrer à l'homme quel qu'il soit.

Kamil lui pose parfois des questions sur son village, sur les villages alentour, et sur ce couple formé par l'Ukrainien et sa compagne, leur assassinat et l'enlèvement de leur fille. Victor s'efforce de se souvenir mais il ne dit rien de plus que ce qu'il a déjà raconté.

« Pavel, Pavel, où as-tu donc disparu ? » ai-je parfois entendu Kamil gémir. Et Pavel surgit aussitôt devant moi, grand, souple, un combattant aux gestes précis, teintés d'une élégance discrète.

Nous menons des expéditions chaque jour et rapportons à la base de la nourriture, des ustensiles, des habits, des tissus et des peaux de bêtes. Dans le lot se glissent parfois des vêtements ou des objets que seuls les Juifs utilisaient. Lors d'une expédition nous avons trouvé des chandeliers sur lesquels était inscrit « Shabbat saint ».

Pour de nombreuses raisons, nous ne pouvons assaillir deux fois la même maison. Nous poussons jusqu'aux bâtisses isolées accrochées à flanc de montagne, ou dissimulées au cœur des pentes.

Kamil avait pour projet de descendre chaque semaine faire dérailler le train menant les Juifs aux camps de la mort mais pour l'heure nous n'avons pas les moyens de le faire. Nous continuons de patrouiller et de tendre des embuscades, tenaillés par le pressentiment funeste qu'à partir de maintenant nous ne serons qu'une bande de pillards contre laquelle les paysans se ligueront. Leur hostilité n'est pas moins forte que celle des Allemands, et ils sont très armés.

Mon camarade Emil a récupéré, il parvient à aller aux toilettes mais son regard reste perdu dans le vague. Il n'a pas posé de questions sur mes parents, m'a parlé des siens qui passaient leurs journées à tresser des paniers et tisser des tapis mais parvenaient à peine à gagner leur vie. Emil les aidait depuis son plus jeune âge. Quand il commença à donner des cours particuliers après sa bar-mitsva, l'ordinaire du foyer s'améliora.

Ses parents furent parmi les premiers à être déportés du ghetto. Lorsqu'il les évoque, il est manifeste qu'il demeure totalement relié à eux en esprit. Il ne parle pas d'eux au passé. « Maman est très scrupuleuse. Les tapis qu'elle fabrique ne comportent aucun défaut, ils sont parfaits. Papa aime parler pendant qu'il tisse. C'est pour ça qu'il se trompe, et que le prix de sa marchandise est beaucoup moins élevé. »

Emil a observé ses parents depuis sa petite enfance et quelque chose de leur condition aveugle l'imprègne, y compris maintenant.

Étrangement, les nouveaux arrivants et nous-mêmes parlons peu des familles que nous avons laissées derrière nous. Les besoins quotidiens nous accaparent, et les bulletins de radio. Personne ne se leurre en se racontant que la vie redeviendra comme avant.

Mais pour l'instant, Salo et Maxi manquent d'antalgiques et la souffrance est partout dans les tentes. Le médecin captif se plaint d'être éloigné de chez lui et de ses patients. Felix l'a plusieurs fois menacé d'exécution sans autre forme de procès s'il continue.

« Je n'en ai cure, je n'ai pas peur », dit-il sans regarder Felix. Il est difficile de comprendre cette obstination si l'on ne prend pas en compte que s'occuper de Juifs représente pour lui une humiliation. Il préférerait mourir plutôt qu'être captif des Juifs et soigner leurs blessés.

Victor dit qu'il ne faut pas baisser les bras. À une quinzaine de kilomètres d'ici se trouve une pharmacie ayant appartenu à des Juifs. Elle est toujours en activité, il faut se dépêcher d'y mener une expédition. Kamil a étalé une carte pour pointer avec lui l'endroit précis.

L'officier allemand continue de délirer. Il hurle toute la nuit, certifiant qu'il est resté fidèle à son serment et n'a pas trahi sa patrie ni son guide, tout en injuriant sa fiancée, laissant planer le doute sur sa fidélité à elle. Il demande à ses parents de la confondre. À ses hallucinations se mêlent également des histoires de femmes et d'honneur, le tout entrecoupé de cris et d'ordres.

La fatigue ne me quitte pas. Je dors debout, en marchant, dès que l'occasion se présente. Mon sommeil est agité. Fort heureusement, les visions qui s'offrent à moi s'effacent à mon réveil.

Anastasia est toujours présente en moi et je l'ai vue hier soir avec une clarté saisissante. Son corps élancé était couvert d'une fourrure marron. J'avais envie de m'approcher d'elle pour la caresser mais je compris qu'elle était prête à mordre. Elle tourna en effet son visage vers moi et dévoila ses belles dents. Je l'appelai : « Anastasia, tu ne me reconnais pas ? » Elle me contemplait d'un regard animal que je n'arrivais pas à interpréter. Était-ce une menace ou un désir de rapprochement ? Je répétais : « Tu ne me reconnais pas ? » et un petit sourire apparut sur son visage. Elle me semblait sur le point de me poser une question. Je me trompais. Son regard était lourd de reproches, comme si elle me demandait : « Que fais-tu là, alors que tous les signes montraient que tu étais parti et ne reviendrais pas ? »

À mon réveil, je me souvenais clairement du rêve. J'avais l'impression que les pelotons étaient partis en opération et que l'on m'avait oublié parce que je dormais. J'eus peur de ne jamais les trouver. J'allai dans la cuisine et vis les combattants affalés sur des matelas de branchages, en train de boire du thé et de fumer, et je fus soulagé.

Les besoins médicaux se font de plus en plus pressants. Malgré le peu de renseignements que nous avons réussi à collecter sur la pharmacie, il a été décidé de mener l'attaque. Kamil, exalté après nous avoir donné le mot de passe « Guérisseur des malades », qui est un autre nom pour désigner Dieu, nous a rappelé que cette nuit notre mission consistait à sauver des âmes, au sens propre et au sens figuré. « Nous n'avons pas les moyens pour l'heure de descendre vers la plaine faire dérailler les trains. Mais si nous parvenons à rapporter des médicaments, nous soulagerons ceux qui souffrent. »

La neige tombait et le froid nous pénétrait violemment. Nous étions encore à portée de vue de la patrouille qui nous couvrait en cas d'embuscade ennemie. La voix claire de Kamil résonnait toujours à nos oreilles.

Je me dois de répéter, avec toute la culpabilité que cela implique, qu'il est plus facile de partir en opération avec Felix qu'avec Kamil, sans doute grâce à la quiétude du premier, sa démarche déliée, son sens de l'observation. On peut être sûr que la mission sera accomplie comme prévu et que l'on rentrera à la base sans exaltation ni paroles enflammées, mais satisfaits.

Le trajet était plus court que ce que nous avions imaginé. Nous étions à deux cents mètres d'un petit bâtiment sombre, sur le panneau duquel était écrit « Pharmacie ». Le nom du propriétaire avait été effacé mais en faisant un effort on parvenait à lire : Aharon Samuelvitch. Les autres bâtiments,



couverts d'une épaisse couche de neige, étaient plongés dans une nuit paisible.

L'instant qui précède l'effraction ressemble à un plongeon dans des eaux noires. Le corps est parcouru de tremblements, les mains transpirent le désarroi juste avant de dominer la peur.

Nous réussîmes à forcer la porte de derrière en silence. Trouant l'obscurité, nous remplîmes nos sacs méthodiquement, étagère après étagère. La moitié du peloton était restée dehors pour nous couvrir. Une demi-heure plus tard, tous les médicaments étaient répartis dans sept sacs. Nous sortîmes et refermâmes la porte.

Felix était satisfait mais, contrairement à Kamil, il ne le manifesta jamais. Les sacs, bien que remplis, ne pesaient pas lourd et exhalaient une odeur de médicaments.

Lorsque ma mère tomba malade, mon père se démena comme un diable, frappant à toutes les portes des médecins et des pharmacies. Quand il trouvait un médicament, il le rapportait à la maison en courant à perdre haleine.

L'argent commençait à manquer. Mon père vendit d'abord sa montre en or, puis les bijoux de ma mère. Les médecins, de même que les pharmaciens, n'avaient cure de ces difficultés et continuaient de pratiquer des prix exorbitants. Nous étions une famille aisée confrontée à la ruine. Les mains de mon père en tremblaient sur la table.

Je ne prenais pas ma part dans cette épreuve, me réfugiant dans mon étrange bonheur, refusant de participer au combat désespéré de mes parents.

Je vis soudain mon père comme je ne l'avais jamais vu, accoudé à la table, sa main crispée masquant sa bouche, relevant brusquement la tête pour me dévisager en demandant : « Edmund, quel mal t'avons-nous fait pour que tu te sois ainsi éloigné de nous ? Nous ne te demandons pas d'aide, ton bonheur nous est précieux. Mais si tu pouvais prendre un instant pour t'enquérir de la santé de ta mère, tu ferais une bonne action. Ta mère

est très malade, elle va être bientôt opérée, un mot gentil pourrait l'encourager. »

Le regard las de mon père pénétrait tous mes membres, mais je n'avais pas la force physique d'agir selon sa volonté. Je me dérobai à lui pour courir retrouver Anastasia, dont les grands yeux me retenaient captif. Ce n'est que plus tard, sous le saule sombre dont les branches touchaient le sol, que je revis le regard de mon père, et la fièvre qui avait envahi mon corps retomba. Le froid commença à mordre mes orteils.

Isidore m'a dit un jour que lui aussi se sentait parfois coupable de s'être évadé, laissant ses parents à leur sort. La diction d'Isidore est si précise qu'elle en devient douloureuse. Ses chants, qui peuvent bouleverser ceux qui les écoutent, n'ont apparemment pas d'effet sur lui. Il m'a déjà dit que les prières n'étaient pas les siennes, mais celles de son grand-père. Je n'ai pas cherché à en savoir plus. On peut blesser parfois même avec une question délicate.

Il y a quelque temps, un combattant a poussé un cri dans de telles circonstances, et c'était le cri d'un homme brisé. Même Karl, si solide, si tranquille, a tancé quelqu'un qui lui demandait combien de temps il avait passé au ghetto.

Nous savons que mieux vaut se taire.

Nous arrivâmes à la base avant le lever du jour. Les guetteurs nous demandèrent le mot de passe et nous répondîmes « Guérisseur des malades ».

Salo et Maxi commencèrent à déballer les sacs, heureux de chaque médicament rapporté. Il y avait même un dictionnaire pharmaceutique.

Comme il est bon de rentrer à la base. Un poids est ôté des épaules, des sandwichs et du café nous attendent en cuisine. Nous en avions eu avant le départ aussi mais les longues heures de la nuit, la tension et l'effort affament le corps. Le goût de la nourriture en est décuplé, et la cigarette qui suit a la saveur d'une potion magique.

Comme toujours, il y a de bonnes et de mauvaises nouvelles. Le présentateur de la radio russe répète que l'armée allemande bat en retraite dans un immense désordre, il appelle les partisans à faire sauter les rails et à pourchasser l'occupant. « Il y a de quoi se réjouir », ai-je entendu Salo murmurer. Mais notre situation, en réalité, est très incertaine. Quelques rares convalescents ont pu enfiler des vêtements et sont capables de boire un thé debout. Le regard flottant, tremblant de tous leurs membres, ils demandent déjà : « Que se passera-t-il une fois que nous serons guéris ? » Mais la plupart des rescapés sont encore exsangues et malades. Salo et Maxi, avec l'aide de Karl, Victor et Hermann Cohen ont pris en main l'hygiène et la distribution de nourriture. Certains blessés ont compris qu'ils

étaient entre de bonnes mains et remercient l'équipe médicale les larmes aux yeux.

Krinitzki examine les malades les plus critiques tous les jours mais il prétend qu'il sera impossible de les soigner vraiment sans analyses de sang. Plusieurs semaines après son arrivée, il ne s'est toujours pas fait à l'idée que des Juifs le retiennent captifs, et répète que son enlèvement est illégal. Un jour, il a même laissé entendre que les Juifs ne respectaient pas la loi de l'État. « Oh, je les connais bien, ça fait des générations qu'ils vivent parmi nous. »

Sa qualité de prisonnier ne lui donne pas froid aux yeux, il a osé dire un jour à Kamil : « Les Juifs armés ne me font pas peur car c'est contraire à leur caractère. On les croirait déguisés ! » Felix rongait son frein. Une telle haine des Juifs après de si grands massacres est un crime insupportable. Quand Felix bouillonne, il n'élève pas la voix mais ses lèvres se crispent et il semble prêt à bondir sur sa proie. Kamil lui rappelle que Krinitzki doit encore opérer trois malades, et qu'il sera toujours temps de lui régler son compte.

Les nombreux médicaments et potions que nous avons rapportés sont déjà entreposés dans le bunker. Aharon Samuelvitch ne se doutait certainement pas que le stock de sa pharmacie se retrouverait ici. Que Dieu le bénisse également pour le chocolat, le café et le cacao trouvés chez lui. Nous allons pouvoir faire plaisir aux enfants.

L'officier allemand continue de brûler de fièvre et manifeste bruyamment son délire nocturne. Il jure sans relâche qu'il est resté fidèle à sa patrie et à son guide. Après l'avoir examiné, Krinitzki a déclaré que sa vie tenait à un fil. Il ne lui reste qu'un jour, peut-être deux. Et le médecin qui se tenait près de la couche du malade eut un sourire ironique, comme pour signifier : des villages entiers ont été soumis au bon vouloir de cet officier subalterne, maintenant il gît comme une charogne.

Et c'est ainsi que des grondements puissants résonnèrent dans le ciel. Ils semblaient annoncer une tempête de neige, mais des vétérans de la Première Guerre mondiale comprirent aussitôt que les canons s'étaient mis à tonner.

D'heure en heure, on en eut la confirmation : l'artillerie lourde rugissait à l'horizon. Kamil reste indifférent à ces signes concrets, répétant qu'il faut continuer de se préparer à un assaut contre nous. Felix est du même avis.

Ce n'est pas logique, répètent ses détracteurs. L'Armée rouge progresse, l'armée allemande est préoccupée par sa retraite, il est difficilement imaginable qu'elle s'acharne encore à exterminer des Juifs. Et Kamil de répondre au vétéran :

« Tu te trompes, mon cher. Pour Hitler, le meurtre des Juifs est un acte de foi. Il s'est fait le serment de les anéantir. Certes, cela contrevient à la logique militaire, mais qu'y puis-je si la guerre contre les Juifs remonte des profondeurs des ténèbres ? Si ses motivations sont insondables ? »

Kamil gagne en éloquence à mesure que ses opposants sont nombreux. Il se renforce dans l'adversité et son expression se précise de manière éclatante.

Dans la nuit, la radio donna la liste des lieux repris aux Allemands. Après un rapide calcul, Felix arriva à la conclusion que l'Armée rouge était à trois cents kilomètres environ. Mais ces calculs encourageants n'entament en rien notre vigilance. Victor nous répète qu'en effet « le meurtre des Juifs

est pour eux une priorité. Leur fanatisme ne connaît pas de limites, il ne faut pas chercher de logique dans leurs actes ».

La neige, qui a atteint un mètre d'épaisseur, rend les ascensions et les descentes de la cime plus pénibles. Les combattants les plus robustes rentrent de leur mission sur les genoux. Mais nous n'avons pas le choix, il nous faut nourrir des dizaines de gens.

J'eus enfin droit à une permission nocturne et je pus plonger dans un sommeil profond.

Je suis en route pour la maison. L'angoisse et l'émotion ralentissent mon pas. Je remarque que rien n'a changé dans les faubourgs, mais les deux peupliers près de la maison se dressent droits et nus. Leurs feuilles argentées que j'aimais tant contempler en écoutant leur bruissement sont tombées alors que j'étais loin d'ici. De la fumée s'élève des cheminées sur les toits des maisons ukrainiennes. Je connais bien cette quiétude. Quand je rentrais de l'école, je m'arrêtais pour m'en imprégner. Contrairement à nos voisins, nous n'avons ni vache ni poules dans notre cour, mais du gazon et des plates-bandes de fleurs. L'après-midi, nous prenons place sur la véranda ou dans le jardin. C'est un moment de silence et de grâce, la lumière abandonne peu à peu les acacias pour se laisser absorber par l'ombre.

Je m'arrête près de la maison. La porte de la cour est fermée, mais pas verrouillée. Je l'ouvre et voici ce que je vois : le gazon grisonnant, les acacias qui ont perdu leurs feuilles, l'écuelle vide de Niki, ce qui signifie qu'il doit s'ébattre au salon. Je sens qu'une grande surprise m'attend mais j'ignore quoi.

De nombreux mois se sont écoulés depuis que nous avons quitté la maison en hâte. Je crains d'entrer. Je m'attarde. Dans la cour, quoi qu'il en soit, rien n'a changé. Nadia garde-t-elle les lieux ? Je suppose que oui, elle est très dévouée à ma mère. Elle l'a veillée pendant sa maladie et a continué de travailler chez nous, contrairement à d'autres domestiques, lorsqu'il est devenu interdit d'être au service des Juifs.

Je frappe à la porte. Nul bruit, nulle réponse. Je frappe encore avant d'ouvrir doucement. Le vestibule n'a pas changé. Nos manteaux sont accrochés au portemanteau ainsi que ma casquette et celle de papa, ce qui signifie que la maison n'a pas été abandonnée, ou que mes parents sont revenus et se reposent.

J'avance à pas prudents. Je note un changement au salon. Trois icônes sont accrochées à la place des tableaux du célèbre Rosenberg. Les autres objets sont à leur place, y compris le gramophone. Dans la chambre de mes parents, une autre icône est accrochée au mur mais le lit, l'édredon et les oreillers sont à leur place. Dans ma chambre il n'y a pas d'icône, rien n'a bougé, mon sac est posé au pied de mon bureau.

J'appelle : « Maman ? » Et ma voix flotte un instant avant de se briser. Je retourne au salon m'asseoir dans mon fauteuil préféré. Tout est à la même place, je me répète. Mais au fond de moi, je sais qu'il ne s'agit pas du même silence.

Et la vérité surgit : Nadia est là, dans le couloir qui relie le salon à la cuisine, le tablier de ma mère noué à la taille. Elle me semble rajeunie. Je laisse échapper son prénom.

« Qui es-tu ? demande-t-elle en reculant, effrayée.

– Edmund. Tu ne me reconnais pas ? »

Elle plisse les yeux et me dévisage en s'approchant de moi :

« C'est toi, et en même temps ce n'est pas tout à fait toi.

– Je suis bel et bien Edmund.

– Ils avaient dit que les Juifs ne rentreraient jamais.

– Qui a dit cela ?

– Tout le monde.

– Et tu les as crus ? demandai-je en me levant.

– Jusqu'à présent, aucun Juif n'est revenu.

– Tu vas me laisser entrer chez moi tout de même ?

– Non, maintenant c’est ma maison. J’ai travaillé ici plus de vingt ans, j’en suis l’héritière devant la loi. La mairie a reconnu mes droits.

– Et moi ?

– Tu appartiens à un autre endroit. Ta place a disparu ici. Laisse-moi te rappeler quelque chose : pendant tout le temps au ghetto, tu étais préoccupé par Anastasia. Tu n’as même pas trouvé un quart d’heure pour rester auprès de ta mère malade.

– Et mes parents, tu les laisserais entrer ?

– D’où sais-tu qu’ils vont revenir ?

– Je le suppose.

– Toi, quoi qu’il en soit, tu n’as aucun droit ici. Un garçon qui a abandonné sa mère malade ne peut prétendre à l’héritage de la maison. Ça va de soi. Et plus encore : tous les biens juifs appartiennent maintenant à la mairie. Je te conseille, ainsi qu’à tes parents s’ils reviennent, de ne pas insister là-dessus. Le destin a désigné ceux qui méritaient la vie et ceux qui méritaient la mort.

– Je suis vivant, répondis-je en armant mon fusil.

– Ne tire pas ! » cria Nadia d’une voix rauque et déchirante qui me sortit de mon sommeil.



Malgré tout, nous avons des raisons de nous réjouir : chaque jour, deux ou trois personnes sont sur la voie de la guérison. Amaigries, pâles, tenant à peine debout mais tout de même. Elles regardent avec étonnement les combattants s'entraîner puis partir en expédition et demandent : « Quand pourrions-nous participer nous aussi ? »

– Votre rôle, pour l'heure, c'est de récupérer des forces, leur répond Kamil. Dommage que nous n'ayons pas d'aliments plus nourrissants mais ne vous inquiétez pas, demain matin nous irons briser la glace du lac, nous rapporterons des poissons et Tsila préparera un festin. »

L'air est glacial. Les poêles et les feux ont du mal à lutter contre le gel et les espoirs placés dans la construction des bunkers ont été déçus : il y règne un froid mordant.

Le docteur Krinitzki ne cesse de râler : « Pourquoi m'avez-vous amené ici ? Pourquoi m'avez-vous arraché à ma maison ? Il n'y a quasiment plus de médicaments, les conditions sanitaires sont épouvantables. Ramenez-moi chez moi ou je vais mourir de froid.

– Tu n'as aucune empathie pour ceux qui souffrent en ces lieux ?

– À quoi rime cette question ? Est-il possible de s'identifier à cent vingt-sept personnes affamées et malades, au seuil de l'épuisement ? Je n'ai aucun moyen pour les examiner correctement et plus de médicaments.

– Il faudrait donc les laisser à l'agonie ?

– C'est leur destin. Qu'y puis-je ?

– Si tu n’as aucune empathie pour ceux qui souffrent, nous agirons à ta place. Nous leur ferons la toilette et nous les nourrirons avec le peu que nous possédons. Nous réchaufferons les tentes avec nos poêles. Nous protégerons chacun d’entre eux. La foi en l’homme, grâce à Dieu, ne s’est pas éteinte en nous.

– Oui mais moi, en quoi suis-je responsable de tout ça ?

– De mon point de vue, tu n’appartiens déjà plus à la famille humaine. Un homme dénué de respect pour l’humain, un médecin ayant trahi sa discipline, est un insecte, un être rampant.

– Les Juifs ne parlent jamais comme ça, se révolta Krinitzki.

– Ah bon ? Comment parlent-ils alors ? Raconte-nous un peu.

– Les Juifs acceptent leur destin en silence.

– Pas ici, pas dans ces montagnes, pas sous mes ordres. Ici, nous sommes des messagers et nous considérons les hommes pour ce qu’ils sont. Nous aimons les bons et nous vomissons les méprisables.

– Vous allez m’exécuter ? demanda Krinitzki en levant les yeux avec crainte.

– Tu dois commencer par te juger toi-même.

– Oh, moi, je n’en ai cure. Je suis perdu. »

Je regarde autour de moi et je sais que ce sont les derniers jours que nous passons sur cette cime merveilleuse. Tout ce qui s’est déroulé ici restera en moi, même lorsque je serai loin des commandants et de mes camarades. La cime a élargi notre conscience, si je peux le formuler ainsi. Tout ce que j’ai vu, et j’en ai vu beaucoup, m’enveloppera comme un manteau chaud.

Je m’attriste en pensant aux nombreux objets que nous avons rapportés ici : chaque marmite, chaque cuiller, chaque fourchette, chaque tasse, sans parler des trépieds, des bidons de toutes sortes que nous avons transformés en poêles, chaque objet avec lequel j’ai bu ou mangé est inscrit en moi et mon cœur se serre à l’idée que nous les abandonnerons bientôt.

Le chien Eduard est venu se frotter à moi. Tout le monde recherche sa compagnie depuis son arrivée miraculeuse. Maxi et Michaël sont particulièrement proches de lui. Maxi lui parle beaucoup pour évoquer le temps où il était chez eux, dormant l'été dans sa niche et l'hiver dans la maison. Parfois, il nous semble qu'il essaie d'obtenir de nous des informations sur ceux qui sont partis dans des camps de travail.

Eduard a une forme de générosité bouleversante et il est certain que depuis son arrivée Maxi a changé. Ses pas sont plus courts et prudents. Il s'arrête parfois, comme s'il essayait de percevoir un son, le regard intrigué. Je l'ai entendu plus d'une fois demander à Eduard : « Comment es-tu arrivé jusqu'à moi ? Raconte-moi. J'ai toujours su que tu étais dévoué et que tu avais un flair extraordinaire. »

Les communiqués de la radio russe s'enflamment et appellent maintenant les femmes et les enfants à pourchasser l'armée allemande dans sa retraite. Tirer, frapper, tous les moyens sont bons.

Les canons grondent jour et nuit, prouvant que ceux qui prétendaient conquérir le monde se réduisent à une armée humiliée en déroute. Nos camarades communistes s'exaltent, chantent des marches russes, invoquent Lénine et Staline, persuadés que le règne de la justice est tout proche.

Nos patrouilles confirment que la plupart des trains transportent des soldats, la circulation civile est stoppée, seuls les trains bondés de Juifs continuent de filer vers l'Est. Kamil grince des dents : la neige ne cesse de tomber, de nombreux malades brûlent de fièvre. Comment mener d'autres actions pour sauver des gens ? Où les mettrions-nous ? Comment pourrions-nous les nourrir ?

Les patrouilles ont rapporté une information inquiétante : un détachement allemand s'entraîne près de la gare. Kamil n'a aucun doute : c'est pour nous attaquer. Tous ceux qui invoquent la logique pour prétendre le contraire ne prennent pas en compte le but de guerre suprême. Ignorer cette menace serait une terrible erreur. Heureusement que la neige tombe dru, jour et nuit, et les retarde. Kamil ébauche des plans pour préparer la base au combat face à face.

C'est ainsi que, d'un coup, la joie se retrouve mêlée à la crainte. Nous continuons d'évaluer matin et soir la progression de l'Armée rouge. Selon

Felix, elle serait à présent à deux cents kilomètres. Le grondement des canons grandit d'heure en heure.

Quelques convalescents ont demandé à s'entraîner à l'approche de la bataille décisive, mais Kamil refuse. Dix ou vingt personnes tenant tout juste sur leurs jambes ne constitueront pas un vrai renfort, et il nous est interdit de leur faire endurer une nouvelle épreuve.

La tension monte et se superpose à la routine. Tsila, Myriam et leur petite équipe cuisinent jour et nuit. Les combattants rattachés à l'équipe médicale veillent sur les conditions d'hygiène. Salo et Maxi distribuent le peu qui reste de médicaments en disant aux malades : « C'est bien que l'on puisse s'entraider. » Les expéditions, malgré les nombreux dangers, n'ont pas cessé.

Je suis oppressé de sentir cette routine sur le point d'être bouleversée. Kamil, Felix et les commandants de peloton nous préparent à vivre l'état d'urgence.

Si ce n'était la neige qui ne cesse de tomber, nous pourrions descendre et prendre les soldats par surprise pour éviter l'assaut. Kamil a étudié cette possibilité mais nous sommes trop peu nombreux pour diviser nos forces.

Finalement, il a été décidé que les rescapés seraient rassemblés le long de la muraille datant des Turcs, qui pourrait les protéger partiellement du feu de l'ennemi.

Dans le même temps, Felix a capté une bonne nouvelle. L'Armée rouge fonce littéralement et n'est plus qu'à cent kilomètres. Mais les vivres s'épuisent. Tsila contemple ses récipients et dit : « Que peut une cuisinière sans ingrédients ? La soupe est claire, la bouillie n'a pas de goût. Mon Dieu, donne-moi des vivres et je préparerai des plats savoureux et nourrissants. C'est si difficile d'être témoin de la souffrance des malades. » Et sa voix est plus impérieuse que suppliante.

Entre une expédition, la préparation des positions de tir et l'aide portée à l'équipe médicale, je vais parfois à la cuisine boire un thé. Ces derniers

jours, j'associe tout ce que je touche à la séparation. Je m'attarde près de Werner et m'aperçois qu'il ressemble à Pavel, juste avant son départ dans la forêt. Sa façon de s'asseoir, de rouler une cigarette, de la tenir entre ses doigts, les gorgées de thé qu'il avale, sa stature haute et souple – tout indique qu'il pourrait être le jumeau de Pavel. Curieusement, il me semble que lui aussi est sur le point de se séparer de nous. Je ne le verrai jamais plus. Je l'appelle par son nom sans savoir comment poursuivre. Il tourne son regard vers moi.

« Quoi ?

– Tu as une idée de ce qui nous attend ?

– Non.

– La victoire est proche. »

Et je sais que cette phrase est une manière de me dérober à ma propre question.

« Espérons. »

Son sourire fin, si chaleureux, qui ne disparaît jamais tout à fait de ses lèvres, s'élargit pour signifier qu'il ne veut pas me contredire.

Vendredi, Isidore pria d'une voix pleine de ferveur. Quelques convalescents tout juste conscients d'avoir été sauvés se mirent à pleurer comme des enfants. Étrangement, il me semblait que la vieille Tsirel était assise parmi nous, écoutant la prière, les yeux fermés.

Un communiste, que la prière mit hors de lui, se leva en criant : « Cessez ce culte obscur ! Laissez la joie de la victoire parler le langage humain ! » Heureusement que Karl intervint pour lui demander de ne pas briser le sentiment d'unité en cette heure critique. Qui sait ce qui nous attend ?

Les esprits se calmèrent et Kamil put parler des préparatifs : comme prévu, les malades et les convalescents s'allongeront le long de la muraille, les combattants renforceront leurs positions de ce côté. Puis Kamil répondit aux questions avec un calme calculé. La question qui revenait le plus souvent, lassante, était de savoir pourquoi l'armée allemande nous attaquerait maintenant alors qu'elle se retirait. Au lieu de répondre, Kamil brandit une carte militaire arrivée entre nos mains. Tous les villages où vivaient des Juifs y étaient marqués, y compris ceux où ne vivait qu'une famille.

Michaël tomba malade et tout le camp retint sa respiration. Il était brûlant de fièvre, ne prononçait pas un mot, et chaque fois qu'une douleur

le traversait il fermait les yeux en se mordant les lèvres. Maxi s'agenouilla auprès de lui :

« Que t'arrive-t-il, mon chéri, raconte-moi, où as-tu mal ? »

Nous pensions qu'il avait la grippe mais l'aspirine ne fit pas baisser la fièvre.

« C'est le typhus », déclara Salo, dont le visage avait tout à coup pâli.

Il proposa que Krinitzki examine également l'enfant mais Maxi refusa. « Je n'ai aucune confiance en cet homme. »

Michaël est notre rayon de soleil. Sa façon si tranquille de prendre place sur sa caisse, les copies si nettes qu'il fait de la Bible, les exercices de calcul et de géométrie qu'il résout sont les traces frémissantes du fait qu'un jour, il n'y a pas si longtemps, nous avions une autre vie : nous étions assis à notre bureau pour lire et écrire, et craignions les examens et les contrôles.

Michaël a été séparé de son père et de sa mère, mais ils l'accompagnent partout, cela est manifeste dans ses manières polies et son rapport aux adultes. Il ne pose plus de questions sur ses parents. Parfois il rêve d'eux et en parle ensuite à Maxi. Lorsque nous partons en expédition, il nous accompagne longtemps de son regard.

Avec le temps, il a appris qu'il ne fallait pas poser trop de questions. Sa courtoisie lui attire l'affection de tous. Quand Maxi est en mission, Tsila et Myriam lui tiennent compagnie.

Maintenant qu'il est étendu sur son matelas de branchages, brûlant de fièvre, nous nous rassemblons près de l'infirmerie, une tasse de thé et une cigarette à la main, espérant le retenir parmi nous. Si Isidore pouvait nous prêter ses prières, nous pourrions prier, mais tel n'est pas le cas alors nous restons debout, incapables de bouger.



Cette nuit-là j'ai fait un rêve.

Ma mère, mon père et moi retournions à Baden près de Vienne. Par un fait incroyable, rien n'avait changé. Le chef de gare portait toujours sa casquette bleue sur le quai. La jeune fille blonde de la buvette était derrière son comptoir, prête à servir une limonade. Mais celui que j'étais le plus heureux de retrouver était le cocher, à sa place habituelle, dans ses habits élimés. Il était très ému de nous revoir et nous applaudit, comme si nous avions réalisé une mission impossible. Mon père le salua d'un geste. Le cocher se précipita à notre rencontre et saisit nos deux valises comme si elles ne pesaient d'aucun poids pour les ranger dans le coffre à bagages.

La ville était pareille à elle-même, douce, ne manifestant nul signe de malaise ou de sidération. Au contraire, les gens allaient de leur pas paisible, si familier. Je m'interrogeai un instant sur ce que ces gens ignoraient et que je savais. Ma mère regarda autour d'elle : « C'est bien que nous soyons revenus. » Mon père ne réagit pas, le regard soupçonneux, examinant chaque recoin, un léger sourire tremblant à ses lèvres.

Le propriétaire de la pension, un Tchèque au bon goût venu s'installer dans la région pour des raisons connues de lui seul, avait ouvert une maison d'hôtes somptueuse que nous aimions particulièrement. Ici on faisait le plein de quiétude et de santé, ce qui nous protégeait le reste de l'année.

« Où étiez-vous ? On commençait à s'inquiéter pour vous, dit-il à mon père.

– Loin d’ici. Mieux vaut ne pas en parler.  
– On commençait à s’inquiéter pour vous, répéta-t-il.  
– N’en parlons plus, qui trop embrasse mal étreint, répondit mon père qui avait retrouvé sa voix habituelle.

– Votre chambre est prête, elle vous attend. »

Deux domestiques que nous ne connaissions pas se saisirent des valises et disparurent dans les escaliers tels des elfes.

Notre chambre, qui portait le numéro 25, n’avait pas changé non plus. Tout était à sa place : les lits soigneusement faits, les tables de nuit et le petit bureau sur lequel ma mère aimait écrire de longues lettres à sa mère et à sa sœur. La lumière du matin filtrait à travers les rideaux, comme dans mon souvenir.

« C’est l’heure du petit-déjeuner, les enfants », dit mon père d’une voix pleine d’allant. Les tribulations de la longue nuit qui venait de s’écouler n’avaient laissé aucune trace sur lui. Ma mère, en revanche, était pâle et souffrante, comme si elle voulait signifier : « Mieux vaudrait que je me mette au lit, que j’étende les jambes et me repose un peu. » Étrangement, mon père était indifférent à cette requête, restant accroché à l’idée qu’il fallait prendre le petit-déjeuner.

Le visage du maître d’hôtel s’éclaira lorsqu’il nous reconnut. Notre place près de la fenêtre nous était toujours réservée.

« On était inquiets pour vous, dit-il de sa voix paternelle.

– Nous étions loin d’ici, répondit mon père sans donner plus de détails.

– Nous ferons de notre mieux pour vous rendre le séjour agréable », reprit le maître d’hôtel de sa voix que j’aimais tant.

Mon père et ma mère mangèrent un œuf au plat et moi un œuf coque. Les petits pains dans la corbeille tressée étaient frais et dorés, la crème à sa place dans une coupelle et la confiture de cerises dans un pot à la forme allongée que j’aimais beaucoup. Le serveur surgit, une cafetière pleine à la main.

« C'est bien que nous n'ayons pas tardé », dit mon père, soulagé que le temps n'ait rien changé à ces habitudes.

Mon père était satisfait, mais le secret caché en nous refusait de se dévoiler. Chacun de nous en était le porteur muet. Ceux qui nous entouraient se doutaient certainement de quelque chose mais n'osaient pas poser de questions.

À la fin du petit-déjeuner, on servit comme toujours des fraises à la crème, dont je raffole.

Mon père sortit une cigarette. J'aime les gestes minutieux qui accompagnent son allumage, l'odeur de la fumée bleutée qui s'élève. La cigarette après le repas est une sorte de dessert auquel seuls les adultes ont droit. Les enfants assistent à ce spectacle, conservant ce qu'ils voient pour des jours futurs.

Les yeux de ma mère suppliaient d'aller dormir. « Je ne tiens plus debout », semblaient-ils signifier. Mon père s'étonna d'une telle demande à une heure si matinale, laissant entendre d'une mimique : « Il fait un temps magnifique, le matin resplendit de toute sa lumière, devrions-nous donc renoncer à une promenade dans le parc des Habsbourg ?

– Tu as raison, mon chéri, mais qu'y puis-je si chacun de mes membres est épuisé et douloureux ? J'ai du mal à bouger, lui répondit ma mère, dans le même dialogue muet.

– Essaie, juste un petit tour et nous monterons vite nous reposer. Tu pourras dormir autant que tu le voudras, nul ne te dérangera. » La voix de mon père était tendre et conciliante. Ma mère essaya de se mettre debout mais n'y parvint qu'avec l'aide de mon père.

Sur le seuil de la porte, elle dit d'une voix lasse : « Mon chéri, n'oublie pas que j'ai subi une opération lourde, et chaque mouvement me fait mal, même le plus infime.

– Je sais, ma chérie, je voudrais juste que tu voies le parc des Habsbourg en pleine floraison, ne serait-ce qu'un instant. »

Le propriétaire de la pension, nous voyant embarrassés, s'approcha de nous :

« En quoi puis-je vous aider ce matin ?

– Nous allons faire un tour dans le parc des Habsbourg, nous aimons beaucoup le voir à cette heure matinale. Ma femme ne se sent pas très bien aujourd'hui mais je suis sûr que ce sera passé dans un jour ou deux », répondit mon père d'une voix contrite.

Ma mère s'assit sur un banc mais sa faiblesse restait visible. Mon père prit place près d'elle, émerveillé par la floraison chatoyante, mais curieusement muet. Ce n'est qu'après un long moment qu'il murmura sans nous regarder : « C'est merveilleux, rien n'a changé ici. » Il était difficile de déterminer si le ton de sa voix était ironique ou réellement étonné.

« C'est exact », répondit ma mère, à bout de forces.

Quelques couples dont j'avais le souvenir déambulaient devant nous sans nous prêter attention.

« C'est étrange, dit mon père.

– Quoi donc ? demanda ma mère.

– Il serait difficile de dire que les fleurs ont changé, c'est impossible, ou les arbres. Alors pourquoi ai-je l'impression que ce ne sont pas les arbres que j'ai connus ?

– C'est ce qu'il te semble », lui répondit ma mère de la voix qu'elle avait avant son opération.

Elle titubait et demanda à rejoindre son lit pour enfin poser la tête sur l'oreiller. Louise, notre femme de chambre, nous attendait à la porte et s'exclama, tout émue : « Où étiez-vous ? Où aviez-vous disparu ? Je me faisais du souci pour vous. J'avais l'habitude de vous voir chaque année et soudain vous avez disparu. Ça fait tant d'années ! » Sa voix s'étrangla, elle eut les larmes aux yeux.

« Louise, ma chérie, il y a tant à raconter mais pas maintenant, je tiens à peine debout. Nous discuterons longuement une fois que je me serai

reposée.

– Entrez. Si j’avais su que vous veniez, j’aurais cueilli encore plus de fleurs au jardin. Les fleurs, ça réjouit toujours le cœur. » Je me souvins que c’était un cliché dont Louise abusait.

« Je ne vous dérange pas plus, reposez-vous. »

Et elle se retira.

« Elle n’a pas changé », lâcha mon père, en ôtant les chaussures de ma mère. Je remarquai seulement alors son extrême pâleur, qui n’avait fait qu’augmenter depuis que je les avais croisés tous deux à la gare. Puis mon père l’allongea et, tel un magicien, dévoila le bandage qui enserrait ma mère. Il défit les lanières avec des gestes experts et délicats. Je jetai un œil aux taches jaunes et rouges qui marquait le bandage. Mon père, sans hésiter, souleva ma mère pour la panser de neuf en disant :

« J’ai essayé autant que possible de ne pas te faire mal.

– Merci, mon chéri », dit ma mère d’une voix presque inaudible.

Il m’apparaissait clairement que c’était grâce à ces grands bandages que mon père avait sauvé ma mère. Je m’étais toujours figuré que mon père était doué dans différents domaines mais je n’imaginais pas qu’il l’était aussi dans les soins portés aux malades. Je le regardai : certains de ses gestes familiers avaient été remplacés par d’autres qui m’étaient inconnus.

Une fois sa tâche terminée, il resta près de la fenêtre sans bouger. Je craignais qu’il se tourne vers moi pour chercher à savoir où j’avais été depuis que je les avais laissés sur le quai de la gare.

Mais il ne dit rien, perdu dans ses pensées. Mon angoisse devenait si oppressante que je lui demandai :

« Où étiez-vous, papa ?

– Pourquoi demandes-tu cela ?

– Je suis curieux de le savoir. »

Il se mordit les lèvres :

« Pourquoi emploies-tu le mot “curieux” ? Ne sais-tu donc pas qu’il est désuet ?

– Que dire alors, papa ?

– Ce qui te vient à l’esprit mais pas cet adjectif. »

Cette remarque me laissait perplexe. Il y avait donc des mots qu’il était interdit d’employer ? Si un mot pouvait nous aider à comprendre quelque chose, pourquoi s’en priver ?

Mais la remarque sibylline de mon père, qui semblait soudain très malheureux, m’avait fait taire. Je m’assis sur un fauteuil et mes yeux se fermèrent.

Quand je me réveillai, je compris que j'étais resté trop longtemps loin de la base et j'eus honte de penser qu'en des instants si décisifs pour nous je n'avais pas pris part à l'effort collectif. Karl, qui m'avait réveillé, m'annonça que Michaël allait mieux, il avait ouvert les yeux. Isidore et Sigmund s'étaient occupés de porter les marmites d'eau bouillante, Salo avait demandé qu'on me laisse dormir et il m'accueillait à présent gentiment : « C'est bien que tu aies dormi. Une nuit épuisante nous attend. » J'étais touché et je murmurai : « Pardon. »

Je me rendis à la tente où étaient entreposés les vêtements. Hermann Cohen me tendit un pantalon militaire chaud et un gros pull de paysan. Je pouvais me permettre de prendre aussi un manteau court. J'avais déjà expérimenté dans ma chair que mieux valait avoir froid que porter une combinaison entravant les mouvements.

Le dîner était délicieux : une soupe de maïs au fromage, des concombres en saumure, du café et une part de gâteau. J'allumai une cigarette. La fumée circula agréablement en moi. Il y a quelques mois à peine je m'étouffais à la moindre bouffée, et maintenant je prenais plaisir à chacune d'elles.

L'expédition de cette nuit était un peu différente, il y eut des accrochages sur des broutilles mais la réunion préparatoire menée par Kamil était claire, sans explications superflues, et les esprits s'apaisèrent.

Si ce n'étaient nos réserves qui baissaient à vue d'œil, Kamil n'aurait pas autorisé cette expédition. Il est persuadé que nous allons être attaqués dans les jours qui viennent. La raréfaction des patrouilles ennemies ne signifie pas qu'elles n'attendent pas le bon moment. Selon lui, nous pouvons tenir encore une semaine, peut-être un peu plus, et d'ici là, on peut supposer que l'Armée rouge sera arrivée jusqu'à nous.

Nous partîmes à une heure et arrivâmes à notre destination à deux heures et demie. C'était une petite ferme composée de trois bâtiments : un corps de ferme, un poulailler et une grange.

Un couple de vieux se réveilla à notre arrivée. Dociles, ils se mirent debout près de leur lit, vêtus de longues chemises de nuit, à la lumière de nos torches. Quand ils entendirent notre demande – donnez-nous de bonne grâce de la nourriture et des vêtements –, ils eurent un sourire moqueur, comme si nous avions dit une bonne blague ou étions devenus fous.

Felix les informa que nous étions des partisans. Mieux valait ne pas jouer au plus malin et faire preuve de générosité. À son arrivée, l'Armée rouge les remercierait pour leur participation à l'effort de guerre. L'homme et la femme ne bougeaient pas, le sourire moqueur leur déformait désormais le visage tout entier.

Felix ne les brusqua pas, partant du principe que des personnes âgées réveillées en pleine nuit avaient besoin de temps.

L'homme se secoua enfin pour dire, toujours avec son sourire : « Prenez ce que vous voulez mais gardez en tête que nous sommes encore en hiver, les routes sont bloquées et nous ne pourrons nous ravitailler. » Il n'y avait aucune ironie dans ses propos, mais une lucidité simple qui nous persuada de ne prendre que la moitié du contenu du garde-manger. Dans la grange il y avait des pommes et des poires. Nous prîmes aussi deux vieux manteaux et quelques peaux de bêtes.

Au moment où nous allions partir, le vieux nous demanda :

« D'où êtes-vous ? »



– Nous sommes des partisans et nous combattons l’ennemi à l’arrière, répondit Felix.

– Nous avons crainte que vous vidiez la maison, dit l’homme, arborant toujours son sourire.

– Nous prenons le strict nécessaire, nous ne voulons dépouiller personne. L’armée a un commandement qui lui fournit des vêtements et du ravitaillement, les partisans sont obligés de se débrouiller seuls, dit Felix d’une voix docte de paysan.

– Dans l’armoire il y a des bouteilles de vodka. Prenez-les. »

Felix prit trois bouteilles et le remercia : « Que Dieu vous bénisse. Il y a encore dans ce monde des êtres en qui la flamme divine ne s’est pas éteinte.

– Que Dieu vous protège également. »

Une fois les bouteilles fourrées dans le sac, Felix tendit sa torche au vieux et lui dit : « C’est pour vous, ça peut toujours servir.

– Merci du fond du cœur, vous êtes de bonnes personnes. »

Cette rencontre si détendue, à l’opposé de tout ce que nous avions connu, nous fit du bien, insufflant l’espoir que tout n’était pas perdu, qu’il y avait encore des hommes en qui l’on pouvait avoir confiance.

Notre charge était plus lourde que ce que nous avions imaginé mais nous avancions rapidement, portés par la bonne humeur, heureux de savoir que cette fois nous rapportions des vivres donnés de bon cœur. Il y avait une autre raison à cette légèreté : nous entendions les grondements des canons et sentions une odeur de résine enflammée non loin de nous. Nous n’avions pas peur de ce feu amical. Nous étions étrangement sûrs qu’il ne pouvait nous toucher. Nous chantions des marches russes apprises auprès de nos camarades communistes et nous voyions sous nos yeux l’Armée rouge libérer les villages dans la plaine.

Nos camarades accueillirent joyeusement notre retour. Seul Kamil semblait différent. Il parlait avec les combattants, Hermann Cohen et les rescapés, expliquant que le danger n’était pas écarté : une armée meurtrie

est une armée sans logique, capable d'envoyer ses combattants à la mort sans réfléchir.

Nous n'étions pas les seuls à être rentrés de bonne humeur. La patrouille de surveillance menée par Karl était revenue en racontant que les rues des villages s'étaient vidées de l'occupant. Tous attendaient l'Armée rouge.

Kamil et Felix s'isolèrent sous leur tente, préparant le transfert des malades et des convalescents derrière la muraille turque.

Une neige drue tombait sans relâche. Une partie des combattants continuait de dire que les préparatifs étaient exagérés. Kamil répéta : « Il ne faut pas oublier que l'objectif suprême de l'ennemi était et restera l'extermination des Juifs. »

Nous ignorions à quel point Kamil avait raison. Une pluie d'obus s'abattit sur nous avant l'aube. Il semblait que c'était un premier coup de griffe avant l'assaut de la section qui s'était entraînée dans la plaine. Kamil se garda de nous lancer : « Je vous l'avais bien dit. » Il était soulagé d'avoir transféré à temps les malades et les convalescents en un lieu relativement sûr.

Le bombardement redoubla d'intensité. Par chance, tous les obus ne tombaient pas sur la cime. Salo et Maxi s'occupaient des blessés. Nos positions de défense avaient été creusées profondément, et la muraille de la forteresse protégeait ceux qui s'y étaient réfugiés.

Ainsi pendant deux heures, jusqu'au lever du jour. Lorsque nous pûmes sortir jeter un œil hors de nos positions, notre vue s'obscurcit : de nombreux combattants étaient étendus sur la neige rouge, gémissant et criant à l'aide. Salo et Maxi couraient de l'un à l'autre, tentant de stopper les hémorragies et de bander les blessures dans la hâte. Les tentes étaient à terre, il n'y avait plus ni feu ni eau.

Werner avait été touché de plein fouet et gisait dans son sang. Non loin de lui, Karl, son grand corps recroquevillé comme s'il s'était consumé de douleur avant de rendre l'âme. Myriam, si discrète et dévouée, avait dû sortir du bunker au début de l'attaque, et avait le visage fauché par un éclat d'obus. Sa tête pendait sur son épaule. À quelques pas d'eux, jambes écartées, le corps inanimé de Kamil.

Un silence rouge et absolu régnait. Il semblait que Salo et Maxi, occupés à sauver des vies, allaient bientôt lever la tête et nous tancer pour notre inaction.

La neige avait cessé de tomber. Un grand soleil éclairait la cime. Salo et Maxi se traînaient à genoux de blessé en blessé, se démenant pour les ranimer avec l'aide de Victor qui portait la boîte à pharmacie, les bandages et un seau d'eau. Avec ses cheveux en broussaille et sa barbe qui avait poussé, il ressemblait désormais à un homme dévoué corps et âme aux autres.

Nous ne savions que faire et restions là, immobiles, regardant les morts qui gisaient, la neige imbibée de sang, incapables d'intégrer toute l'étendue de la catastrophe.

Felix fut le premier à se reprendre pour nous crier de remettre en état les poêles, redresser les tentes et éviter que les blessés gèlent. Tsila pleurait toutes les larmes de son corps et se martelait la tête des mains. C'est en vain que des camarades essayèrent de la raisonner, elle se lamentait : « Pourquoi sont-ils morts maintenant, juste avant la libération ? »

Un jeune combattant lui dit doucement : « Ils sont morts en héros.

– Je ne veux pas qu'ils soient des héros, je veux qu'ils soient vivants. Pour qui vais-je cuisiner ? À qui vais-je donner de la soupe ? Je veux les mains qui prenaient de mes mains les assiettes, les visages qui me souriaient. Ils étaient plus jeunes que moi. C'est moi qui aurais dû mourir, pas eux. »

Le jeune combattant recula, comme s'il avait été mis au ban.

Mais lorsque nous commençâmes à remonter les tentes, à redresser les pieux et à réparer les poêles, nous vîmes Hermann Cohen porter des bûches, nous vîmes le regard droit et perçant de Felix, et nous sûmes qu'il nous était interdit de nous attarder. Il fallait s'occuper des blessés et alléger leurs souffrances.

Krinitzki avait profité de l'aubaine pour s'échapper. Depuis que nous l'avions enlevé il n'avait cessé de maugréer, de répandre sa mauvaise humeur et d'agir sous la contrainte, comme si le diable en personne lui donnait des ordres. Sa fuite était un soulagement, on pouvait même souhaiter qu'il se retrouve vite englouti sous la neige.

Cette petite découverte ne nous fit pas sortir de notre sidération. L'ampleur de la catastrophe se dévoilait au fur et à mesure que le soleil montait dans le ciel. Cela faisait des mois qu'il n'avait pas brillé ainsi, d'une lumière qui inondait la cime, dévoilant la destruction et la mort. Nous étions terrifiés à l'idée de nous approcher des corps pour les recouvrir. Felix, qui avait pris le commandement, interpréta le silence qui nous entourait comme le signe que l'armée allemande s'était retirée, et qu'elle était désormais cernée de tous côtés par l'Armée rouge. Mais nous ne pouvions pas prendre le risque de descendre. Il fallait d'abord s'assurer que les Russes avaient bien pris possession de la gare.

Sans plus tarder, une patrouille partit en reconnaissance, accompagnée longtemps par nos regards, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus la distinguer.

Nous soulevâmes les corps pour les aligner et les draper de couvertures. On pouvait croire qu'ils étaient encore en vie et allaient bientôt se mettre à bouger.

C'est étrange comme nous avons rapidement remis les tentes en état, et réparé les poêles. Les blessés y sont déjà installés sur des châlits recouverts de brindilles. Salo et Maxi ne quittent pas un instant les blessés graves. Les poêles de nouveau brûlants et l'eau qui bout sur les trépieds diffusent une ambiance qui était celle de notre quotidien, lorsque tous étaient satisfaits d'être en action.

Salo a donné un calmant à Tsila, qui a cessé de gémir. Hermann Cohen la remplace en cuisine. Nous avons pu avoir du thé et des sandwichs au petit-déjeuner, et ceux qui n'ont plus de cigarettes ont demandé à Hermann de leur donner un paquet d'avance.

Pendant le bombardement, Milio s'est recroquevillé dans les bras de Danzig jusqu'à disparaître complètement mais maintenant il agite les mains en prononçant des syllabes tranchantes. Danzig lui explique que nous descendrons bientôt dans la plaine, il n'y a plus à avoir peur, la guerre est finie et il n'y aura plus de bombardement.

Poings serrés, Felix se redressa pour nous parler.

« J'ai tant de peine à l'idée que Kamil ne se tienne pas à ma place. Il nous a menés jour et nuit, il avait une connaissance intime de ces montagnes, acquise par ses jambes, pas par l'étude des cartes. Il a vu des

choses que nous n'avons pas vues. C'est très douloureux qu'un si grand commandant ne soit plus avec nous. » On voyait bien qu'il n'était pas satisfait de ses paroles, et qu'il cherchait à s'en excuser. Danzig, tenant toujours Milio dans ses bras, vint à son secours en évoquant Karl et son amour des êtres qui avait fait de lui un communiste pur. C'était terrible de penser que sa femme et ses enfants n'auraient pas la chance de le voir rentrer à la maison.

Il éclata soudain en sanglots et notre petit groupe rassemblé près des corps se crispa, envahi par un silence de plus en plus grand et une question lancinante : pourquoi étaient-ils morts et nous, vivants ?

Nous nous sommes ensuite occupés de transporter le reste des blessés et des plus faibles sous les tentes, et la ligne séparant les vivants des morts se tendit de nouveau. Nous nous raccrochions au thé et aux cigarettes, seule façon de se retenir à la vie en cette heure si oppressante.

Michaël, malgré son état toujours fragile, avait compris tout ce qui s'était passé. Il demanda ce qui allait arriver aux morts étendus par terre. Maxi lui répondit très simplement qu'il ne fallait pas s'inquiéter pour nos héros. Ils étaient montés au ciel et le jour venu nous les rejoindrions.

« Et on sera tous ensemble, comme ici ?

– On peut le supposer. »

Michaël connaît bien cette réponse, et il avait le sentiment qu'il lui dissimulait quelque chose mais, voyant que Maxi était ailleurs, il ne posa pas plus de questions.

Les rescapés avaient récupéré des forces, certains étaient déjà sur pied, affamés, s'enquérant de la cuisine. Hermann Cohen leur distribuait de la bouillie sucrée avec dévouement.

Personne ne demandait ce que nous allions faire avec les morts allongés devant nous, où et quand nous allions les enterrer car, comme dans chaque guerre, la faim était plus forte que le deuil. L'homme est capable alors de

plonger la tête dans son assiette et de prendre du plaisir à chaque cuiller de bouillie chaude.



La patrouille de reconnaissance revint nous informer que l'Armée rouge avait en effet pris possession de la gare et des camps militaires alentour, tout le monde exultait en chantant des marches russes.

C'est étrange. La nouvelle que nous avions attendue pendant des années ne nous réjouissait pas. Le temps s'était figé. Le calmant avait agi sur Tsila en tétanisant son visage, ses yeux étaient exorbités, comme s'ils cherchaient à sortir de leur cavité.

Seuls Salo, Maxi et Victor continuaient de s'activer en s'occupant des blessés. Nul ne s'approchait des morts, dans un accord tacite signifiant qu'ils étaient détachés de nous désormais, et vivaient leur vie immobile séparément. La question de savoir quand nous descendrions dans la plaine voir la victoire de nos yeux ne fut pas non plus posée. L'équipe médicale était d'avis de soigner les blessés et les malades avant de les déplacer.

Mais parmi les rescapés, certains laissèrent éclater leur impatience. Ils voulaient descendre tout de suite ! Felix réussit à trouver les mots nécessaires pour expliquer que sur la cime l'entraide primait, il fallait prendre soin des plus faibles et continuer d'écouter les ordres. Nous n'allions pas retourner à une routine du chacun pour soi, comme autrefois. Les rescapés l'écoutèrent sans réagir.

Felix était tendu, mais parvenait à s'adresser aux gens calmement. Il s'était foulé la cheville et s'aidait d'une canne pour marcher. Sa nouvelle

démarche et ses lèvres serrées lui donnaient l'apparence d'un homme déterminé, et impitoyable envers lui-même.

Si ce n'étaient les morts enveloppés dans leurs couvertures, la vie sur la cime telle que Kamil et Felix l'avaient organisée aurait pu reprendre. L'esprit de Kamil continuait de planer avec une grande force. Un combattant, se préparant à une expédition, lança avec candeur : « Je vais faire exactement comme Kamil nous a appris. »

Un vieux s'approcha de Felix pour murmurer : « Il est interdit de laisser les morts allongés ainsi.

– Que faire ?

– Il faut les enterrer.

– Nous descendrons bientôt pour les enterrer au cimetière juif », répondit Felix en faisant un mouvement de côté, comme s'il n'était pas face à un homme mais à un fantôme. Le vieux, qui tenait à peine debout, restait planté là, essayant de faire en sorte que ses paroles soient prises en compte.

Soudain, je vis apparaître Kamil dans toute sa puissance, comme dans un spectacle étourdissant : sa poitrine s'était élargie et il écartait les bras en cherchant à nous protéger tous, même si c'était une mission impossible. Il ne renonçait pas, élargissait encore la poitrine, et parvenait à allonger les bras. Et le miracle avait lieu, un nombre de gens plus grand encore trouvait refuge en son sein. Kamil cherchait à exprimer sa satisfaction avec des mots qui, comme un fait exprès, lui faisaient défaut. Et voilà que cet homme robuste, qui avait su nous insuffler force et vitalité dans les heures les plus sombres, ne pouvait prononcer un mot du haut de son immense stature.

« Pourquoi ne parles-tu donc pas ? » lui demanda un combattant.

Kamil esquissa un sourire comme pour dire qu'il n'y avait plus besoin de paroles à présent. Une proximité forte se passe de mots, il fallait cultiver le silence.

Son expression était si intense que même ses plus farouches opposants n'osaient le contredire, ce qui permit à Kamil de se taire avec plus de

sérénité et son silence disait : Nous serons toujours ensemble. Chaque être qui a été sur la cime portera ce lieu en lui partout où il ira, avec les vivants et ceux qui nous ont quittés : Pavel, le plus noble des hommes que nous n'avons pas su protéger ; Myriam, qui donnait à chacun non seulement un vêtement raccommodé ou une assiette de soupe mais aussi un peu d'elle-même ; Werner, dont les remarques lors des soirées d'étude se sont inscrites en nous telles des lueurs vives et Karl, tant aimé de nous tous. La vieille Tsirel répétait que la séparation entre les vivants et les morts est très mince. Aujourd'hui nous sommes de ce côté, demain de l'autre. Il ne faut pas avoir peur. Notre sentiment collectif est une muraille de défense.

Cette vision mit du temps à se dissiper. Isidore, qui n'avait pas lâché un mot depuis le bombardement, s'approcha de moi pour me demander si tout allait bien. Je ne sus que répondre. Il est difficile de parler des visions. Il se pencha pour dire : « Grâce à Dieu, on ne me demande pas de prier. La prière m'a été enlevée.

– Je te comprends.

– Merci.

– Ne t'inquiète pas, personne ne te forcera.

– Mais les morts attendent que la prière les accompagne, dit-il dans un murmure.

– Dis ce que tu peux, personne ne t'en tiendra rigueur.

– Merci encore. »

Je voulus lui dire, sans y parvenir, que nous étions par-delà le Bien et le Mal.

Nous étions dans le monde du silence.

À l'approche du matin, les pelotons revinrent chargés de provisions mais le moral en berne. Ils s'étaient introduits dans une maison peuplée de femmes et d'enfants. Les femmes, coriaces et furieuses, leur avaient lancé une pluie d'objets en les traitant de tous les noms. Les menaces n'avaient fait qu'augmenter leurs hurlements. Il avait fallu enfermer les enfants dans une pièce.

C'était une maison pauvre mais les pelotons avaient réussi à rapporter un sac de pommes de terre, un sac de farine, du maïs, du chou rouge, des pommes, des oignons et de l'ail. Quand Felix demanda ce qui s'était passé exactement, un combattant lui répondit : « C'est désagréable de se battre contre des femmes et des enfants. Il y a un mois, nous étions obligés d'agir de cette manière répréhensible mais aujourd'hui nous pouvons faire autrement. Il est temps de descendre dans la plaine. »

Tsila était revenue en cuisine et servait des sandwiches et du café aux pelotons. Elle parlait lentement, comme si elle craignait les mots prononcés.

Hermann Cohen aussi avait changé. Il se mordait les lèvres chaque fois que la radio diffusait des marches. Sa nièce n'avait pas été touchée par le bombardement mais elle ne cessait de trembler depuis, grommelait des paroles incohérentes et demandait à son oncle de l'accompagner aux toilettes toutes les heures.

« Mais tu vas prendre froid », la suppliait Hermann.

Elle souriait alors pour lui répondre : « Qu'y puis-je ? »

Cependant, la construction des brancards progresse. Felix estime qu'il nous en faudra quarante et il faut se dépêcher car la nourriture s'épuise vite.

Le visage d'Emil a repris des couleurs et son expression perplexe est revenue. S'il n'était si faible, il sortirait de la tente pour contempler le paysage exaltant. Il s'y est essayé quelques minutes hier, et ses yeux se sont emplis de larmes.

Kamil répétait toujours : tant que nous sommes vivants, nous pouvons produire du Bien et de la beauté. Jusqu'à son dernier jour il fut un homme d'action tourné vers de grands idéaux qui guidaient son quotidien.

Maintenant, Kamil est étendu sur la neige, sous une couverture. On pourrait croire qu'il va bientôt l'ôter, se défaire du froid qui l'a pénétré et demander : « Que m'est-il arrivé ? Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ? » La plupart du temps, il ne dormait pas la nuit, mais il s'effondrait parfois dans la journée pour une heure ou deux.

Un jour il s'était intéressé à mon avenir :

« Qu'aimerais-tu faire ?

– Je ne sais pas encore. »

Alors il m'avait confié que son frère jumeau était premier violon dans l'orchestre symphonique de Bruxelles. À cinq ans il savait déjà, et toute sa famille avec lui, qu'il serait violoniste, et il n'avait cessé d'aspirer à la perfection. Certains jours il était satisfait des sons qu'il produisait et d'autres, il était maussade, déambulant avec fièvre. Leur mère, qui était très proche de lui, essayait de dissiper cette tension, en vain la plupart du temps. Il avait du mal à lui expliquer les défauts de son jeu, mais vers dix-sept ans il était parvenu à se corriger, pas tout à fait certes, mais la lumière était revenue sur son visage. Les gens l'aimaient beaucoup et venaient de loin pour l'entendre jouer. Malgré le succès qui lui souriait, il savait qu'il lui fallait surmonter totalement le défaut qui subsistait dans son jeu. C'était un combat de Sisyphe qui commençait le matin et ne s'achevait que le soir. « Je le voyais lutter, et je ne savais pas comment l'aider. À mon sens, il

jouait à la perfection. Mais quand je le lui disais, il répondait : “Tu te trompes.” »

J’eus de nouveau la vision d’Emil au tableau en train de résoudre des problèmes avec une facilité déconcertante. Tout le monde s’étonnait, le jalousait, ricanait et cherchait à le gêner, tout en comprenant que personne n’arriverait à son niveau. Pour finir ils disaient : « Et alors ? À quoi va lui servir son génie mathématique ? Il est naïf comme un enfant, on peut le berner avec trois fois rien. »

Je voulus lui dire : « Emil, de grandes victoires t’attendent encore, tu n’es qu’au début du chemin », mais je compris aussitôt qu’en ce moment, ces mots avaient une résonance d’une ironie insupportable. Il avait besoin de s’étendre sur sa couche, de fermer les yeux, et de ne faire qu’un avec son corps.

Depuis qu'Isidore ne prie plus la nuit, notre aptitude au recueillement a faibli. Nous sommes atteints par les souffrances des rescapés mais aucun dévouement n'égale celui de Salo ou de Maxi. Ils les connaissent tous par leur nom et leurs blessures. Les rescapés ont tendance à penser que Victor est médecin. Il s'en excuse parfois : « Non, je ne suis ni médecin ni fils de médecin mais un simple paysan. » Son abnégation est totale. Il dit aussi parfois : « Pardonnez-moi, je ne parle qu'ukrainien. C'est un obstacle qu'il est très difficile de surmonter. »

Nous écoutons la radio et nous préparons à descendre. Le vieux rescapé répète qu'il est interdit de laisser les morts sans sépulture. Les explications de Felix, qui répond que bientôt nous irons les enterrer dans le cimetière juif, ne le laissent pas en paix, et ces reproches sèment en nous une certaine agitation. Les équipiers qui fabriquent les brancards redoublent d'efforts.

Encore un jour ou deux et nous prendrons la route vers la plaine. Les malades et les faibles ne se sont pas rétablis, contrairement à nos prévisions. Certes, les poissons que nous pêchons dans le lac et que Hermann Cohen fait merveilleusement griller permettent à quelques rescapés de tenir debout mais beaucoup restent faibles, certains sont perdus et ne cessent de demander : « Où sommes-nous ? Quand donc allons-nous rentrer à la maison ? »

Au fond de moi, je redoute la descente. Les mois passés au pays de l'eau, en particulier sur la cime, sont inscrits dans chacun de mes membres :

les patrouilles, les embuscades, les expéditions et le sauvetage des rescapés. Les années de lycée m'apparaissent étrangement dérisoires comparées à notre expérience au pays de l'eau. Certes, il y avait quelques professeurs au lycée pour lesquels j'avais de l'admiration mais lequel d'entre eux pourrait être comparé à Kamil, Felix, Hermann Cohen ou Tsila ?

Isidore attend impatiemment de retrouver ses parents, et s'il ne les trouve pas à la gare, il retournera en ville les attendre. Son espoir m'angoisse, je voudrais lui dire : « Attendons voir », mais je me tais.

Pendant ce temps, une patrouille a rapporté des colis distribués par l'Armée rouge à la population. La vodka et les cigarettes nous font particulièrement plaisir. Nos camarades ont croisé quelques Juifs revenus des camps. Ils ont refusé de répondre aux questions qui leur étaient posées.

Dans la nuit, Felix annonça que l'on effectuerait la descente le lendemain matin, dans l'ordre suivant : nous commencerons par descendre les morts pour les enterrer dans le cimetière juif. Une fois installés en bas, nous descendrons les malades, puis les rescapés en état d'épuisement ou encore faibles et enfin nous sortirons nos camarades Kobé, Marc, Gabriel et la vieille Tsirel de leur tombe pour les enterrer dans le cimetière Juif, appelé aussi le Tombeau d'Israël. L'opération prendra trois ou quatre jours au moins. Deux pelotons accompagneront l'évacuation des malades et des blessés tandis que deux autres resteront surveiller la base.

La dernière nuit sur la cime s'est écoulée presque sans un mot. Nous avons bu de la vodka, mangé du pain noir et du fromage rapportés par la patrouille, et beaucoup fumé. Je doute que quelqu'un parmi nous espérait un miracle, mais il était douloureux de repenser aux jours traversés dans un sentiment collectif, à cette période qui allait nous quitter, laissant chacun seul avec soi-même, sans la chaleur de la proximité ni la joie de la camaraderie.

Isidore, peu habitué à boire, éclata en sanglots après deux verres de vodka. C'étaient des pleurs qui venaient de ses entrailles, muets, et faisaient



trembler tout son corps. Je ne sus lui dire rien d'autre que : « Bientôt nous allons descendre. » Son corps ne cessa de trembler, je doute qu'il m'ait entendu.

Au réveil, nous avons pris notre petit-déjeuner tous ensemble sans émotion particulière, curieusement. Puis j'ai allumé une cigarette et je me suis assis.

À sept heures précises, Felix annonça que les civières étaient prêtes. Chacun devait se diriger vers celle qui lui avait été assignée. Il fut demandé à Isidore de lire le psaume *Dieu est mon berger* que Kamil aimait tant. Felix passa le commandement à Danzig.

Il nous fallut hisser les corps sur les civières. Kamil en tête, puis Karl. Isidore et moi portions Myriam. La civière de Werner fermait la marche.

Nous savions qu'il y avait des règles et des traditions pour les enterrements mais nul parmi nous ne les connaissait. Werner, si humaniste, intuitif et cultivé, aurait su, mais il gisait sur une civière.

Felix avait perdu sa tranquillité depuis son entorse et semblait s'excuser : Je ne suis pas versé dans les prières ni les textes mais je vous demande d'être prudents et de prendre soin de vous. L'armée allemande s'est peut-être retirée mais des milices ukrainiennes doivent encore grouiller dans le coin.

Il resta immobile, nous accompagnant du regard sur une partie du chemin, et nous le sentions proche de nous, même en nous éloignant.

C'était un jour clair, la neige scintillait et la fonte commençait, ruisselant en filets d'eau d'où s'élevaient les premières senteurs printanières, les doubles fenêtres de la maison qui allaient être ôtées bientôt,

et ma mère debout dans le salon en train de dire : « Nous sommes au seuil du printemps. »

Des hommes et des femmes débayaient la neige accumulée près des maisons et sur les trottoirs. Tous s'exprimaient avec des voix nouvelles pour dire : « Enfin l'obscurité glacée a disparu, nous pourrons bientôt ouvrir les portes et les fenêtres, les enfants et les vieux pourront profiter de la cour. »

Tandis que nous portions les civières en prenant soin de ne pas glisser, des tirs éclatèrent. Danzig ordonna de prendre position. Nous nous couchâmes près de nos morts, en alerte. Grâce à leur stature si imposante, Kamil et Karl avaient l'air de combattants dont la mort n'osait s'approcher, mais ils étaient pourtant allongés sur des civières sous des couvertures, et leur existence s'était éteinte.

Au bout d'une heure d'attente nous reprîmes la route. Nous marchions courbés à quelques mètres les uns des autres. L'idée que Kamil ne serait plus jamais avec nous et que nous devrions vivre désormais sans lui ne prenait sens pour nous qu'à présent. Il nous semblait aussi que ce n'était pas seulement Myriam que nous étions en train d'accompagner vers sa dernière demeure, mais aussi son père, sa mère, son mari et ses enfants. Tant qu'elle était parmi nous, ils vivaient en elle mais maintenant qu'elle n'étendait plus le linge et ne servait plus la soupe, ils la suivaient dans son autre monde. J'avais envie de partager ces pensées avec Isidore mais je ne trouvai pas les mots justes et préfèrai me taire.

Nous arrivâmes à la gare bondée. Quelques rescapés erraient dans la foule. Il n'y avait pas de panique, simplement de l'agitation.

Nous nous dirigeons en suivant le plan confié à Danzig par Felix. Une demi-heure plus tard, nous étions devant le portail défoncé du cimetière.

Certaines tombes étaient brisées, d'autres profanées, et de nombreux trous dans la terre témoignaient de stèles arrachées. Nous cherchâmes en vain un carré vide pour enterrer nos morts. Finalement, nous trouvâmes une place au pied d'un vieux peuplier et nous commençâmes à creuser la terre.

Nous avions apporté des bûches, des pelles et des paniers remplis de cordes. Danzig, qui n'était toujours pas guéri de sa blessure, s'excusa de ne pouvoir creuser avec nous. Le travail éloigna de nous la peine l'espace d'un moment. Nous ne pensions pas à ce que nos mains accomplissaient.

Avant de mettre nos camarades en terre, Danzig dit : « Kamil, mon commandant que j'admire tant, nous ne pouvions imaginer qu'à l'heure de la victoire tu ne serais pas avec nous. Tu fus pour nous un père et un frère, tu nous as formés pas à pas, transformant les êtres banals que nous étions en combattants. Nous avons parcouru des kilomètres avec toi et à chaque kilomètre tu nous as enseigné quel était le devoir d'un Juif pendant cette période. Pardonne-nous si nous n'avons pas toujours compris tes intentions et pardonne à ceux qui te cherchaient querelle. Tu avais une vision à la lumière de laquelle tu voulais nous mener. Je suppose que nous t'avons désespéré plus d'une fois. Nous ne saurons jamais rien de ce qui se passait lorsque tu t'isolais sous la tente, et de tes moments de découragement. Tu connaissais les besoins de chacun d'entre nous. Mais nous, de notre côté, nous n'avons pas toujours fait l'effort de comprendre tes bonnes intentions. Nous t'aimions, nous aimions ton attitude, ta façon de parler, de nous présenter un sujet. Et maintenant tu nous quittes. Où t'en vas-tu, cher Kamil ? »

Les derniers mots s'étranglèrent dans sa gorge. Il était livide.

Le monde se déroba. Nous nous tenions près des corps et des tombes creusées, totalement vulnérables. Manfred, qui était ami avec Karl et en accord avec lui sur plusieurs points, dit ceci : « Tu incarnais ton prénom prestigieux : fidèle à tes camarades et à tous les hommes entre lesquels tu n'établissais aucune différence. Tu nous as laissé un héritage important qui est l'amour. Ton amour est inscrit en chacun de nous. Vive le communisme international, vive le vrai communisme. »

Les derniers mots très concrets prononcés par Manfred nous sortirent de notre torpeur. Isidore prit alors la parole : « Nous ne savions rien de

Myriam. Savons-nous quelque chose de la vie des anges ? Ils surgissent au moment où nous avons besoin d'eux. Tout ce que tu nous as offert, Myriam, tout ce que tes mains ont fait pour nous était imprégné d'amour. Repose-toi, Myriam chérie, car tu mérites un juste repos. »

Un combattant qui avait porté la civière de Werner baissa la tête et dit : « Je te connaissais peu, cher Werner, je ne savais rien de ta vie, mais chaque mot et chaque phrase que tu prononçais était d'une grande pureté que tu emportes avec toi dans les hauteurs célestes. Tous ceux qui t'ont rencontré en ce monde ont reçu de toi plus qu'ils ne méritaient, c'est vrai en tout cas pour moi. »

Il était temps de les mettre en terre en suivant l'ordre dans lequel nous les avions portés. La fatigue accumulée durant ces derniers jours en moi commençait à montrer ses signes. Je tremblais, et j'avais du mal à tenir la bêche. Isidore fit merveille cette fois aussi. Il chanta un Kaddish d'une voix tremblante près de chaque tombe.

Nous restâmes un long moment près des sépultures couvertes de terre. Nous savions que les camarades que nous venions d'enterrer auraient mérité plus d'honneur et de faste, mais le chagrin ne parvenait pas à trouver les mots. Nous avions tout perdu, et c'est tête baissée que nous franchîmes le portail saccagé du cimetière.

Nous reprîmes la route aussitôt, portant les civières vides à trois mètres de distance l'une de l'autre. Pour notre plus grande chance, nous ne croisâmes pas de pillards. Mais la route était longue, la marche pénible, et nous arrivâmes à la base tard dans la nuit.

Les camarades n'avaient pas chômé. Ils avaient dressé d'autres tentes pour y installer les malades et les blessés. Salo et Maxi se traînaient avec peine. Maxi me serra dans ses bras et dit : « Je n'ose même pas demander ce qui s'est passé là-bas. Grâce soit rendue à Dieu que vous ayez pu rentrer sains et saufs, et accomplir ce devoir si dur entre tous. »

Mais ce n'était pas Maxi qui s'exprimait, c'était sa peine et sa fatigue.

Hermann Cohen nous accueillit dans la cuisine et nous servit des sandwiches et du café que j'engloutis aussitôt tant j'avais faim et soif, tout en me méprisant de prendre un tel plaisir à manger et boire, alors que quelques heures auparavant nous avions porté nos camarades en terre.

Emil m'étreignit :

« Je suis content que vous soyez rentrés sains et saufs.

– Nous avons fait notre devoir, et c'était bien qu'Isidore soit avec nous. Là où les mots disparaissent, il est bon de se raccrocher à une prière. » Ce n'était pas exactement ce que je voulais dire, mais j'étais heureux d'avoir pu assembler quelques mots.

Emil me confia que l'équipe médicale ne quittait pas les blessés un instant, pansant, posant des attelles si besoin. Et les blessés ne cessaient de

les bénir. Dans les camps, nul ne venait en aide à son prochain et ceux qui tombaient malades savaient que personne ne tenterait d'empêcher leur fin. Danzig entoura Milio de ses bras et lui raconta que Kamil, Karl, Myriam et Werner étaient montés au ciel où ils se reposaient. Milio écoutait bouche bée, couvé par le regard tendre de Tsila, qui s'était occupée de lui en notre absence.

J'étais si fatigué que je ne demandais qu'à fermer les yeux, mais Felix voulait parler :

« Nous remercions les pelotons sous le commandement de Danzig, qui ont amené nos camarades vers un juste repos. C'était une mission difficile que vous avez parfaitement accomplie, il est bon de vous savoir de retour parmi nous. »

Felix est ainsi : très juste dans le silence, mais lorsqu'il s'exprime il est obligé d'utiliser de mots courants tels que « mission accomplie », même s'il n'était pas très indiqué de les utiliser en la circonstance. C'est l'épuisement, je crois, et une sensibilité exacerbée qui me rendaient sensible à cela. Kamil, par ailleurs si rigoureux dans le choix des mots, disait que celui qui juge les paroles de son camarade affligé fait preuve de mesquinerie.

Après une petite pause, Felix ajouta : « Notre occupation de la cime touche à sa fin. Nous avons de la nourriture pour quelques jours encore. Il n'est plus besoin de mener des expéditions, nous allons descendre et décider ce que nous devons faire.

– Et l'équipement ? demanda quelqu'un.

– Nous n'allons pas prendre les tentes, mais les couvertures et les peaux de bêtes, oui, ainsi que les ustensiles de cuisine, les effets personnels et les livres bien sûr.

– Et chacun rentrera chez soi ? demanda un rescapé tout juste remis sur pied.

– Il faut examiner les conditions et ne surtout pas se hâter. La descente doit être organisée et sûre. »

Les paroles si ordonnées et sèches de Felix m'accablaient. Je m'assis. Salo s'approcha de moi :

« Que t'arrive-t-il ?

– C'est difficile de revenir à l'ordre du jour.

– On n'a pas le droit de flancher maintenant. Nous devons conduire les rescapés en lieu sûr. Nous allons prier pour que toutes les prévisions soient fausses et pour que la plupart des déportés nous reviennent. Notre mission n'est pas terminée. Kamil aurait certainement voulu que l'on accompagne les rescapés jusqu'à leurs familles. »

Et de nouveau, je ne sus que dire d'autre que : « Pardon.

– Tu n'as pas à demander pardon, tu es un combattant merveilleux, un camarade fidèle et dévoué aux rescapés. »

Je savais qu'il cherchait à me reconforter et je lui dis : « Je vais bientôt venir aider l'équipe médicale.

– Repose-toi un peu, nous sommes en nombre suffisant. »

Pendant ce temps, les rescapés reprenaient des forces, certains mangeaient même avec appétit.

Soudain j'aperçus Kamil tel que je ne l'avais jamais vu, s'effondrant sous le poids du chagrin. Il quittait souvent la grande tente pour se réfugier dans la petite tente du commandement, et semblait parfois fâché contre nous. Avec le temps, nous avons compris qu'il s'enfermait à cause de ses effondrements. Ses abattements étaient à la mesure de sa puissance. Dans un moment de haute exaltation, il avait promis un jour : « Nous serons ensemble à partir de maintenant et pour toujours. » Et sa voix nous disait qu'il venait d'échapper à la mélancolie noire. Il ne parlait jamais de sa blessure cachée. Maintenant, comme dans un éclair, une vérité se révélait à moi : pendant tout ce temps, il avait lutté au bord d'un gouffre immense.



Et de nouveau je fais bouillir l'eau, j'apporte les marmites sous la grande tente et j'aide Victor à faire la toilette des malades, qui nous regardent avec étonnement et nous remercient sans relâche. De temps à autre, l'un d'eux se redresse pour demander : « Qui êtes-vous ? »

La neige a cessé, remplacée par la pluie. Le froid reflue. On entend des blocs de neige se détacher de la cime. Michaël est venu me demander si les oncles et tante Myriam étaient déjà arrivés au ciel.

« On peut le supposer.

– Pourquoi faut-il les enterrer avant qu'ils aillent au ciel ?

– C'est dans cet ordre, qu'est-ce qu'on y peut ?

– Ils se montreront à nous ?

– En rêve, je suppose.

– Mais s'ils montent au ciel, pourquoi portons-nous leur deuil ?

– Parce qu'ils sont loin de nous.

– Dans nos rêves, nous les verrons tels qu'ils étaient ?

– Je suppose. »

Je regardai Michaël. Il m'apparaissait comme un ange à qui les ailes n'avaient pas encore poussé. Je me souvenais de lui assis sur une petite caisse en train de copier des passages de la Bible, de résoudre des exercices de calcul ou de géométrie, le dos légèrement voûté, très concentré. Ses questions sont effroyablement pertinentes. La vieille Tsirel avait beaucoup

de tendresse pour lui et lui répondait toujours avec une attention particulière.

Les fils invisibles qui nous reliaient cassent. Nous sommes à nu, et les quelques mots que nous possédions ne viennent plus à notre secours.

Impossible de ne plus voir Karl, sa carrure imposante, son fabuleux sourire. Toujours prêt à donner quelque chose, toujours en train de fouiller dans ses poches pour y trouver une sucrerie ou un objet amusant. Et lorsqu'il ne trouvait rien, il était si gêné que son sourire s'élargissait.

Durant les nuits d'étude dont le souvenir demeure si beau, il citait souvent Marx, rappelant à tous qu'il était communiste, fils de communiste, et que tant que le communisme ne régnerait pas, le monde serait imparfait. On ne pouvait lui en vouloir de ces clichés. Lorsqu'il parlait, l'enfant en lui se dévoilait et tout le monde s'étonnait que cette idéologie si violente se fût nichée justement en lui, qui ne voulait que le Bien. Parfois, il demandait à Danzig la permission de prendre Milio dans ses bras, et Milio le contemplait avec perplexité, comme pour dire : « Tu es aussi grand qu'un géant, pourtant tu ne m'effraies pas. »

Le visage de Milio est très expressif et aisément déchiffrable. Il me semble parfois qu'il perçoit notre situation mieux que nous et il m'arrive de distinguer sur son visage de la compassion.

Après le bombardement il se cachait les yeux derrière les mains. Danzig lui avait demandé de les retirer, en vain. Et même maintenant il continue de fermer les yeux. L'existence de Milio est une énigme permanente. Je le regarde, avec la crainte que bientôt il prononce une phrase qui nous ébranle tous.

Le temps s'accélère, il ne nous reste plus qu'un jour ou deux sur la cime. En manque de café, nous nous contentons de boire du thé et nous roulons nos cigarettes dans du papier journal. Ceux qui ne s'occupent pas des malades et des blessés construisent des brancards.

Les tourments que nous avons contenus ces derniers jours commencent à éclater. Des mots blessants jamais prononcés ici fusent soudain. Felix exige de la retenue en rappelant que pendant tout le temps passé en ces lieux nous n'avons jamais laissé la colère se déchaîner. Chaque combattant doit désormais s'en tenir rigoureusement aux instructions que lui a données Kamil, et ce, plus encore depuis qu'il n'est plus. Noblesse oblige, dit Felix, en reprenant l'expression de Kamil, car depuis quelques jours il n'utilise plus ses propres mots mais ceux de notre ancien commandant, et à vrai dire cela ne lui va pas très bien, les termes dans sa bouche deviennent soudain trop concrets. Felix doit rester Felix, y compris en ces jours où nous aurions besoin de mots et d'aphorismes.

Les premiers brancards pour demain sont prêts. Que va-t-il arriver à présent, comment nos vies vont-elles se dérouler ? Je n'en ai pas la moindre idée. Aucune image ne surgit dans ma tête.

Emil a guéri, il tient debout, mais ne sera pas parmi les premiers à descendre. L'espoir de retrouver ses parents aveugles l'anime toujours. Il ne cesse de les évoquer, comme pour leur faire savoir qu'il n'est pas loin d'eux.

Tsila ne quitte pas la cuisine. Hermann Cohen lui apporte toutes les provisions qui lui restent en réserve et elle les transforme en plats délicieux. Les combattants lui prêtent main-forte en l'entourant avec affection, et lui répètent que personne ne pourra oublier ses plats, ils sont ancrés dans chaque cellule de notre corps. J'ai l'impression qu'un secret lui a été transmis. Elle grommelle toute seule : « Je sais, je comprends », et ces mots sont encore plus effrayants que ses pleurs.

Felix s'est adressé à elle avec douceur : « Ton rôle n'est pas terminé. Tu vas rester encore longtemps avec nous. Nous ne pouvons pas vivre sans toi. Nous avons une grande responsabilité, Kamil l'a si souvent évoqué. Notre esprit collectif est déjà inscrit en nous.

– Quand allons-nous descendre ?

– Bientôt. Nous allons le faire en prenant toutes les précautions et dans quelques jours nous serons tous ensemble de nouveau, en bas, avec notre matériel. Les jours passés sur la cime étaient une préparation pour les temps à venir. Kamil nous a laissé un noble héritage, de grands principes sur lesquels nous allons veiller jalousement.

– Et nous n'allons pas nous disperser ?

– Dieu nous en préserve. Notre force, c'est l'être collectif. La cime nous a élevés au-dessus des immondices. Nous allons descendre ensemble, comme des êtres qui ont accompli leur devoir. »

Je n'ai jamais entendu Felix parler avec autant de verve, je suis de plus en plus persuadé que les mots de Kamil l'ont pénétré et je me languis de la part silencieuse qui était ancrée dans son corps et lui a été ôtée. Désormais, plus rien ne sera comme avant.

Je regarde autour de moi en essayant de rassembler des lambeaux de vie qu'il est si difficile d'emballer : Danzig serre Milio contre lui. Le petit ne parle toujours pas, contrairement à ce que nous avions espéré, mais son visage est illuminé par le désir profond qu'il a de saisir ce qui l'entoure. Danzig lui parle comme à un fils qui aurait grandi. « Tu te souviendras de

tout bien mieux que nous. Nous étions préoccupés par les expéditions et les embuscades, nous n'avons pu garder en nous toutes les visions qui nous ont été révélées. Toi, mon chéri, tu es resté assis à contempler, accumulant dans ton âme les visions, une à une. Le jour venu, tu nous révéleras tout ce que tu as vu. »

Un peu plus loin, Maxi, Michaël et le chien Eduard sont assis sur un tas de branches. Depuis l'arrivée surprenante d'Eduard, notre être collectif s'est rempli d'un contenu nouveau. Les progrès de Michaël durant tout ce dernier mois ont été étonnants. Il étudie le français à présent, avec la même assiduité que le calcul ou la géométrie.

Karl est debout, comme toujours, prêt à tendre une main ou aider un homme à se relever. Si tous les communistes lui ressemblaient, le monde serait sauvé sans délai. Au ghetto, il y avait parmi nous des jouisseurs qui accumulaient la nourriture et se bouchaient les oreilles afin de ne pas entendre les gémissements de ceux qui mouraient de faim. Le Mal et la cruauté qui nous cernaient s'étaient infiltrés en chacun de nous, seuls quelques élus n'avaient pas été atteints.

Karl, lui, est resté fidèle à sa mission, rayonnant de bonté, sans donner de complexe d'infériorité aux autres, au contraire, chaque contact avec lui nous élève. Même lorsqu'il s'assied par terre, sa stature demeure imposante.

Ainsi mon regard passe de vision en vision, où apparaissent ceux qui sont restés avec nous, et ceux qui sont partis dans un autre monde.

La nuit nous avons ouvert une bouteille de vodka en l'honneur du prochain départ de Victor, qui a décidé de ne pas rentrer chez lui mais de s'engager dans l'Armée rouge. Les rescapés dont il s'est occupé se sont joints aux combattants. Nous avons chanté des marches russes avec une exaltation teintée de mélancolie.

Felix prit la parole : « Tu as été pour nous un frère dans tous les sens du terme. Nous ne pouvions imaginer qu'un Ukrainien fils d'Ukrainien pouvait se lier à nous de cette manière. Si nous étions une véritable armée et pas une section de partisans, nous te décorerions de la médaille de la fraternité, mais ne t'inquiète pas, lorsque nous arriverons au repos ultime nous nous souviendrons de toi, cher berger. Et le nom de Victor Marchvitz résonnera en nous. »

Victor répondit, gêné : « Mes chers frères, je me sépare de vous avec peine et affection. Les jours passés ici ont été une période de purification et d'élévation. Lorsque je suis venu à vous, j'ignorais comment vous alliez m'accueillir. Les gens de mon village ne se comportaient pas envers leurs voisins juifs avec humanité. Leurs yeux avaient été témoins de la cruauté, mais ils étaient restés indifférents. Et vous, vous m'avez accueilli comme un frère et m'avez donné une place parmi vous. Je ne me suis pas senti étranger, et parfois j'ai eu l'impression que vos pensées étaient les miennes, comme si nous étions frères depuis des générations. Vous avez enduré beaucoup de souffrances, ensemble et séparément. L'heure est venue que

Dieu s'adresse à vous, à vous en particulier, et panse vos blessures. La guerre est à son paroxysme et j'ai décidé de m'enrôler dans l'Armée rouge. Il nous incombe de combattre le Mal. Je vais descendre avec vous et je vous aiderai à vous organiser, puis j'irai sur ma route, vers mon destin. Et je porterai en moi les jours passés ici, tel un trésor.

– Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? demanda un combattant.

– Chacun, en ce monde, accomplit sa mission dans le lieu qui lui est destiné. Dieu m'a dirigé vers les rangs de l'Armée rouge. J'y ferai ce que j'ai appris de vous : de Kamil et de Felix, de Salo et de Maxi, et des rescapés que j'ai soignés. J'ai appris de vous que tout en ce monde n'est pas que pourriture. »

Si ce n'était Tsila, qui éclata en sanglots, nous nous serions dispersés vers nos couches sans rien ajouter. Ses pleurs cette fois étaient déchirants, comme si quelque chose qui nous était dissimulé lui avait été révélé. Salo et Maxi s'agenouillèrent pour la réconforter : « Grâce à Dieu, nous ne descendons pas seuls, mais avec des dizaines d'âmes. Dans ce sauvetage immense, ta part est grande. Nous n'avions pas les moyens de faire dérailler plus de trains, mais nous avons fait ce que nous avons pu. »

Elle entendit ce que Salo lui disait mais ses larmes continuaient de couler. Finalement, Salo lui donna un calmant et elle cessa de gémir, comme si ses pleurs avaient été tranchés au couteau.

À peine quelques jours auparavant, le regretté Werner avait dit : « Les jours sur la cime s'achèvent, et maintenant chacun sera avec sa douleur. En vérité, je n'ai aucune envie de partir d'ici. Flaubert est sans aucun doute un écrivain important, j'ai beaucoup lu ses livres, et des études sur ses œuvres aussi. Autrefois je pensais qu'il était la découverte la plus importante que l'on puisse faire en littérature. Aujourd'hui, il me semble pointilleux et impitoyable dans ses descriptions si détaillées. Je ne pourrais pas de nouveau me sentir proche de lui. »

Depuis l'assaut de l'Armée rouge dans la région, la parole entre nous se restreint. Seuls les malades encore alités ne cessent de murmurer en énumérant leurs maux, et les tourments qui les attendent dans les jours à venir.



À notre réveil nous reçûmes une tranche de pain huilée et une tasse de thé préparés par Hermann Cohen tandis que Salo, Maxi, Tsila et Danzig s'occupaient du petit-déjeuner des rescapés.

Sans plus tarder, un groupe de rescapés et de combattants portant dix brancards se mit en route. Je me réjouissais d'être de nouveau avec Isidore. Nous portions le docteur Weintraub, un professeur du lycée très apprécié. Contrairement à Isidore, qui lui vouait une grande admiration, je n'avais pas étudié avec lui. Lorsque nous l'avions amené sur la cime, il était dans un état grave mais il avait un peu récupéré et retrouvé son visage.

Il connaissait très bien mes parents. Il disait de mon père : « C'est un homme intelligent, il a représenté des firmes importantes qui lui ont accordé une confiance absolue. Il prêtait une oreille attentive à ceux qui étaient dans le besoin. Il venait à l'hôpital une fois par semaine rendre visite aux malades et les nourrissait parfois. Comme on le sait, les grands donateurs font fi de leur honneur. »

Je savais que mon père était un homme généreux mais j'ignorais son engagement à l'hôpital. Le docteur Weintraub me dévisagea avant de dire : « Tu ressembles à ton père, et aussi à ta mère.

– Serait-il juste de dire, docteur Weintraub, que cette guerre fut la plus grande guerre menée contre les Juifs ? lui demandai-je.

– Mes proches et moi-même n'avions pas envisagé une telle guerre. Nous étions persuadés que les Juifs allaient se fondre en une décennie ou

deux dans les peuples d'Europe. » Chaque mot qu'il prononçait était teinté de fatigue mais ils étaient soigneusement choisis et ordonnés. Des années d'enseignement au lycée avaient formé sa voix et ses manières.

Au terme d'une heure de marche, d'obstacles franchis et de quelques chutes, nous fîmes une halte. Nous tendîmes au docteur Weintraub une tartine de confiture et un verre d'eau. Il nous remercia en ces termes : « Je n'imaginais pas que des combattants juifs puissent être aussi disciplinés. De l'avis général, les Juifs sont anarchistes par essence, essayant d'échapper à la loi et à l'ordre social. À ma grande stupéfaction, tout s'est organisé ici dans un ordre exemplaire. Y compris pendant le bombardement et les jours qui ont suivi. Qui était Kamil ?

– Un excellent commandant, répondis-je.

– Il avait une théorie ? Une idéologie ?

– Nous lisions des passages de la Bible, de la littérature hassidique et de la poésie.

– Était-ce un homme religieux ?

– Je suppose, mais sans textes ni cérémonie. Un jour, il s'est défini comme un anarchiste religieux.

– C'est une définition intéressante. Votre communauté m'a fait grande impression. Pendant toute la guerre je n'ai pas vu de fraternité. Nous avons perdu la foi en l'homme dans les ghettos et dans les camps. La faim, l'humiliation et les travaux forcés ont arraché en nous tout sentiment humain. L'homme devenait indifférent à la souffrance de son prochain et jusqu'à sa propre souffrance. Votre communauté, le dévouement de chaque combattant ont rendu au monde son visage humain. Je ne suis plus tout jeune et un homme de mon âge ne change pas facilement d'avis, pourtant, mon séjour auprès de vous a changé quelque chose en moi. J'ai vu de mes yeux ce que les membres de notre peuple sont capables d'accomplir. Après les comportements indignes, les humiliations, la cruauté, des hommes se sont levés de leurs cendres pour redonner la vie et porter secours. Merci,

mes chers, j'ai eu la grâce de voir la lumière en l'homme. Mais j'ai trop parlé. Maintenant, avec votre permission, le vieil homme que je suis va fermer les yeux et dormir un peu. »

En déposant le brancard à notre arrivée à la gare, nous vîmes que le docteur Weintraub était inanimé, l'air paisible et le teint livide. Les autres brancardiers firent cercle autour de nous. Leurs visages semblaient éclairés par la pâleur de l'homme qui venait de rejoindre un autre monde. Le docteur Weintraub, qui était attentif et conscient de ses erreurs, avait été d'une sincérité absolue, y compris dans sa dernière heure. Il reposait à présent figé, comme s'il avait renoncé à la résurrection.

Nous prîmes place dans la file des brancards. La gare se remplissait de soldats, de réfugiés et de chiens abandonnés.

Isidore éclata en sanglots et je ne sus le reconforter autrement qu'ainsi : « Le docteur Weintraub est mort en paix. » Mais je m'en voulus aussitôt d'avoir prononcé ces derniers mots. D'où pouvais-je tenir qu'il était mort en paix ? Il n'était pas mort chez lui, ni entouré des siens. Qui sait quelles pensées avaient enflammé ses derniers instants ?

L'autre partie de notre groupe qui s'était attardée arriva en fin d'après-midi, et la mort du docteur Weintraub ébranla ceux qui l'apprirent. Quelques rescapés le connaissaient bien et tous les autres avaient été impressionnés par son attitude si distinguée.

Ceux qui espéraient revoir ici des amis ou des proches revenus des camps ne trouvèrent qu'une grande agitation. Danzig, qui avait pris le commandement, ne voulait pas perdre de temps. Il ordonna à Isidore et

moi-même de soulever le brancard et à une dizaine de combattants et de rescapés de nous accompagner.

À cinq cents mètres de la gare, de jeunes Ukrainiens se mirent à crier : « Les Juifs en Palestine ! » Danzig tira quelques coups en l'air et ils prirent leurs jambes à leur cou. L'enterrement fut long, à cause de l'émotion et de l'évanouissement d'un rescapé. Avec la mise en terre du docteur Weintraub, nous avons le sentiment d'accompagner aussi dans la dernière demeure d'Israël tous ceux que nous avons vus morts ou à l'agonie près des wagons de la mort, transformés en proies pour les vautours.

Isidore essayait en vain de stopper ses larmes mais elles firent trembler son Kaddish et toute l'assistance.

Sur le chemin du retour vers le hangar où nous allions nous installer, d'autres jeunes crièrent : « Sales Juifs », et Danzig n'hésita pas à tirer de nouveau en l'air. Nous prenions la réalité de plein fouet.

Malgré cette humeur sombre, il y eut aussi matière à satisfaction : le troisième groupe arriva dans la soirée et nous l'installâmes dans le hangar. Un petit sourire flottait sur le visage de Danzig : Milio venait de prononcer un mot parfaitement clair, que tout le monde avait entendu. « Papa », il avait dit « Papa ». Danzig guettait avec espoir un autre mot qui ne tarda pas à venir : « Mon papa, mon papa », s'écria Milio. Et cette exclamation décupla l'émotion de Danzig, qui se dépêcha d'essuyer les larmes qui barraient son visage.

Non loin du grand hangar, nous trouvâmes un hangar plus petit, vide, où nous pûmes nous installer. Heureusement que nous avions apporté des couvertures et des peaux de bêtes.

Felix, qui avait assuré le commandement de la descente de la cime, buvait du thé et fumait une cigarette, assis par terre. Il savait très bien que la partie n'était pas terminée et que des jours difficiles nous attendaient, mais comme tout commandant digne de ce nom, il avait avant tout besoin d'un peu de quiétude.

Le dernier groupe arriva le lendemain, sous le commandement de Sontag qui resta stupéfait devant la gare grouillant de soldats et les passants marchant dans les rues. Il récupéra ses esprits avant de nous confier que la descente avait été pénible. Il n'y avait pas eu d'incident mais plusieurs rescapés s'étaient effondrés de fatigue et il avait fallu les porter. En fin de compte, on pouvait dire qu'il y avait eu là une grande fraternité.

Sontag nous surprend toujours. Cet homme robuste, pris parfois de visions, est par ailleurs un excellent combattant et un commandant exemplaire. Il se tenait là, au milieu de nous tous, s'interrogeant sur la nouvelle vie qui allait s'organiser ici.

Les rescapés se pressaient autour de lui pour le remercier. Il était un peu gêné et finit par dire : « Nous avons protégé tout le monde et tout le monde a été avec nous. »

Cette fois aussi la faim nous sauva des craintes et de la mélancolie. Tsila, Hermann Cohen et un grand nombre de combattants et rescapés se mirent à l'œuvre pour préparer le dîner. Nous épluchâmes des pommes de terre que nous fîmes bouillir dans cinq marmites, à la lueur des chandelles trouvées dans le petit hangar.

Cette nuit-là, Victor nous fit ses derniers adieux avant son enrôlement dans l'Armée rouge. Les rescapés l'étreignaient en lui demandant de rester mais il était déterminé. « Advienne que pourra, dit-il, les larmes aux yeux.

Si l'Armée rouge ne veut pas de moi à cause de ma blessure, je reviendrai. Ce n'est pas facile pour moi de me séparer de vous. »

Il nous sembla soudain apercevoir la silhouette de Pavel près de la gare, mais c'était une illusion. L'homme svelte et musclé qui était l'objet de notre méprise fut intrigué par nos regards, puis il s'en alla.

Un camion militaire vient une fois par jour distribuer des vivres. Nous sommes les premiers à l'entourer pour faire le plein de pain, de sel, de sucre, de boîtes de conserve et de cigarettes. Nous avons également reçu un grand paquet de thé.

Lorsque nous étions sur la cime, il nous semblait que la vie changerait brutalement avec la victoire : nous applaudirions les libérateurs, accueillerions ceux qui rentreraient des camps, il y aurait une grande fraternité, la peine se fondrait dans la joie.

La nuit dernière, j'ai rêvé que Tsila s'évanouissait en voyant sa famille rentrer. Reprenant ses esprits, son visage s'était éclairé et elle s'écriait : « Mon Dieu, comment pourrais-je te remercier ? »

Les rares réfugiés qui arrivent à la gare sont des hommes pour la plupart qui se sont cachés chez des paysans ou fait passer pour des Ukrainiens. Comme ils ont très peu parlé pendant des années, ils ont du mal à prononcer un mot. L'un d'eux s'est approché de nous pour nous demander :

« Où étiez-vous ? »

Nous lui répondîmes. Il nous lança un regard soupçonneux puis s'écarta. Lorsque nous lui demandâmes où il avait été, il fit un geste de la main comme pour signifier : « Quelle importance ? »

Il y avait aussi un réfugié de taille moyenne qui se targuait d'avoir berné les Allemands. Un jour, il s'était même déguisé en prêtre. Il ressemblait à un enfant monté en graine qui fanfaronne : « J'ai réussi. Ils ne m'ont pas eu. » Mais les autres réfugiés déambulaient en silence, inexpressifs, se traînant avec difficulté, cherchant un coin où poser leur corps fatigué.

Seuls les jeunes soldats de l'Armée Rouge avaient de l'énergie et aucune des jeunes filles plantureuses qui passaient n'échappait à leur regard.

Selon Felix et les combattants les plus anciens, il nous fallait rester ici pour attendre ceux qui rentreraient. La gare était un carrefour, la circulation allait reprendre dans les jours à venir. Quelques rescapés refusèrent d'écouter les commandants et décidèrent de partir. Felix ne chercha pas à les retenir : « Ils en ont le droit, si c'est ce qu'ils souhaitent. »

Étrangement, ces gens que nous avions portés sur nos épaules, nourris, bandés, n'eurent pas un mot d'adieu pour nous. Personne ne leur en fit la remarque cependant et ils s'éloignèrent sans se retourner.

Le printemps resplendissait chaque jour d'une beauté renouvelée. De la gare, on pouvait apercevoir la rivière s'écouler, les fleurs dans les jardins, les vaches et les moutons paître dans les prés, comme s'il n'y avait pas eu une guerre effroyable.

Les jours sur la cime s'éloignaient de nous, même s'il semblait parfois que nous allions y retourner, retrouver Kamil et les camarades qui étaient tombés. Lorsque Felix évoquait la cime, il esquissait un sourire, comme pour dire : « En fin de compte, c'étaient des jours clairs, sans brouillard et sans illusion. Nous savions ce que nous avions à faire, et nous faisions ce que nous pouvions. »



Et c'est ainsi que Felix décréta que l'heure était venue de s'occuper de nos morts enterrés au pays de l'eau pour les amener dans le cimetière juif, dans le Tombeau d'Israël. Deux pelotons munis de pelles, de civières et de couvertures partirent tôt le matin.

En cette saison, le pays de l'eau est transformé en zone boueuse. Danzig, qui menait les pelotons, connaissait le coin comme sa poche mais nous dûmes faire un détour pour éviter des marécages et de nombreux cours d'eau. Nous marchâmes pendant quatre heures. Avant de grimper sur la cime nous allumâmes un feu. Hermann Cohen nous avait donné une miche de pain, du fromage, des fruits secs et du thé que nous dévorâmes sans laisser une miette. J'oubliai un instant la mission capitale qui nous avait été confiée. Les jours passés ici flottaient devant les yeux, les patrouilles, les embuscades, les expéditions, et j'étais peiné en pensant à cette camaraderie en train de se dissoudre. Bientôt, chacun serait seul face à son destin.

Sans plus tarder nous grimpâmes à la cime. Le lieu auquel nous nous étions arrimés avec nos ongles était maintenant nu, ouvert à tous vents. Quelques bâches piétinées étaient dispersées par terre. Les bunkers fortifiés, encore en bon état, témoignaient de toutes leurs forces qu'ici la vie, dure et déterminée, avait crépité. Mais que faire, la nature est toujours plus forte que l'homme et dans un mois ou deux les derniers signes de notre présence en ces lieux seraient effacés, la cime redeviendrait une part comme une autre des Carpates.

Nous commençâmes à creuser autour de la tombe de la vieille Tsirel. Bientôt, nous heurtâmes sa chaise à porteurs que nous hissâmes avec effort pour la poser sur une civière. Et soudain nous vîmes la vieille Tsirel vivante, telle que nous l'avions connue. Le visage buriné, une écharpe fine autour du cou, le regard brûlant, elle semblait chuchoter : « Le corps a disparu, mais l'âme appartient aux contrées célestes. »

Il n'y avait pas de raison de douter de cette vérité immaculée. Pour preuve, nos mains tremblaient en fixant la chaise à porteurs sur la civière que nous descendîmes avec mille précautions. Nous commençâmes aussitôt à creuser près de la tombe de Kouba, la première victime dans nos rangs. Je ne l'ai pas connu mais Danzig, qui était dans son peloton, parlait de lui comme d'un être exceptionnel. Près de lui il y avait les sépultures de Gabriel et de Marek.

Nos camarades étaient enveloppés dans leurs uniformes qui avaient viré au gris. Je me souvins d'avoir pensé, à l'enterrement de Marek, que c'était une bonne chose de lui avoir laissé son uniforme, qui protégerait son corps tant que son âme ne s'en serait pas séparée.

Nous nous dépêchâmes d'installer les corps sur les civières et partîmes avec un sentiment d'urgence.

Le jour touchait à sa fin quand nous arrivâmes au cimetière. Nous creusâmes lentement les tombes près de celles de nos camarades. La terre était gorgée d'eau, et la fatigue nous assaillait. Isidore prononça le Kaddish et l'*El Malé Rahamim*. Qu'aurions-nous fait sans lui en cet instant ? À qui aurions-nous pu emprunter les mots ? Lui seul connaît les paroles prononcées par nos ancêtres.

Puis nous nous assîmes, à bout de forces. Danzig ne nous pressait pas, mais lorsqu'une bande de jeunes passa en criant : « Eh, les Juifs, les Allemands vont bientôt revenir ! », nous nous mîmes aussitôt à leur poursuite. Nous étions plus rapides qu'eux et nous les rattrapâmes presque tous. Ils nous suppliaient de les épargner mais nous ne voulions pas les

lâcher avant qu'ils jurent de ne plus jamais proférer de menaces ni d'insultes.

Nous passâmes quelques jours près de la gare, debout, ou assis sur les caisses du hangar, fébriles mais presque inactifs. Les camions militaires continuent de distribuer chaque jour de la nourriture généreusement. Nous prenons ce dont nous avons besoin sans faire de réserves, contrairement à quelques rescapés qui se sont déjà mis au marché noir, vendant du sucre et des cigarettes. Felix leur lance des regards réprobateurs mais ne dit rien. L'élan de vie qui avait fait de nous des êtres souples et vifs a subitement disparu. Le sommeil s'empare de nous en pleine journée et nous écrase. Personne ne demande ce que nous allons faire, vers où nous allons nous tourner.

Michaël demanda soudain :

« Qu'attendons-nous ?

– Le train, répondit Maxi distraitement.

– Pour aller où ?

– Vers une plus grande gare, je suppose. »

Michaël le fixa en se demandant ce que signifiait ici « je suppose ».

Les réfugiés se sont raréfiés, il en arrive un parfois, qui regarde un instant autour de lui avant de repartir. Nous nous rendons régulièrement sur les tombes de nos camarades et Isidore chante le *Kaddish* d'une voix retenue.

Le cimetière saccagé est devenu notre point d'ancrage secret. Nous y restons une heure, tournant autour des stèles profanées, mais nous ne

prenons pas la peine d'effacer les croix gammées et les inscriptions haineuses. Au lieu de cela, la colère et le désarroi nous font tirer des coups de feu en l'air, puis nous rentrons dans les hangars.

Felix a beaucoup changé. Il reste assis à l'entrée du hangar, boit du thé et fume cigarette sur cigarette. Il nous demande encore parfois de nous mettre en rangs, vérifie nos armes et nos munitions, dit que la guerre est certes finie, mais pas pour nous. Des milices nous guettent, attendant de nous prendre par surprise. Et elles ne sont pas moins violentes que les Allemands. Nos armes doivent être en parfait état et les munitions à portée de main. Mais ces mises en garde ne troublent pas l'apathie des combattants qui retournent s'asseoir dans le hangar et fumer, le regard dans le vide.

Comme je l'ai dit, le flot des réfugiés s'est tari, et si parfois nous croyons en apercevoir, il s'agit d'un pauvre esseulé, ou d'un couple de vagabonds. C'est pour cela que certains combattants estiment qu'il est temps d'aller vers le sud, vers notre ville et les forêts qui l'entourent. D'autres combattants pensent que la gare est un carrefour important et que mieux vaut attendre ici.

Felix n'exprime pas d'opinion, et en cela il est redevenu lui-même : taiseux. L'absence de Kamil se fait ressentir à chaque instant. Il me semble parfois entendre sa voix, je le vois se pencher pour sortir un mot ou une expression, et il est clair alors que rien ne lui vient facilement, il est obligé de creuser en lui tel un chercheur d'or.

Danzig est le seul à exprimer sa satisfaction. Milio prononce chaque jour un mot nouveau, parfois deux. Hier il a levé le doigt en l'air en disant « le ciel ».

Des jours d'inaction nous ont ôté toute parole. Des pensées et des images s'agitent en nous de manière anarchique. Hier j'ai aperçu au loin un homme et une femme marcher lentement. J'étais sûr que c'étaient mes parents et je me suis mis à courir vers eux, avant de prendre la réalité de plein fouet. C'était un couple du coin, effrayé de me voir surgir ainsi.

Felix ne décolère pas contre les rescapés qui, à peine guéris, se sont lancés dans un trafic intense. « Il ne convient pas à des êtres qui ont traversé toutes les strates de l'enfer sur terre de se transformer en vendeurs à la sauvette. On pourrait espérer que leur mode de vie soit plus honorable. »

Danzig est plus clément : « Nous n'avons pas fait monter les rescapés sur la cime pour corriger leurs défauts. Nous l'avons fait pour nous. Tant qu'il y aura des êtres souffrants, nous ferons tout notre possible pour les aider. Ils ne nous doivent rien. »

À vrai dire, il n'y a plus de débats à présent, seulement des tensions pour des broutilles. Nous nous sommes facilement habitués à l'inaction, pourtant nous sommes épuisés et saisissons chaque occasion de poser la tête contre la porte du hangar pour nous reposer. Hier, Emil a cru voir ses parents descendre d'un train et venir vers nous. Il s'est mis à courir pour les rejoindre. C'était un couple d'aveugles, mais ce n'étaient pas ses parents.

Ainsi passent les jours. Nous dormirions sans interruption s'il n'y avait les tours de garde. Un peloton patrouille autour du hangar tandis que l'autre reste en état d'alerte. Ce n'est pas un caprice de Felix, des gens suspects errent autour de la gare. Certes, des rescapés ayant guéri sont partis à la recherche de leur famille, mais nous avons encore avec nous trente-cinq personnes au bord de l'épuisement.

Michaël, de manière étonnante, est retourné à ses occupations : il résout des exercices de calcul et de géométrie et lit un livre de Karl May. Maxi lui promet qu'il pourra sauter au moins deux classes, ce qui le stimule beaucoup. Il réclame des exercices plus difficiles encore et parfois il lève son beau visage de son cahier comme pour dire : « Je crois que Dieu va bientôt me rendre mon père et ma mère. »

Tsila cuisine au son épouvantable des réchauds à gaz. Ses mains, qui autrefois saisisaient les marmites et les casseroles avec agilité, ont à présent des gestes lents. Elle est plongée dans une léthargie continue. Difficile de savoir à quoi elle songe. Elle ne pose pas de questions et nul ne

lui en pose. Sa cuisine, qui sur la cime était toujours un lieu plein de vie, est désormais vide et sans âme. De temps à autre un rescapé s'approche d'elle pour lui dire : « Que Dieu te bénisse et te rende ce que tu fais. » Mais Tsila ne répond pas.

Salo et Maxi continuent de soigner ceux qui en ont besoin. Chaque jour, deux ou trois rescapés parviennent à se lever et nous disent : « On doit y aller. » Et ils partent, sitôt le petit-déjeuner avalé. Nous les regardons s'éloigner en sentant qu'une partie de nous s'en va avec eux.

J'ai fermé les yeux pour revoir la cime couverte de neige, les scintillements de toutes parts et nous, avec nos gros manteaux, nos godillots et nos bonnets épais tricotés par Reb Hanokh. Nous rentrions d'une expédition nocturne. Toutes les provisions, les couvertures et les ustensiles que nous avons rapportés étaient déjà entreposés dans la réserve de Hermann Cohen, qui met un point d'honneur à ranger le butin, et lorsqu'il tombe sur un objet d'une maison juive, il a un petit sourire comme pour dire : « Ce qui appartient à César est rendu à César. » Ensuite il y a le repas dans la cuisine de Tsila : des sandwichs généreux, le café, la cigarette pour conclure, puis un sommeil profond, bénéfique, qui vient nous envelopper.

Les soirées d'étude et de chant me revinrent aussi en mémoire. Kamil nous a appris à être précis dans notre utilisation des mots. L'étude à la lumière des torches nous confortait plus que tout dans l'idée que nous étions des êtres libres cherchant à nous relier à des textes capables de nourrir l'âme en ces temps de catastrophe.

Durant tout notre séjour au pays de l'eau, et en particulier sur la cime, les livres que nous avons rapportés de la maison abandonnée avaient été notre nourriture secrète.

« Je ne suis pas tranquille, me dit Isidore. Je fais des cauchemars depuis que nous avons cessé les expéditions, je préfère ne plus dormir.

– À quoi penses-tu ? lui demandai-je imprudemment.

– Je ne pense pas, je vois. C'est difficile de chasser des visions. »

Je comprenais exactement à quoi il faisait allusion et je cessai de lui poser des questions.

Nous restons assis à l'entrée des hangars et nos vies tombent en lambeaux. Il y a peu de temps encore, nous combattions en suivant les tactiques enseignées par Kamil. Bien sûr, parfois nous étions défaits mais nous avons eu aussi quelques victoires et étions rentrés les mains pleines, or depuis le départ de Kamil nous restons les bras ballants. Apparemment, Felix voudrait nous dire quelque chose mais il demeure prostré et ne prononce que des grommellements incompréhensibles.

Un rescapé que nous avons ramené sur la cime sans être sûrs qu'il était encore en vie dit à Felix : « Mon commandant, permettez-moi de vous remercier, en mon nom et au nom de tous les autres, de nous avoir conduits sur la cime et rendu la vie. Il nous est difficile de remercier Dieu. »

Felix l'écoula avant de le dévisager comme pour dire : « Qu'attends-tu que je te réponde ? »

Nous retournons nous asseoir à l'entrée des hangars, je contemple le gouffre, mon visage et ceux de mes camarades se reflètent dans ses eaux. Je vois tantôt Felix, tantôt Kamil, et parfois Danzig étreignant Milio. Hermann Cohen est là aussi, ne quittant pas des yeux sa nièce Theresa. Soudain apparaissent Karl, Werner, Myriam, glissant tous sur les eaux froides du gouffre et je me demande : Pourquoi sommes-nous engloutis là ? Pourquoi ne sommes-nous pas en train de tendre la main à notre prochain pour grimper, nous sommes pourtant entraînés à l'escalade et à la torsion de barres de fer, pourquoi maintenant, précisément, nous est-il difficile d'aller d'un endroit à l'autre ?

Nous sommes allés au cimetière rendre visite à nos camarades, et nous avons constaté que la profanation se poursuit. Des stèles ont été pulvérisées, d'autres arrachées. Danzig pense que nous devons les réparer, effacer les



inscriptions et tendre un piège aux profanateurs pour les frapper *cuisse par-dessus hanche* selon la formule biblique des Juges.

La colère est grande, mais la logique nous dit que ça n'a pas de sens d'effacer les signes de profanation, nous partons demain, le cimetière est ouvert à tous vents, sans surveillance, les profanateurs recommenceront de toute façon. Danzig insiste cependant : « Nous sommes tenus de le faire. Nos actes n'ont pas toujours un effet immédiat. Nous devons ôter ces inscriptions et préserver ce qui reste au nom des camarades que nous avons enterrés ici. »

Finalement, Felix sortit de sa torpeur pour nous ordonner de nous mettre en rangs et demanda à Isidore de dire le *Kaddish*. Ce dernier s'exécuta, la voix étranglée. Felix donna l'ordre au peloton d'armer les fusils et dit : « En l'honneur de nos camarades enfouis dans cette terre sainte : feu ! En l'honneur de notre glorieux commandant Kamil qui nous a conduits au pays de l'eau puis sur la cime : feu ! En l'honneur des êtres les plus chers que nous avons, qui ont été emmenés dans les camps et dont nous espérons le retour : feu ! »

Les tirs nous déchirèrent les tympanes et nous brisèrent le cœur. Nous nous dépêchâmes de partir. Felix marchait en tête, de son pas boiteux et rapide, nous le suivions à distance, avec le sentiment que ce n'était pas ainsi que nous aurions dû nous séparer de nos camarades. Nous aurions dû entonner un chant doux ou nous taire. Mais on ne peut revenir en arrière.

À notre arrivée, nous apprîmes qu'une bande de pillards avait encerclé le hangar et tenté d'y pénétrer. Sontag, qui commandait les pelotons de garde, n'avait pas hésité une seconde à leur donner l'assaut. Les pillards s'étaient retirés, laissant trois blessés à terre. La foule s'était rassemblée pour crier vengeance. Les combattants avaient continué de tirer jusqu'à ce qu'elle se disperse.

Felix tendit l'oreille, évalua la situation et ordonna de transférer les femmes et le matériel vers la gare. Les pelotons s'exécutèrent aussitôt.

Moins d'une heure plus tard, un train militaire était à quai. Nous nous pressâmes dans un wagon, heureux d'avoir pu embarquer tous les rescapés et le matériel.

Un rescapé qui se tenait près de Felix lui demanda :

« Mon commandant, où allons-nous ?

– À la maison.

– Quelle maison ?

– Nous n'avons qu'une maison, dans laquelle nous avons grandi et que nous avons aimée, c'est vers elle que nous retournons. »

Le rescapé fut sidéré par la réponse de Felix et un sourire involontaire illumina son visage.